



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

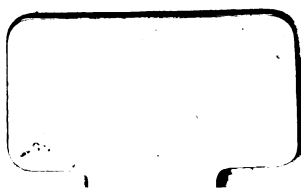
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. III B. 2232





(C)

Ve









**JULIE,**  
**ou**  
**J'AI SAUVÉ MAROSE.**

**II.**



**JULIE,**  
**OU**  
**J'AI SAUVÉ MAROSE.**

**PAR MADAME DE C\*\*\*.**

---

« La mère en défendra la lecture  
» à sa fille ».

---

**NOUVELLE ÉDITION,**  
**REVUE ET CORRIGÉE.**

**TOME SECOND.**

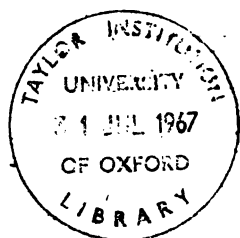
~~~~~

**A HAMBOURG,**  
**ET SE TROUVE A PARIS,**  
**Chez les Marchands de Nouveautés.**

---

1807.

---



J U L I E,  
O U  
J'AI SAUVÉ MA ROSE.

---

« La mère en défendra la lecture  
» à sa fille ».

---

J'ÉCRIVIS à Céline l'histoire de Mélanie. Je lui dis que l'amitié avoit sans doute voulu me dédommager de l'abandon dans lequel me laissoit la femme que j'aimois le mieux, en m'envoyant une nouvelle amie. Céline, qui savoit profiter des moindres incidens, me répondit qu'elle s'appretoit à partir au moment où elle avoit reçu ma lettre; mais que, sa place étant occupée, la crainte d'être incommode la forçoit de se priver

*Tome II.*

du plaisir qu'elle se promettoit à Chaillot.

Camille continuoit à m'écrire les lettres les plus tendres ; mais , ce qui m'étonnoit beaucoup , c'est qu'il ne me parloit plus de Céline , depuis qu'il étoit reçu chez elle , et que Céline , à son tour , imitoit son silence.

Si quelque chose pouvoit me dédommager de l'absence de Céline, c'étoit sans doute la société de Mélanie. Le caractère de celle-ci n'avoit aucune analogie avec le mien ; mais c'étoit pour cela même que nous nous convenions davantage. Entre Céline et moi , tout devenoit un objet de rivalité ; nos moyens de plaire étoient semblables ; même esprit , même vivacité , même coquetterie , même désir de dominer. Il falloit , pour que l'union régnât entre nous , que je fisse

abnégation de ma volonté, et ce sacrifice sans doute étoit bien grand, puisque je ne l'ai jamais fait que pour elle. Entre Mélanie et moi, au contraire, s'il n'y avoit aucun rapport, il n'y avoit non plus aucun sujet de jalousie. Elle étoit peut-être plus belle que moi; mais j'avois beaucoup plus d'esprit qu'elle. Ses yeux étoient toujours pleins d'une douce langueur, les miens sembloient jeter des étincelles. Elle étoit tendre et mélancolique, et rien ne pouvoit égaler mon enjouement et ma vivacité. Céline étoit pleine de caprices, et ne vouloit pas supporter les miens. Mélanie n'en avoit jamais, et trouvoit toujours tout à son gré. Je m'aperçus bientôt de la différence qui existoit entr'elles, et je ne pus m'empêcher de regretter que Céline ne ressemblât pas à Mélanie; mais celle que j'avois aimée la pre-

mière devoit , selon moi , quels que fussent ses défauts , avoir sur mon cœur des droits exclusifs.

M. Dorset , depuis que nous possédions Mélanie , venoit dîner tous les jours à la maison : il fut le dernier à s'apercevoir de l'amour qu'il avoit pour elle ; mais , dès qu'il sentit que ce qu'il éprouvoit étoit plus que de l'amitié , loin d'en faire un mystère , il déclara hautement qu'il s'estimerait le plus heureux des hommes , si Mélanie vouloit l'accepter pour époux.

Mélanie sembloit partager les sentimens de M. Dorset , et pourtant la seule barrière qui s'opposoit à leur union étoit le refus , qu'elle n'avoit cessé de faire , de donner sur sa famille les renseignemens qu'on avoit droit d'attendre d'elle après ce qui s'étoit passé , et qui devenoient indis-



pensables dans le cas où elle auroit épousé M. Dorset. Le prétexte qu'elle avoit donné d'abord , pour s'excuser de ce singulier refus , étoit la crainte que l'on inquiétât son frère ; « car , disoit-elle , malgré tous les torts dont il est coupable envers moi , j'aimerois mieux mourir que de lui causer le moindre chagrin ». On admiroit son bon cœur , sans oser insister davantage ; mais lorsque M. Dorset se fut déclaré , et qu'il eut donné sa parole d'honneur de ne faire aucune démarche qui pût lui attirer le moindre désagrément , alors Mélanie , n'ayant plus de raison plausible à donner , eut recours aux larmes. Son obstination nous paroissoit inconcevable , et désespéroit M. Dorset ; mais elle étoit si belle lorsqu'elle pleuroit , que , loin de se fâcher , il en devenoit encore plus amoureux.

I...

Les choses en étoient là , lorsque Saint-Albin revint du Havre. Son retour avoit été si précipité , qu'il n'avoit pas eu le temps d'en prévenir madame de Saint-Albin , de sorte qu'il arriva au moment où on l'attendoit le moins. Lorsqu'il entra dans le salon , il n'y avoit que madame de Saint-Albin et Rosa. Peu de momens après , je vins les rejoindre avec ma fidèle Mélanie. Dès que Saint-Albin nous aperçut , il se leva pour venir à ma rencontre ; il alloit m'embrasser , lorsque jetant les yeux sur ma compagne : Que vois-je , s'écria-t-il ; c'est Rosine ! Rêvé-je ? Rosine ici !

— Pourquoi pâlir ainsi ? demanda ma tante à la tremblante Mélanie. Mais vous, Saint-Albin , ajouta-t-elle avec finesse , depuis quand connoissez-vous Rosine ?

— Oh ! c'est une ancienne connoissance, reprit-il en riant ; mais , encore un coup , par quel hasard se trouve-t-elle ici ?

— Mais ne vous trompez-vous pas ? reprit Rosa sur le même ton ; notre Rosine est-elle bien la vôtre ?

— Oh ! c'est bien la mienne , madame , je puis vous l'assurer ; au surplus , mon droit n'est pas exclusif , et cela ne l'empêche pas d'être celle de beaucoup d'autres.

— Ah ! c'en est trop ! s'écria Rosine presque suffoquée. Elle étoit restée immobile à la vue de Saint-Albin , dont elle sembloit attendre son arrêt ; mais , quand elle vit qu'elle n'avoit rien à en espérer , elle fit un mouvement pour sortir. Arrêtez , mademoiselle , lui cria ma tante d'une voix sévère ; vous allez , s'il vous plaît , nous expliquer ce mystère , et vous vou-

I....

dréz bien vous ressouvenir que la protectrice de Mélanie n'est plus que le juge de Rosine !

— Quoi ! s'écria Saint-Albin , Rosine seroit-elle cette Mélanie que vous avez trouvée dans le bois ?

— Eh ! oui , m'écriai - je naïvement ; c'est elle que son frère vouloit violer !

— A ces mots , Saint-Albin partit d'un grand éclat de rire , et le sérieux de ma tante en fut ébranlé. Ce trait héroïque , s'écria Saint-Albin avec malignité , me feroit douter , si la chose étoit possible , que mademoiselle soit la véritable Rosine.

— C'est assez de plaisanteries , reprit Rosa ; de grâce , que l'un de vous s'explique.

— Hélas ! madame , s'écria la fausse Mélanie en se jetant aux genoux de Rosa , je l'aurois déjà fait , si j'avois

pu me flatter d'obtenir mon pardon ; mais , plus vous avez eu de bontés pour moi , et plus je suis criminelle : quelle que soit votre indulgence , j'ai tout à craindre de votre justice.

— Vous voyez , lui dit ma tante en la relevant , que désormais la feinte seroit inutile : ainsi , ce que vous avez de mieux à faire maintenant , c'est de nous parler avec sincérité : expliquez-nous donc ce mystère , et songez à ne me rien cacher.

— Si le premier auteur d'une faute , reprit Rosine , en étoit le seul coupable , ou si l'on pouvoit en rejeter le blâme sur celui qui vous force à la partager , j'espérerois être trouvée moins criminelle ; mais , quelle que soit la noirceur de M. Précourt , sa complice n'en est pas moins indigne du pardon.

— Que parlez-vous de Précourt ?

lui demanda Rosa ; quelle analogie ses torts ont-ils avec les vôtres ? Cherchez-vous encore à m'en imposer ?

— Daignez m'écouter , s'écria Rosine effrayée du ton menaçant qu'avoit pris Rosa ; je vous proteste que je ne vous dirai que l'exacte vérité ; si je manque à ma parole , puisse ma punition égaler mes fautes !

« Il y a deux ou trois mois , continua-t-elle , que je fis la connoissance de M. Précourt ; j'étois alors dans la plus grande détresse ; il m'en retira , et n'épargna rien pour m'attacher à lui. Lorsqu'il crut , par ses bienfaits , s'être suffisamment assuré de moi , il me confia la haine qu'il vous portoit , et ses désirs de vengeance. Je ne puis , me dit-il , avoir un instant de repos que je n'aie en ma possession la nièce de cette femme ; le dédain avec lequel elle a reçu l'of-

fre de ma main , ne restera pas impuni : si je n'ai sur elle les droits d'un époux , j'aurai du moins le plaisir de la déshonorer !

— Elle le seroit déjà si j'avois pu corrompre ses domestiques ; mais l'or n'a pu les tenter , et j'ai vainement essayé plusieurs moyens de m'introduire chez elle ; le désir de la vengeance s'est accru en proportion de la difficulté. Je me suis enfin arrêté à un plan qui répond entièrement à mes vues : mon projet est hardi ; mais il est praticable , et c'est de vous seule que dépendra le succès. De moi , lui dis-je , et que puis-je y faire ? Il faut , me répondit-il , que nous trouvions le moyen , non seulement de vous faire admettre chez madame Adam , mais que vous restiez quelque temps chez elle , et que vous deveniez l'amie de sa nièce : la chose

est difficile ; mais cela fait , le succès est certain. Vous vous introduirez sous un nom supposé , vos grâces et votre air de candeur en imposeront facilement ; une fois maître du terrain , il vous sera facile de me faire parvenir jusqu'à Julie ; vous aurez en outre , pendant le temps que vous resterez avec elle , mille moyens de lui gâter le cœur ; et si vous n'y réussissiez pas , il suffira que l'on sache que vous avez habité ensemble pour qu'on la croie perdue. Vous voyez , ajouta-t-il , que ma vengeance sera complète ; il ne s'agit plus que d'exécuter ce plan.

» Je me défendis long-temps de devenir l'instrument de cet affreux projet ; mais Précourt ayant joint les plus fortes menaces aux plus brillantes promesses , il fallut enfin y consentir.

» Ayant appris que vous alliez tous



les soirs vous promener dans le bois, il imagina la ruse dont vous avez été témoins ; elle n'a que trop bien réussi. Il fut convenu qu'à l'instant où nous vous entendrions je jeterois de grands cris , et qu'il se sauveroit aussitôt. Tout réussit au gré de ses désirs ; vous m'aménâtes chez vous , et ne suivant que l'impulsion de votre bon cœur , vous m'offrîtes un asile. Depuis un mois que je suis ici , Précourt , par ses lettres , me presse sans cesse de l'introduire la nuit ; mais bien que rien ne me fût si facile , ce crime me causoit tant d'effroi , que je ne pouvois m'y résoudre , et je lui peignois toujours la chose comme impossible. Je n'ai pas mieux servi ses ordres à l'égard de la séduction qu'il m'avoit recommandé d'employer avec mademoiselle Julie ; l'idée seule de compromettre me causoit trop de répu-

gnance pour que je descendisse jamais si bas. Enfin , madame , vos bontés m'avoient tellement pénétrée , et le rôle que je jouois ici me causoit de si vifs remords , que je me serois jetée vingt fois à vos pieds pour vous faire l'aveu de mon crime et solliciter mon pardon , si l'amour que j'ai inspiré à M. Dorset ne m'avoit aveuglée au point de croire mon mariage possible. Je savois , qu'en vous dévoilant cet affreux mystère , il faudroit au même moment renoncer à cet hymen , et je voulois au moins prolonger l'illusion ; mais jamais , non jamais , madame , je n'aurois exécuté les projets infernaux de M. Précourt ».

Quelle scélératesse ! s'écria Rosa : que ce Précourt est vil ! O ma Julie ! à quel sort affreux tu viens d'échapper ! Allez , mademoiselle , ajouta tante en s'adressant à Rosine , allez

attendre mes ordres dans votre appartement. Je fis un mouvement pour la suivre , Rosa me dit de rester. Je n'ai jamais rien vu de si noir , s'écria Saint-Albin lorsqu'il fut un peu revenu de son étonnement , Précourt est un grand scélérat !

— Mais quelle est cette Rosine , demanda matante. Rien , ni dans ses discours , ni dans ses manières , n'a pu jusqu'alors me donner le moindre soupçon que ce fût une fille de cette sorte. Je n'en suis pas surpris , répondit Saint-Albin , Rosine a reçu de l'éducation ; elle auroit pu faire une femme très-estimable , si l'on avoit eu soin de cultiver ses heureuses dispositions. Elle est fille d'un bon bourgeois de Paris : elle eut , à seize ans , le malheur d'être séduite par son maître de danse , qui la rendit mère. Dès que Rosine se fut aperçue de son accident ,

elle alla se jeter aux pieds de son père; mais celui-ci , au lieu d'être touché de ses pleurs et de ses regrets , l'accabla de mauvais traitemens et la mit à la porte , en lui disant qu'il ne vouloit plus entendre parler d'elle : en vain l'infortunée le supplia-t-elle d'avoir égard à son état , et de lui accorder , pour toute grâce , une retraite dans un couvent où elle pleurerait sa faute; le reste de ses jours , rien ne put fléchir cet homme vindicatif ; la pauvre Rosine fut chassée de la maison paternelle sans avoir aucune ressource. Rosine alla trouver l'auteur de ses infortunes ; elle imaginait qu'elle en seroit reçue à bras ouverts. Mais celui-ci étoit un mauvais sujet , qui ne la vit pas plutôt sans asile qu'il la traita à peu près comme avoit fait son père; cependant il consentit à la recevoir pour quelques jours.

Les

» Les mauvais traitemens que Rosine avoit reçus, et la douleur de se voir dans une situation aussi triste, la firent accoucher deux ou trois jours après. Son amant la laissa se rétablir, sans lui parler de la renvoyer; mais aussitôt qu'elle eut recouvré la santé, il lui dit qu'il ne pouvoit la garder davantage, mais qu'au surplus elle avoit un excellent moyen d'éviter la misère. Un jeune homme fort riche, ajouta-t-il, est devenu amoureux de vous, il m'en a parlé; ses propositions sont très-avantageuses, et vous n'avez rien de mieux à faire que de les accepter. L'affreuse nécessité força Rosine à commettre cette seconde faute. Ce nouvel amant l'abandonna bientôt; on ne s'arrête pas dans le chemin du vice: au lieu d'un amant, elle en eut plusieurs, enfin elle devint presque publique.

» Un jour , après avoir fait une es-  
pèce d'orgie avec plusieurs de mes  
amis , l'un de nous proposa de nous  
mener voir de jolies filles , qu'il con-  
noissoit depuis peu. La partie fut ac-  
ceptée , et Rosine me tomba en par-  
tage : voilà d'où date ma connoissance  
avec elle. Madame de Saint-Albin ,  
ajouta-t-il en prenant la main de sa  
femme , me pardonnera cette petite  
infidélité ; elle sait que , si je ne suis  
pas le plus fidèle des maris , j'en suis  
au moins le plus constant , et que si  
mon naturel léger m'a rendu coupable  
de quelques erreurs , son aimable  
indulgence et son rare mérite m'ont  
toujours ramené près d'elle ».

— Il faut bien vous pardonner , ré-  
pondit-elle en souriant : d'ailleurs ,  
on est convenu depuis long - temps  
qu'on ne devoit pas parler des vieux  
péchés.

Rosa demanda à Saint-Albin quelle conduite elle devoit tenir envers Rosine.

— L'indulgence et la sévérité, répondit-il, ont également leurs inconvéniens ; mais l'essentiel est d'empêcher que cette aventure ne transpire ; car, comme l'avoit remarqué Précourt, on ne pourroit apprendre la résidence que cette femme a faite ici, sans que cela ne portât atteinte à la réputation de Julie. Il faut donc, par quelque moyen que ce soit, l'engager ou la forcer au silence.

— Je suis entièrement de votre avis, reprit Rosa ; mais l'exécution ne m'en paroit pas moins embarrassante. Les moyens de rigueur me répugnent, et pourtant si je ne sévis pas, comment compter sur la parole d'une femme de cette espèce ? Cependant j'avoue que celle-ci m'inspire un

sentiment de pitié que je ne saurois vaincre. Si ses regrets étoient sincères, si son ame étoit encore capable de sentimens vertueux, je m'estimerois heureuse de pouvoir la retirer de ses égaremens. Croyez-vous qu'elle acceptât maintenant l'asile saint que son père lui a refusé avec tant de barbarie ?

— Je l'ignore ; mais vous ne risquez rien de le tenter , et ce seroit assurément ce qui pourroit arriver de plus heureux.

Matante fit aussitôt appeler Rosine ; elle arriva baignée de pleurs , et se soutenant à peine. Elle avoit l'air d'un criminel qui vient recevoir son arrêt de mort ; mais quel juge assez sévère auroit pu la condamner , en la voyant si belle et si pleine de repentir ?

— Approchez , lui dit Rosa d'une voix faite pour la rassurer ; je pour-



rois, ajouta-t-elle , vous faire punir d'une manière exemplaire ; mais l'intérêt que vous m'avez inspiré, quoique ce fût sous de fausses apparences, plaide encore en votre faveur. Je veux voir si la nécessité vous a seule entraînée dans le chemin du vice , et si la voix de la vertu peut encore pénétrer jusqu'à votre ame. Choisissez donc , ou d'une vie couverte d'opprobres , ou d'une retraite tranquille où vous pourrez pleurer vos erreurs, et même les expier par un sincère repentir.

— Si je pouvois balancer un moment , répondit Rosine , je serois indigne d'un tel excès de bonté. Menez-moi , madame , dans cet asile sacré ; je brûle d'implorer , aux pieds des autels ; le pardon des fautes dont je me sens coupable.

— Ce zèle me plaît , répondit ma

tante , et me fait tout espérer. Je connois à Paris la supérieure d'un couvent où vous serez très-bien ; je lui laisserai ignorer vos égaremens , afin que vous n'ayez pas à rougir , même devant elle ; et ma protection vous y assurera le respect.

Rosine témoigna sa reconnaissance de la manière la plus vive , et comme aucun motif ne pouvoit retarder son départ , ma tante déclara qu'elle ne vouloit pas perdre un moment , et qu'aussitôt que la voiture seroit prête, elle la meneroit dans le couvent qu'elle lui destinoit.

— Ah ! que va dire ce pauvre M. Dorset , s'écria Rosine ?

— Ce n'est pas là le moindre des torts que vous ayez à vous reprocher , répondit ma tante ; vous avez troublé le repos de l'homme le plus estimable qui soit au monde , et peut-être l'au-

rez-vous rendu malheureux pour le reste de sa vie.

— Ah ! Dieu veuille qu'il m'oublie bientôt , répondit Rosine en soupirant ; mais pour moi j'y penserai longtemps !

— On vint avertir que la voiture attendoit ; ma tante se leva et fit signe à Rosine de la suivre ; je me jetai dans ses bras par un mouvement dont je ne fus pas maîtresse. Adieu , lui dis-je en la pressant sur mon cœur , adieu , ma Mélanie !

— Oh ! oui , me répondit-elle , appelez-moi Mélanie , qu'elle vous soit encore chère ! Si Rosine est indigne de vous , Mélanie du moins pourra mériter quelques regrets.

— Rosa nous sépara , et je montai dans mon appartement , pour me livrer au triste plaisir de répandre des larmes en liberté.

Il me seroit impossible d'exprimer les regrets que cette séparation me causa : j'avois trouvé dans Rosine tout ce qui peut charmer dans une amie ; ses égaremens n'excitoient en moi que la pitié , et n'altéroient en rien mon attachement pour elle. En quoi , me disois-je , Rosine est-elle plus blâmable d'avoir subi les lois de l'impérieuse nécessité , que mille autres femmes qui , guidées par leurs seuls caprices , se livrent sans remords aux mêmes excès , mais que leur rang ou leur fortune mettent à l'abri de la censure ?

Quelque vive que fût ma douleur, elle ne put égaler celle de M. Dorset. Quoiqu'on lui eût appris ce fatal événement avec tous les ménagemens possibles , son désespoir fut si grand , qu'il fit craindre pour sa vie. Il parut , pour la première fois , prêt à abjurer  
la

la sévérité de ses principes : peu s'en fallut qu'il ne persistât dans le projet d'épouser Rosine; mais il rougit bientôt de cet excès de foiblesse, et, rappelant toute sa philosophie, il essaya de se rendre maître d'une passion qui ne pouvoit que le conduire au déshonneur.

Il y avoit si long-temps que Céline m'avoit quittée, que je n'espérois plus la voir revenir à Chaillot. Madame de Saint-Albin devoit s'en retourner avec son époux. Je redoutois l'ennui que j'allois éprouver, lorsque je serois seule avec ma tante. Je fis tous mes efforts pour l'engager à quitter la campagne. La perte de son amie l'y fit aisément consentir, d'autant plus qu'elle craignoit que Précourt ne profitât de l'isolement dans lequel nous allions nous trouver, pour tenter encore quelque scélératesse.

Dès que je fus de retour à Paris , mon premier soin fut d'aller voir Céline. Je la trouvai seule avec Camille : elle étoit loin de m'attendre , et plus encore de me désirer. Ils rougirent tous deux , dès qu'ils m'aperçurent ; mais l'embarras de Céline fit bientôt place aux démonstrations d'amitié les plus vives , car c'est l'usage , en pareille circonstance , de dédommager par le nombre de ce qui manque du côté de la réalité.

Je remarquai , non sans quelque secret dépit , le désordre de sa toilette , et sur-tout la manière voluptueuse dont elle étoit mise. Il n'y avoit plus moyen de douter qu'elle n'eût employé , pour captiver Camille , toutes les ressources de la coquetterie. Cette certitude diminueoit la joie que j'avois de la revoir. Cependant je me disois , en admirant les grâces de celui

qu'elle cherchoit à m'enlever, s'il faut renoncer à l'un des deux, ce ne sera pas à Céline. Lorsque je parus prête à sortir, Camille me demanda la permission de me reconduire; un regard que Céline lança, lui peignoit combien elle se trouvoit offensée de cette offre; mais, comme j'avois accepté, il fallut bien qu'elle cachât son dépit, sauf à s'en dédommager au premier tête-à-tête.

Dès que nous fûmes sortis, je ne pus m'empêcher de plaisanter Camille sur sa nouvelle conquête, et sur l'embarras qu'avoit causé ma présence. Avouez que vous m'en voulez bien, lui dis-je, d'avoir troublé ce charmant tête-à-tête, et sur-tout de l'espionner avec laquelle j'ai profité de votre distraction?

— De quelle distraction parlez-vous? me demanda Camille.

— De celle qui vous a fait m'offrir de m'accompagner.

— Oh ciel ! pouvez-vous appeler cela distraction ! croyez-vous que rien auroit pu me faire renoncer au plaisir d'être avec vous quelques instans de plus ? songez donc que voici la première fois que j'ai le bonheur de vous parler sans témoins.

— Ce bonheur pourra vous coûter cher ; car , quand on fait la cour à deux amies , il est bien difficile de n'en pas mécontenter une.

— Ce soupçon m'offense ; je n'ai jamais eu le désir de plaire à Céline , et son seul mérite à mes yeux est de vous être chère. Mais, dites-moi, charmante Julie, quand pourrai-je , délivré de tous témoins importuns, vous entretenir de l'amour dont je brûle pour vous ; quand pourrai-je. . .

— Quand je me rendrai chez Céline,



lui répondis - je en l'interrompant.

— Hé quoi ! toujours chez Céline ! ne vous verrai-je jamais ailleurs ? Songez donc combien sa présence me fait souffrir, combien près d'elle j'éprouve de contrainte ; si mon cœur vole sur mes lèvres pour vous exprimer mon amour, il faut toujours qu'elle partage ce qu'il ne m'inspire que pour vous seule.

— Mais où pourrai-je donc vous voir ?

— Ce soin me regarde, promettez-moi seulement que demain ou tel autre jour, je vous trouverai dans un endroit convenu, accompagnée de votre fidèle Cécile ; la liberté que vous avez de sortir seule avec elle vous rend maîtresse de vos actions, et comme elle est instruite de mon amour, et vous a toujours servie avec zèle, vous n'avez rien à craindre de

son indiscretion. Fiez-vous donc à moi , ma chère Julie , et si vous m'aimez , prouvez-le moi.

— Je voulus en vain m'en défendre; Camille me pressa si vivement de lui accorder un rendez-vous , il me promit d'être si respectueux , mon cœur plaida si fortement en sa faveur , que je finis par y consentir , en mettant toutefois pour condition expresse , que Cécile ne nous quitteroit pas.

Dès qu'on nous sut de retour à Paris , nous fûmes accablées d'une foule de visites ; tout me promettoit un hiver agréable ; mais les plaisirs que j'espérois goûter avec Camille surpassoient à mon gré ce que Paris pouvoit m'offrir de plus délicieux.

Au jour marqué , je me trouvai au rendez-vous ; Camille m'y attendoit avec une voiture de louage ; nous y montâmes Cécile et moi. Je n'y fus

pas plutôt que je me repentis de cette démarche, et j'aurois payé de mon sang la liberté d'en sortir ; mais ces regrets étoient aussi inutiles qu'ils auroient paru peu sincères ; toutes les femmes , en pareil cas , font les mêmes simagrées , elles croient par là donner plus de prix à la faveur qu'elles accordent ; mais ce moyen est tellement usé , que le repentir le plus véritable ne paroît aux yeux des hommes que le repentir le mieux imité. Cependant on ne pourroit , sans injustice , les blâmer d'être incrédules ; car il est certain que c'est lorsque les femmes désirent avec le plus d'empportement , qu'elles vantent le plus leur sagesse. Ecoutez-les , la vertu semble être leur idole ; rien ne les y feroit renoncer ; mais admirez ce nouveau culte , ce n'est point à l'idole que l'on sacrifie , c'est elle-

même qui sert d'holocauste. Au moment où elle est expirante , on la pare , on chante ses louanges ; on semble craindre que la victime n'ait pas assez de prix , et la femme qui succombe pour la dixième fois , s'écrie encore comme à la première : Non , jamais je ne pourrai m'y résoudre.

Quant à moi , j'étois du très-petit nombre de celles qui craignent véritablement leur défaite. Je sentoís que par mon imprudence je m'étois mise au pouvoir de Camille , et j'envisageois avec effroi le moment où j'allois me trouver seule avec lui. Je cherchois en vain les moyens d'échapper au péril dont j'étois menacée. Plus j'y réfléchissois , et plus la victoire de Camille me paroíssoit certaine : cependant je me promettois , s'il devenoit trop téméraire , de me

défendre comme s'il en vouloit à ma vie.

— Plaisantes réflexions pour une femme de seize ans, qui s'en va déjeuner en partie fine avec le plus beau jeune homme de Paris !

— Au surplus, mes scrupules ne purent être pour Camille un sujet de plaisanteries. J'en sentois tout le ridicule, et je les cachois avec autant de soin qu'une autre en auroit pris à parler de ceux qu'elle n'auroit pas eus. Il me vint à l'esprit que le meilleur moyen de n'accorder que ce qui me plaisoit, étoit de paroître disposée à tout accorder.

— Je serai doublement unique, me disois-je, car on obtient d'une femme jusqu'à la dernière faveur, sans qu'elle ait jamais dit oui ; et moi je la refuserai toujours, sans avoir jamais dit non.



Camille avoit fait de vains efforts pour me tirer de ma rêverie. J'entendois à peine ce qu'il me disoit ; enfin la voiture s'arrêta devant une jolie maison : il me donna la main pour descendre ; je baissai mon voile qui ne me cachoit pas assez au gré de mes désirs , et je le suivis en tremblant. Après avoir traversé plusieurs salons où régnoit la plus grande élégance , nous entrâmes dans une espèce de hondoir qui sembloit être le temple de la volupté. Des piles de carreaux étoient jetées sans ordre sur un divan dont la mollesse invitoit à venir y prendre les plus doux ébats ; le plafond étoit tout en glace , et la tapisserie représentoit quatre sujets tirés de la mythologie , aussi libres que bien exécutés ; enfin une profusion de fleurs qui sembloient avoir triomphé de la saison pour parer ce

lieu charmant , répandoient un parfum délicieux qui achevoit de porter le trouble dans tous les sens.

On nous servit un déjeuner exquis ; le vin de Champagne n'y fut pas épargné. Je me ressentis bientôt de l'effet de ce vin charmant ; mes craintes s'évanouirent , et , sans que je m'en aperçusse , firent place à la douce confiance et à l'aimable enjouement. J'avois exigé que Cécile restât avec nous ! mais , en confidente discrète , elle s'étoit mise à la croisée ; et , comme les rideaux étoient fermés sur elle , il lui étoit impossible de nous voir. Camille , par sa gaité , excitoit encore la mienne ; il me faisoit mille larcins qui sembloient le faire délirer. Le fruit qu'avoit touché ma bouche étoit le seul dont il voulût goûter , et souvent il portoit l'audace jusqu'à venir le prendre sur mes lèvres.

Nous n'avions qu'un seul verre pour nous deux : il me faisoit toujours boire la première , puis il cherchoit avidement l'empreinte légère que mon haleine y avoit laissée. O vous ! femmes sensibles , qui avez intérêt à être cruelles , gardez - vous d'approcher vos lèvres de cette liqueur dangereuse ! C'est l'écueil de la vertu ; l'aimant qui verse à grands flots ce nectar des humains , est toujours sûr de la victoire. Lorsque l'Amour trouve un cœur rebelle , lorsqu'il a vainement épuisé son carquois , il trempe une de ses flèches dans cette liqueur pétillante. Dès qu'on en est atteinte , le cœur s'enflamme , l'œil étincelle , et l'on brûle d'éteindre dans les plaisirs le feu dont on est dévoré.

Cécile , que sans doute son rôle n'amusoit pas , s'étoit échappée sans que je m'en aperçusse. Camille me le fit



remarquer avec un sourire malin. Pour l'en punir , je lui dis d'aller sur-le-champ la rappeler ; il se leva sans me le faire répéter. J'avoue quë je ne pus m'empêcher de rire tout bas de cet excès de soumission ; mais rien ne fut égal à ma surprise , lorsque je le vis , au lieu d'exécuter mes ordres , fermer les verroux sur nous. Il revint aussitôt vers moi d'un air triomphant, puis me prenant dans ses bras, il me jeta sur le sofa. La chose étoit trop naturelle pour m'en scandaliser ; aussi cachai - je de mon mieux la frayeur que me causoit ce préambule. Si l'attaque fut vive , la défense ne le fut pas moins. L'ennemi s'empara des alentours ; mais il ne put parvenir jusqu'à la citadelle. Fidèle au plan que je m'étois tracé, je ne me défendois qu'en riant ; et toujours un baiser ou quelque tendre caresse

accompagnoient le refus que je ne semblois faire qu'à regret. Camille, qui s'attendoit à des torrens de larmes , à des accès de désespoir , ne fut pas peu surpris de me trouver si apprivoisée; mais il le fut encore davantage , de voir que je me défendois si bien.

Il fallut enfin nous séparer. Camille ne pouvoit s'y résoudre. Il vouloit , disoit-il , ne me quitter qu'en vainqueur ; mais je le menaçai , s'il me retenoit encore , de n'y plus revenir. Il céda , et je m'en retournai mille fois plus gaîment que je n'étois venue. Mon triomphe surpassoit mon espoir , et j'avois raison de m'en glorifier , car j'étois sûrement la première qui fût sortie vierge de ce boudoir. Camille ne savoit s'il devoit partager ou s'offenser de l'excès de mon enjouement. Il imaginoit que je riois à

ses dépens. J'ignore s'il se trompoit ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis jamais revenue d'un rendez-vous que remplie de la gaîté la plus folâtre. Les plus grandes jouissances n'auroient pu égaler le plaisir que je goûtois à déjouer les espérances de ceux qui se flattoient de triompher de moi. Aussi le plus hardi en obtenoit-il moins que le plus timide. Si j'eusse rencontré un homme assez modeste pour m'aimer sans rien espérer, sans doute celui-là seul auroit tout obtenu ; mais où trouver un pareil phénix ?

Ma tante alloit voir souvent Mélanie ( c'est ainsi que Rosine avoit prié qu'on continuât de l'appeler ). Elle se conduisoit fort bien , et Rosa se flattoit d'en faire une très-bonne religieuse. Cette vocation m'étonnoit ; mais on avoit vu , dans ce genre , des choses non moins extraor-

dinaires, et les Madeleines sont sans doute les dévotes les plus ardentes. J'avois demandé plusieurs fois à ma tante la permission de l'accompagner, lorsqu'elle alloit au couvent ; mes prières ne purent jamais l'y faire consentir ; c'étoit la première fois, je crois, que je la trouvois inflexible.

Saint-Albin , depuis son retour , avoit repris toute sa gaité ; n'ayant plus de desseins sur moi , et ne craignant plus d'éveiller les soupçons , il avoit cessé de me traiter comme un enfant. J'étois , au contraire , le premier objet de ses galanteries ; mais son cœur n'y étoit plus pour rien ; ce n'étoit que le désir de faire briller son esprit. Heureusement je n'avois plus le moindre désir de lui plaire ; tous les hommes m'étoient devenus indifférens, je ne pensois plus, je ne vivois plus que pour Camille.

La cour de Céline n'étoit ni moins nombreuse ,

nombreuse, ni moins folâtre que l'année précédente. J'étois toujours fêtée chez elle ; mais elle sembloit enfin se lasser de l'enthousiasme que j'excitois. Rien ne plaisoit autant que mon extrême ingénuité ; je disois les choses les plus piquantes avec un si grand air d'innocence , que les plus clairvoyans y étoient trompés. Ce contraste donnoit tant de sel à mes saillies , qu'on s'en amusoit de plus en plus. Céline ne pouvoit me pardonner de fixer sur moi tous les regards ; chaque hommage que l'on me rendoit étoit , selon elle , un vol fait à ses charmes. Elle se repentoit de m'avoir admise dans une si grande intimité , et surtout de m'avoir confié ses secrets , car c'étoit le seul motif qui l'empêchoit de rompre avec moi. Pour une femme aussi prudente , c'étoit l'avoir été bien peu ; mais elle ne s'étoit mise

à ma discrétion que dans l'espoir de m'engager à l'imiter. Céline ne pouvoit se consoler d'avoir échoué dans ses projets , et je crois que , si elle en eût trouvé l'occasion , elle m'auroit livrée à Précourt , sans le moindre scrupule. Dès qu'une femme a quelques fautes à se reprocher , il semble qu'elle devienne l'ennemie déclarée de la vertu. Sa plus grande occupation est de tendre des pièges à l'innocence ; son plus grand triomphe , de l'y voir tomber !

Cette idée m'a toujours révoltée. Mélanie , selon moi , se seroit rendue plus coupable en servant les projets de Précourt , qu'elle ne l'avoit été pendant tout le cours de sa vie.

Quoique je m'aperçusse du changement de Céline , mon affection pour elle n'en étoit pas moins vive. L'amitié a toujours été mon idole ; ce sen-

timent m'a fait faire autant de folies que l'amour en fait faire aux autres. J'ai souvent rencontré des amies fausses et perfides ; mais , loin de les haïr , je leur pardonnois de me tromper , en faveur de la douce illusion dont elles me faisoient jouir.

Camille me faisoit tous les jours solliciter par Cécile de lui accorder un nouveau rendez-vous ; j'y consentis enfin , et , sans me promettre d'en rapporter un triomphe aussi complet que la première fois , je me laissai conduire au temple du plaisir.

Rassurée par mes derniers succès , je me livrai avec moins d'inquiétude aux caresses du charmant Camille ; l'obscurité qui régnoit dans le boudoir , en favorisant sa témérité , sembloit la rendre plus pardonnable. A chaque instant je devenois moins fa-

rouche ; la voix du plaisir commençoit à se faire entendre à mon cœur , et je me livrois , avec une espèce de délire , à tous les jeux du folâtre Camille. Nous fîmes assaut de blancheur ; malgré la finesse de sa peau , la mienne étoit encore plus belle ; il convoitoit depuis long-temps deux jolies pommes d'ivoire que je n'avois pas encore voulu lui livrer. Il s'avisa de me dire , en me montrant deux petits boutons de rose , que je n'en possédois pas d'aussi jolis ; aussitôt , piquée du défi , j'écartai mon fichu , et je lui prouvai que je ne l'emportoï pas moins par le coloris que par la blancheur. L'heureux Camille , au comble de ses vœux , couvrit mon sein de ses brûlans baisers. Jamais faveur ne causa de plus vifs transports ; je crus qu'il alloit expirer de plaisir.



Ah ! combien , sous ce maître habile , je me perfectionnai dans l'art de jouir ! Combien Camille étoit voluptueux ; comme il savouroit jusqu'à la moindre caresse , et que de prix il savoit lui donner ! Il sembloit créer de nouvelles jouissances , il varioit tout jusqu'aux baisers : tantôt sa bouche amoureuse ne faisoit qu'effleurer la mienne ; il y déposoit , il en recevoit mille baisers dans un moment. Tantôt , il les prolongeoit avec un art délicieux ; nos ames sembloient se confondre , mon haleine étoit pour lui le souffle de la vie , et je ne respirois que l'air que sa bouche avoit embaumé. Sa langue amoureuse excitoit la mienne à lui rendre ses caresses : nos dents se frapportoient doucement , et souvent dans un moment de délire , les siennes laissoient sur mes lèvres une légère empreinte qui en augmen-

toit encore le vermillon. Il feignoit quelquefois de se dérober à mes baisers, de se refuser à mes caresses : c'étoit alors que je devenois plus ardente. Plus il fuyoit , plus je le poursuivois ; ma main timide encore , mais qui s'enhardissoit par la résistance , se glissoit furtivement , puis se retiroit avec crainte , puis enfin s'écartoit davantage et parcouroit tous les trésors que l'on cherchoit à lui ravir.

Heureux celui qui sent le prix de ces premières jouissances , qui sait différer le plaisir pour en augmenter la vivacité : c'est là vraiment savoir jouir !

— Ce n'est point à celui qui , doué d'une force d'Hercule , répète , sans s'émouvoir , une jouissance qui vous tue , que la palme de la volupté doit être donnée , c'est à celui qui sait prolonger le plaisir.

— Ces premières caresses avoient pour nous tant d'attraits, que Camille oublioit souvent dans mes bras qu'il n'étoit heureux qu'à moitié. Mais ces momens d'oubli ne faisoient que redoubler ses transports. Ses désirs, que tout contribuoit à exciter, et qui n'étoient jamais satisfaits, se changeoient quelquefois en une espèce de fureur ; il employoit alors jusqu'à la force pour obtenir ce que je ne voulois pas accorder. Lorsque j'avois vainement essayé d'arrêter sa bouillante ardeur, j'avois recours aux larmes : aussitôt il revenoit à lui et me demandoit mille fois pardon de sa violence ; il séchoit mes pleurs avec ses baisers, il me juroit de renoncer, si je l'exigeois, à cette précieuse faveur. Mais pourquoi, me disoit-il, pourquoi me la refuser ? D'où vient cette étrange manie ? Pour qui réservez-vous ces prémices si

chers ? M'en croyez-vous indigne ? Julie , vous ne m'aimez donc plus ?

— Je ne lui répondois que par mes brûlantes caresses , je lui fermois la bouche avec des baisers : comment auroit-il pu se plaindre encore ? Aussi ne se plaignoit-il plus , ou du moins c'étoit d'une manière si touchante , qu'il en étoit plus aimable encore.

Jamais je n'eus d'amant si tendre et si emporté tout à la fois que l'étoit Camille ; il passoit , avec la rapidité de l'éclair , de la fureur à la soumission , de la mélancolie la plus noire à la gaité la plus vive. Si pendant un moment il montrait de l'indifférence , celui d'après étoit témoin des caresses les plus voluptueuses ; enfin Camille étoit un composé de tous les extrêmes. Mais cet assemblage bizarre d'agrémens et de défauts composoit un tout si aimable , que je n'ai jamais rencontré

contre d'homme qui possédât à un plus haut degré l'art de plaire , quoique j'en aie connu de plus parfaits.

J'ai assez souvent remarqué qu'un homme de quarante ans est beaucoup plus dangereux qu'un jeune homme. Camille , il est vrai , fut plus entreprenant qu'Adolphe ; mais il le fut moins que Saint-Albin. Dans la jeunesse on veut tout obtenir de l'amour. Ce n'est pas assez que d'être heureux, il faut encore que celle que l'on aime partage et la tendresse et le plaisir qu'elle inspire ; mais dans l'âge mûr les hommes ne sont pas si délicats , leur but est de jouir ; la manière de satisfaire leurs désirs leur importe peu , ils ne regardent les femmes que comme l'instrument de leurs plaisirs ; qu'elles les rendent heureux de force ou de gré , qu'elles partagent leur ivresse , ou n'en sentent pas la moindre

émotion, pourvu qu'elles leurs aient fait goûter la félicité suprême ; ils sont satisfaits.

Jamais je ne passai d'hiver plus agréable, jamais je ne fus plus complètement heureuse ; les bals, les concerts et les spectacles remplissoient une grande partie de mes momens, et par-tout où j'étois invitée, j'avois le bonheur d'égaliser ou de surpasser les meilleures cantatrices et les plus habiles danseuses. Mes succès redoublaient encore le goût naturel que j'avois pour ces deux arts, nous aimons toujours ce qui nous attire des louanges. J'avois pour amant l'homme le plus beau et le plus aimable que je connusse : nos rendez-vous, il est vrai, n'étoient pas fréquens ; mais cette rareté même augmentoit le plaisir que nous avions à nous voir ; une seule chose me chagrinoit, c'est que

Céline que j'aimois avec la même tendresse , sembloit de jour en jour devenir plus froide avec moi , elle ne pouvoit me pardonner la préférence que m'avoit donnée Camille ; le goût qu'elle avoit eu pour lui s'étoit passé en le satisfaisant , ainsi ce n'étoit plus la jalousie qui l'excitoit contre moi ; mais mon crime n'en étoit pas moins présent à sa mémoire , son amour-propre offensé lui demandoit vengeance , et voici comment elle s'y prit pour le satisfaire :

Lorsque Céline m'avoit quittée pour revenir à Paris , Dorval s'étant aperçu que sa place étoit prise , avoit été chercher fortune ailleurs ; quand le nouveau caprice de Céline fut passé , ou plutôt que Camille l'eut abandonnée dans la crainte de me perdre , elle chercha à renouer avec Dorval ; mais n'ayant pu y réussir , elle prit

pour amant un jeune homme nommé Félix , qui venoit chez elle depuis peu de temps. Son choix n'avoit été dicté que par le dépit , aussi fut-il des plus mauvais. Félix n'avoit ni fortune , ni naissance , c'étoit un jeune aventurier dont le seul mérite étoit d'avoir un beau physique ; mais la bêtise perçoit tellement à travers ses grands yeux noirs , sa bouche vermeille étoit si souvent béante, sa main blanche gesticuloit toujours si mal à propos , toutes ses manières enfin étoient si gauches , que c'étoit un vrai modèle de ridicule. Quoi qu'il en soit, Céline en devint éperdûment amoureuse. D'abord elle se conduisit avec assez de prudence ; mais son amour s'augmentoit au lieu de diminuer , elle voulut que Félix vînt la voir tous les jours. Ses assiduités furent enfin remarquées par la cousine de Céline ,



et bien que cette dame lui laissât la liberté de recevoir qui bon lui sembloit, Félix se trouvoit si déplacé chez elle, qu'elle en fut choquée; elle fit part de son mécontentement à Céline, et lui dit de congédier Félix; ou qu'elle s'en chargeroit elle-même. Celle-ci promit tout ce qu'on voulut; mais les visites de Félix ne continuèrent pas moins; cette dame finit par se fâcher sérieusement. Céline voyant qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, voulut au moins tirer parti du sacrifice que l'on exigeoit d'elle; comme sa cousine paroissoit très-irritée, elle lui demanda mille fois pardon avec un repentir simulé, et lui assura que l'extrême amitié qu'elle avoit pour moi avoit seule été capable de la porter à la désobéissance; je sens bien, ajouta l'insidieuse Céline, que j'ai eu tort de me prêter à

cette intrigue , je ne l'aurois pas fait si j'avois pu prévoir qu'il en résulteroit des si fâcheuses conséquences. Julie raffole maintenant de Félix, je l'ai mille fois désapprouvée , j'ai même été jusqu'à la menacer d'en avertir sa tante ; mais elle m'a pressée si vivement de lui garder le secret , que j'ai continué jusqu'alors cette coupable indulgence.

Céline mit dans ses discours un si grand air de bonne-foi , que sa cousine en fut entièrement la dupe : tous ses soupçons se tournèrent sur moi ; elle alla jusqu'à s'étonner de n'avoir pas encore remarqué l'intelligence prétendue qui régnoit entre moi et Félix, elle rappeloit mille bagatelles, qui venoient à l'appui du récit de Céline , et jusqu'à l'air de mépris que j'affectois souvent en parlant à Félix, fut regardé comme une preuve in-

contestable de mon amour pour lui. Enfin Céline, pour achever de convaincre sa parente, joignit à ce beau roman tant d'anecdotes scandaleuses dont elle me faisoit l'héroïne, que cette dame, outrée d'avoir reçu chez elle une femme telle qu'on me dépeignoit, déclara qu'elle n'entendoit pas qu'il y eût aucune liaison entre Céline et moi, et que l'amant et la maîtresse pouvoient aller chercher ailleurs une maison commode : j'en ne leur pardonnerai jamais, ajoutoit-elle, d'avoir choisi la mienne pour le lieu de leur rendez-vous ; au surplus, j'instruirai madame Adam de l'inconduite de sa nièce. Ces derniers mots remplirent Céline de craintes ; une explication auroit tourné contre elle son odieuse calomnie ; car il m'eût été facile de me disculper ; et combien alors elle eût paru méprisable !

Aussi employa-t-elle toute son éloquence pour dissuader sa cousine de parler à ma tante de mes prétendues fautes ; l'extrême amitié qu'elle feignit d'avoir pour moi lui fournissoit de brillans prétextes ; elle se donnoit à peu de frais des airs de générosité ; enfin Céline fit si bien, que sa cousine, touchée de son bon cœur , lui promit de garder le silence.

Une visite que je fis le jour même à Céline pensa faire découvrir son affreux mensonge , tout autre à ma place n'eût pas manqué sans doute de le tourner contre elle , c'étoit la moindre vengeance que l'on en pût tirer. Lorsque j'arrivai chez Céline , on me dit qu'elle étoit sortie ; je m'apprêtois à sortir lorsque sa cousine parut et me pria d'entrer un instant ; cette demande et l'air sévère dont elle fut accompagnée me causèrent une égale

surprise. Je cherchois en vain à deviner ce que cette dame avoit à me dire ; elle ne me laissa pas long-temps en suspens. Dès que nous fûmes assises, elle me raconta, dans des termes assez peu ménagés, tout ce qu'elle avoit appris sur mon compte : elle me prodigua des reproches amers, et combla Céline des plus brillans éloges. L'étonnement que me causa d'abord une accusation si imprévue et si peu fondée, put me donner l'air coupable, du moins ce fut ainsi que mon juge interpréta mon émotion ; je m'aperçus de son erreur ; mais loin d'essayer à la détruire, je voulus bien laisser prendre mon silence pour un aveu tacite. Je ne pouvois me disculper sans perdre Céline, et quoique son indigne procédé me perçât le cœur, je ne pus me résoudre à m'en venger d'une manière aussi cruelle. Qu'on

me croye coupable ou non , me disois-je , je n'en ai pas moins perdu mon amie ; que me fait l'opinion de sa cousine ? presque rien ; mon amour-propre seul me porte à la désabuser ; mais irai-je donc , pour le satisfaire , ôter à Céline la seule protectrice qu'elle ait au monde ? Non , je n'aurai pas un tel reproche à me faire ; son ingratitude ne m'autorise pas à l'imiter , quel que soit le motif qui l'ait portée à me calomnier ainsi ; je le lui pardonne , je ne serai jamais pour elle une source de chagrin.

Ces réflexions me donnèrent le courage d'écouter jusqu'au bout un sermon des plus ennuyeux ; lorsque je crus qu'il n'étoit plus possible d'y rien ajouter , je me levai froidement , et plus froidement encore j'assurai que je ne comprenois rien aux crimes dont on m'accusoit , mais qu'au sur-

plus je ne prendrois pas la peine de me disculper. Cette manière hautaine servit encore à confirmer les accusations de ma perfide amie ; enfin je m'en allai , laissant sa cousine confondue de l'excès de mon assurance.

De retour à la maison , je me livrai toute entière à la douleur d'avoir perdu mon amie : ses mauvais procédés m'irritoient moins qu'ils ne m'affligeoient , mon cœur se brisoit à l'idée de ne la plus revoir ; en vain me répétois-je qu'elle étoit indigne de l'attachement que j'avois pour elle, j'aurois voulu l'ignorer encore , j'aurois voulu qu'elle me trompât toujours.

Pour surcroît de malheur, le printemps approchoit, et ma tante parloit déjà de retourner à Marseille. Perdre mon amie , quitter Paris , abandonner Camille , n'étoit-ce pas là le comble de l'infortune ?

Cette terre , où j'avois passé des instans si doux , ne me paroissoit plus qu'une solitude affreuse, lorsque je la comparois à Paris. Je n'étois plus d'humeur à courir après des papillons, il me falloit des plaisirs plus solides; disons mieux, il me falloit des amans. Etre fêtée , adulée , courtisée , me paroissoit le bien suprême , et je ne pouvois penser sans frémir à l'instant où je cesserois d'être environnée d'une cour nombreuse. L'idée de quitter bientôt Camille me le rendoit plus cher encore ; nos rendez-vous étoient plus multipliés ; j'espérois , en le voyant souvent , épuiser , pour ainsi dire, l'amour dont je brûlois pour lui ; mais il nous restoit trop à désirer pour que la satiété vînt affoiblir la passion que nous avions l'un pour l'autre : aussi le moyen dont je me servois pour l'éteindre ne faisoit que l'irriter .



davantage. Ivre d'amour , brûlante de désirs , je fus vingt fois sur le point de tout accorder à Camille. J'ignore comment j'eus la force de lui résister , comment avec des sentimens aussi vifs , un amant aussi beau , aussi pressant , dont les seuls baisers me causoient une véritable ivresse , j'ignore , dis-je , ce qui put m'empêcher de me livrer toute entière. C'est un miracle , me direz - vous ; mais , mon cher Armand , avoir su vous résister est-il moins extraordinaire ?

Le jour de notre départ fut enfin fixé. Lorsque Camille le sut , son désespoir surpassa tout ce qu'on peut imaginer ; ma douleur n'étoit pas moins excessive. Nous passâmes plusieurs heures à gémir , à nous désoler ; nous n'imaginions point de termes à nos maux ; pour moi , je les croyois vraiment sans remède. Camille me

chez ma tante , et je ne sais quelle crainte m'empêchoit de demander de ses nouvelles ; je brûlois de me retrouver avec lui , de lui dire . . . . que j'avois suivi ses conseils , que j'étois vierge encore ; que malgré les écueils dont j'avois été environnée , malgré mes propres désirs , j'étois sortie victorieuse de tous les combats ! Le plus grand plaisir que je m'étois promis , en résistant , étoit la haute idée qu'Adolphe en devoit prendre de moi. Désolée de ne pas le voir , je voulus enfin en savoir la cause , et j'appris que depuis trois mois il avoit quitté Marseille ; je ne peux dire combien cette nouvelle me désespéra ; le séjour de cette ville sembloit m'avoir rendu tout l'amour que j'avois eu pour lui. Je n'ai jamais rien désiré modérément ; j'aurois donné la moitié de mon existence pour me trouver une heure  
avec

avec Adolphe : voyant que j'essayais en vain de l'oublier , et que rien ne pouvoit le remplacer près de moi , je résolus de lui écrire pour l'engager à hâter son retour. S'il m'aime encore , me disois-je , il volera dans les bras de sa Julie , et s'il ne vient pas , la certitude de n'être plus aimée me guérira bien vite de mon fol amour. Enchantée d'avoir trouvé un moyen qui me paroissoit infaillible , j'écrivis ce peu de mots : « Adolphe , je brûle de te voir ; hésiteras - tu à revenir , lorsque tu sauras que , malgré Paris et mes dix-sept ans , je suis Julie toujours vierge ? »

— J'attendois avec anxiété la réponse d'Adolphe ; mais quelle fut ma joie , quel fut mon ravissement , lorsque je le vis arriver lui-même ?

— La célérité qu'il avoit mise à revenir ne me permettoit plus de

douter de son cœur ; nous pensâmes tous deux mourir de plaisir en nous revoyant. Est-ce bien toi , Julie ? me disoit-il en me pressant dans ses bras. N'est-ce pas un prestige ? Des rêves flatteurs m'ont tant de fois présenté ton image chérie , que je crains encore que ce soit une illusion.

Il fallut lui raconter tout ce qui m'étoit arrivé à Paris. Mes brûlantes caresses lui prouvèrent que je n'avois pas été sage par tempérament ; j'en eus plus de mérite à ses yeux : cependant il pensa se repentir des principes qu'il m'avoit donnés ; il voulut du moins que j'y renonçasse en sa faveur. Que risques-tu ? me disoit-il ; résiste à tout l'univers ; mais sois toute entière à moi. Sans les conseils de ton Adolphe , te serois-tu jamais distinguée des autres femmes ? N'est-ce pas à lui que tu dois ta supériorité ?

Veux-tu donc , pour un aussi grand bienfait , le punir au lieu de le récompenser ?

— Mon cher Adolphe , lui répondis-je , ne te souvient-il plus de m'avoir dit qu'une femme initiée à ce délicieux mystère, essayeroit en vain de résister au plaisir ? Puisque je ne pourrois t'accorder les faveurs que tu désires qu'en perdant tout l'empire que j'ai sur moi-même, il faut y renoncer : voudrois-tu détruire ton ouvrage !

— Mes caresses eurent plus de pouvoir que n'en auroient eu les meilleures raisons du monde ; je lui prouvois que , pour le rendre heureux , je n'avois pas besoin de lui tout accorder. Nos plaisirs surpassèrent ses espérances , et je le forçai de convenir que j'avois eu raison de lui résister.

Je passai six semaines à Marseille de la manière la plus agréable. Nous voyions les hommes les plus distingués de la ville. Je les recevois tous également bien ; le plus grand nombre se croyoit sûr de me plaire. Je leur laissois cette douce erreur ; mais j'étois bien décidée , quoiqu'il y en eût plusieurs de très-aimables, à n'en distinguer aucun. Ces nombreuses conquêtes flattoient ma vanité ; mais Adolphe seul avoit trouvé le chemin de mon cœur.

Nous étions prêts à partir pour la terre de ma tante , lorsqu'elle reçut une lettre d'un des amis de mon père, qui l'informoit que M. d'Irini avoit perdu sa femme, que lui-même étoit très-mal, et qu'il désiroit nous voir toutes deux. Le danger de mon père réveilla dans mon cœur toute la tendresse que son indifférence m'avoit

forcé d'étouffer depuis long-temps. Rosa, qui avoit toujours beaucoup aimé son frère, fut aussi désespérée que moi. Nous résolûmes de partir dès le lendemain; ces vingt - quatre heures me parurent un siècle, j'aurois voulu me mettre en route à l'instant même.

Ni les plaisirs de Marseille, ni même Adolphe, que j'aimois avec délire, ne me causèrent le moindre regret : mon père seul occupoit ma pensée. Tout l'univers disparoissoit devant lui : je le voyois pâle, souffrant, prêt à rendre le dernier soupir. Ah ! que ce voyage fut long et douloureux ! Peut-être, hélas ! n'ai-je plus de père ! m'écriai-je en sanglottant ; peut-être ne trouverons-nous plus qu'un corps froid, inanimé !

Ma tante s'efforçoit de me calmer ; mais elle conservoit si peu d'espoir,

qu'elle pouvoit à peine ranimer le mien.

Enfin , nous arrivâmes à Naples , et , sans perdre un instant, nous nous fîmes conduire à l'hôtel de M. d'Irini. Qu'on se figure mon effroi , mon désespoir , lorsqu'à l'entrée de la rue où demeuroit mon père , notre voiture fut arrêtée par un convoi funèbre ! A cette vue , ne doutant plus de mon malheur , je jetai un cri perçant , et je tombai évanouie dans les bras de Rosa.

Lorsque je revins à moi , je me trouvai dans le même salon et sur le même sofa où j'avois vu madame d'Irini pour la première et la dernière fois. J'étois entourée d'un grand nombre de domestiques , tous en habit de deuil. Mes yeux les interrogèrent long-temps avant que j'osasse ouvrir la bouche. Je craignois de leur entendre confirmer mon malheur : en-



fin , jetant les yeux sur un portrait de mon père , qui se trouvoit devant moi , je m'écriai douloureusement : « Je ne le verrai donc plus ! »

— « Vous le verrez , me répondit une femme occupée à me faire respirer des sels ; il vient , au moment même , de vous envoyer demander » .

— « Se peut-il ! m'écriai-je en me relevant précipitamment ; quoi ! mon père vivroit encore ! »

— L'excès de mon ravissement fut égal à celui de ma douleur . Je me fis conduire auprès du lit de mon père , et je me précipitai sur sa main qu'il me tendit avec bonté . Mais combien ma joie fut courte ! et quel spectacle affreux m'offrit mon père ! Il étoit pâle , décharné ; sa voix étoit si foible , qu'on l'entendoit à peine . Il sembloit que nous n'étions arrivées que pour être témoins de son heure

dernière. Nous fûmes , pendant plusieurs jours , à craindre continuellement pour sa vie. Ses médecins avoient perdu tout espoir. Je ne m'éloignois pas de son lit un seul instant ; je ne souffrois pas qu'une autre lui présentât le moindre breuvage. Il prenoit tout de ma main , et souvent mes larmes couloient sur ses joues flétries. Enfin , une crise heureuse vint rendre mon père à la vie , et nous délivrer de nos cruelles anxiétés. Les médecins déclarèrent qu'il n'y avoit plus de danger , mais que sa convalescence seroit extrêmement longue. La certitude de le conserver me fit renaitre avec lui. Je redoublai de soins , de vigilance. Malgré les remontrances de Rosa , je voulus coucher dans sa chambre. J'étois attentive au moindre bruit. S'il se plaignoit , s'il respiroit avec difficulté ,  
 je

je me levois , inquiète , tremblante ; marchant sur la pointe du pied , j'allois ouvrir doucement ses rideaux. Que de fois , tombant à ses genoux , et levant les mains vers le ciel , je le suppliai , avec une ferveur que je n'avois jamais connue , de me conserver mon père !

M. d'Irini paroissoit extrêmement sensible à la tendresse que je lui témoignois. Cette longue maladie sembloit avoir réveillé dans son cœur ces douces émotions de l'amour paternel , qu'il n'avoit peut-être jamais éprouvées. Que de jouissances nouvelles et délicieuses je goûtai pendant le peu de mois que dura la convalescence de mon père ! L'amour que j'avois pour lui éteignoit en moi tout autre sentiment. Un sourire , un baiser , la moindre de ses caresses , me paroissoit le bonheur suprême ;

mon seul désir étoit de lui plaire, ma seule étude de l'amuser. Je lisois auprès de son lit pendant des heures entières : s'il se hasardoit à sortir, je guidois ses pas chancelans. Je chantois, je jouois ses airs favoris ; enfin, tous mes momens étoient dévoués à cet être chéri.

M. d'Irini, en recouvrant la santé, reprit en même temps sa froideur naturelle. L'affection qu'il m'avoit montrée diminuoit en proportion de ce que mes soins lui devenoient moins utiles. Il finit par me traiter avec une hauteur et une rigidité qui me furent d'autant plus sensibles que ces manières étoient tout-à-fait nouvelles pour moi. Ce changement me causa le chagrin le plus vif. Je m'efforçai de fléchir ce caractère altier par la soumission la plus entière, et les démonstrations de la tendresse la

plus excessive. Je me flattois en vain de pouvoir l'adoucir : M. d'Irini étoit trop égoïste pour aimer jamais d'autre que lui.

Lorsqu'il fut entièrement rétabli , ma tante , qui n'étoit pas non plus fort bien traitée , jugea qu'un prompt départ seroit également agréable à tous les trois. Elle fit part à M. d'Irini du dessein qu'elle avoit de retourner à Marseille. Il lui répondit qu'elle en étoit la maîtresse , mais qu'il avoit résolu de me garder avec lui. Qu'on se figure le chagrin de Rosa , en apprenant cette triste nouvelle. Comment se séparer de sa chère Julie ? N'étoit-ce pas son seul bien, son unique consolation ?

Ce fut en vain qu'elle supplia M. d'Irini de lui rendre sa fille adoptive. Ses larmes même ne purent le toucher. Il alla jusqu'à trouver mauvais

qu'elle voulût insister. Rosa, ne conservant plus aucun espoir, se décida à lui proposer de nous suivre en France. Mon père parut se radoucir, et lui promit de l'accompagner. Ah ! ma fille, s'écria Rosa en me serrant sur son cœur, je ne te quitterai donc pas !

J'étois si émue, que je ne pus lui répondre que par mes caresses et mes larmes. Cette scène sembla déplaire au frère de Rosa. Je vous laisse, s'écria-t-il avec un air de dédain, jouir de votre félicité, je craindrois que ma présence ne la troublât. Nous ne fîmes rien pour le retenir ; il n'avoit que trop bien deviné.

L'extrême froideur de mon père devoit nécessairement détruire l'amour excessif que j'avois conçu pour lui. Dès qu'il cessa d'être mon idole, le désir de plaire se réveilla dans

mon cœur avec une force nouvelle ; mais en vain regardois-je autour de moi , le temps des amours sembloit être passé. Le palais de M. d'Irini étoit un vrai désert ; la jeunesse folâtre en étoit bannie : au lieu de cette agaçante familiarité qui régnoit chez Céline , et de cette gaîté décente qui faisoit le charme de la société de Rosa , on n'apercevoit sur tous les visages que la contrainte et l'ennui. Le deuil de mon père duroit encore ; cette situation ne lui permettoit de recevoir que ses plus proches parens , et leur société me déplaisoit à un tel point , que la solitude me sembloit préférable. Il étoit pourtant décidé que nous passerions encore trois mois dans ce triste séjour , temps nécessaire pour terminer les affaires de M. d'Irini avec la famille de sa femme.

Adolphe , mon cher Adolphe ! tu m'attendois vainement ; l'espoir même de te revoir étoit perdu pour moi. Nous devions retourner à Paris , sans nous arrêter à Marseille : ce plan me désespéroit ; mais mon père l'avoit résolu , et ses arrêts étoient irrévocables.

Ma solitude me devenoit de jour en jour plus insupportable : je ne jouissois plus que par des souvenirs ; et qu'est-ce que des souvenirs à dix-huit ans !

Un jour , en ouvrant le miroir de ma toilette , je fus très-surprise d'y trouver une lettre : je la lus avec empressement ; c'étoit une déclaration d'amour faite avec tant d'esprit , qu'elle me donna la meilleure opinion de celui qui l'avoit écrite. Cette lettre n'étoit pas signée , et je cherchai vainement qui pouvoit en être



l'auteur. Je sonnai Cécile ( qui m'a-voit suivie à Naples ), ne doutant pas qu'elle ne fût instruite, car elle seule pouvoit avoir mis ce papier où je l'avois trouvé. Mais Cécile, à mon grand regret, protesta ne rien savoir. Mon incertitude et ma surprise redoublèrent encore le lendemain, en trouvant une seconde lettre au même endroit, quoique j'eusse ôté la clef du cabinet. Le jour suivant j'ordonnai à Cécile de ne pas le quitter. J'espérois par-là découvrir le mystère ; mais mon attente fut encore trompée. Ce fut dans mon forté-piano que je trouvai l'épître. On m'y conjuroit, dans les termes les plus tendres, de daigner y répondre, et l'en m'indiquoit, pour déposer ma lettre, un arbre creux qui se trouvoit au bout du jardin de mon père. Sans réfléchir à quoi je m'exposois, j'écri-

vis au mystérieux personnage un billet où je lui laissois voir l'étonnement que me causoit sa conduite, et j'ajoutois que l'empressement que je daignois montrer à le connoître, en lui ôtant tout motif de crainte, ne lui en laissoit aucun pour garder l'incognito.

Notre correspondance dura quelque temps, l'inconnu alléguoit toujours la crainte de n'être pas aimé, et moi l'impossibilité de donner mon cœur à un homme que je ne connoissois pas. Ma curiosité étoit à son comble; pour la satisfaire, j'aurois donné ma vie, c'est-là où l'on vouloit m'amener. J'avois été quelques jours sans recevoir de lettres, je commençois à en concevoir de l'humeur, lorsque je trouvai à la place accoutumée un billet qui ne contenoit que ces mots : « Si le désir de me connoi-

tre est aussi vif que vous daignez me l'assurer, venez ce soir dans la grotte qui termine le jardin de votre père ; j'ai choisi cet endroit à raison de son obscurité ; si le motif qui me décide étoit pour vous un obstacle , amenez votre femme de chambre. »

N'écoutant que ma curiosité, je me rendis le soir même à la grotte , accompagnée de ma fidèle Cécile qui resta en dehors pour faire le guet.

Les sinuosités de la grotte en rendoient l'intérieur absolument obscur ; elle étoit terminée par un lit de mousse , qui n'auroit sûrement pas eu moins de mystères à révéler que le joli sofa rose ; je m'avançai lentement jusqu'au fond de la grotte ; étonnée de ce que l'inconnu ne venoit pas à ma rencontre, j'allois m'asseoir lorsque je me sentis presser dans les bras d'un homme , et à l'instant

même , un second me mit un mouchoir dans la bouche , et l'attacha de manière à me faire perdre la respiration ; une porte qui m'étoit inconnue s'ouvrit aussitôt , une berline nous y attendoit ; les deux inconnus m'y firent monter , on baissa les stores , et nous nous éloignâmes avec la plus grande rapidité. Au bout de deux heures , la voiture s'arrêta , nous descendîmes dans une maison qui me parut absolument isolée ; l'un des deux inconnus me fit entrer dans un appartement meublé avec élégance ; là , on dénoua le mouchoir qui me fermoit la bouche ; dès que j'eus recouvré l'usage de la parole , je m'en servis pour demander du ton le plus menaçant de quel droit on osoit me priver de la liberté. Du droit du plus fort , me répondit-on ; du droit dont votre père s'est prévalu pour exercer la

plus féroce de toutes les vengeances !

— Ciel ! que va devenir Rosa !  
m'écriai-je en fondant en larmes ,  
lorsqu'elle ne retrouvera pas son en-  
fant chéri !

— Et vous ne vous inquiétez pas de  
ce que deviendra votre père , reprit  
l'inconnu d'un air inquiet et farouche ;  
hé quoi ! lorsque j'ai cru frapper ma  
victime dans l'endroit le plus sensible ,  
me serois-je donc trompé !

— Mais bénissez le ciel , poursui-  
vit-il en se radoucissant , de ce qu'au  
lieu d'un tyran cruel , tel que devoit  
l'être pour vous le plus ardent en-  
nemi de votre père , vous ne trouvez  
en moi qu'un homme prêt à vous par-  
donner si vous consentez à satisfaire  
ses désirs ; j'avoue que la vengeance  
est le seul motif qui m'ait porté à vous  
enlever ; j'ai cru que je détruirois à  
jamais le repos de votre père , en lui

ravissant sa fille unique ; j'avois des projets dont l'idée seule maintenant me fait frémir ! mais Julie , adorable Julie ! daignez partager un amour , hélas ! trop indigne de vous ; et le malheureux Alberti ne vivra plus que pour vous adorer.

La personne d'Alberti n'avoit rien qui pût contribuer à l'horreur que ses premières paroles m'avoient inspirée ; il avoit au plus trente ans , sa taille étoit haute et bien prise , ses grands yeux noirs avoient un éclat que l'on pouvoit à peine soutenir , sa bouche étoit vermeille et garnie des plus belles dents du monde ; je ne pouvois douter de son esprit , ses lettres étoient très-bien écrites ; il vouloit se venger de mon père , mon père étoit donc l'agresseur ? Alors l'action d'Alberti me paroissoit moins criminelle , mon examen et mes réflexions

furent aussi rapides que l'éclair ; et me voyant en sa puissance , je crus , comme le disoit le frère de Mélanie , qu'il valoit mieux subjuguer mon maître que de l'irriter.

Laissant donc de côté tous ces sentimens sublimes que ne manquent jamais d'avoir les héroïnes de romans , je ne rougis pas de baisser de ton , et j'eus le plaisir de voir à mes pieds celui que peut-être j'aurois été forcée d'implorer à genoux , si j'avois employé moins d'adresse.

Alberti me quitta aussi enchanté de mon esprit , que reconnoissant de la douceur que je lui avois montrée , douceur à laquelle il ne devoit sûrement pas s'attendre. On m'enferma dans mon appartement , où je restai seule jusqu'au lendemain soir. Que cette journée me parut longue ! j'en avois jamais passé de pareille ; je n'avois

que j'ignore ! Hé ! comment pouvez-vous m'en rendre responsable , moi qui vous aimai avant de vous connaître , et qui vous aime encore après avoir acquis le droit de vous haïr ! Vous m'aimiez ! vous pourriez m'aimer encore ! répéta-t-il avec émotion ; ah ! Julie , si je pouvois me le persuader un moment ! Mais que dis-je ? prouvez-le moi à l'instant même , prouvez-le moi.

A ces mots , Alberti me prit dans ses bras et fit un mouvement pour m'entraîner sur mon lit ; saisie d'un effroi que l'idée même de la mort n'avoit pu m'inspirer , je jétai un cri perçant et je m'élançai loin de lui.

— Ne craignez rien , me dit Alberti , avec une fureur concentrée , le barbare d'Irini , par un crime exécrable , m'a ravi jusqu'au moyen de satisfaire mon amour et ma haine !

Ce



Ce n'est plus que dans le sang que je dois laver mon injure ; il périra !

— L'excès de ma frayeur me fit évanouir : lorsque j'ouvris les yeux, je n'aperçus que le furieux Alberti , je les refermai pour ne plus le voir. Ce n'étoit pas assez , au gré de mes désirs ; j'aurois voulu pouvoir m'empêcher de l'entendre.

Mais quelle fut ma surprise , lorsqu'au lieu de cette voix foudroyante , qui avoit porté la mort dans tous mes sens, Alberti m'adressa la parole avec des accens qui pénétoient jusqu'à mon cœur. O vous que je voudrois haïr , et que je ne puis qu'aimer ! me disoit-il en me pressant sur son sein. Julie , pardonnez - moi des fureurs que vous seule étiez capable d'adoucir ; si vous connoissiez l'étendue de mes maux , si vous saviez !... Mais à quoi serviroit-il de vous apprendre

ce fatal secret , je suis maintenant pour vous un objet de crainte , je ne serois plus qu'un objet de mépris ! Julie , Julie ! il pousse un soupir qui retentit jusqu'au fond de mon cœur. Pendant mon évanouissement , il s'étoit emparé de moi en vainqueur , sa bouche se colla sur la mienne , sa main s'empara du reste de mes charmes : il étoit brûlant de désirs , et ses yeux étoient remplis d'amour. Tant d'ardeur excita bientôt en moi les sensations les plus voluptueuses : alors , par un mouvement spontané , ma bouche répondit à la sienne , mes bras l'entourèrent , et oubliant à la fois et ses fureurs et mes dangers , je ne songai plus qu'à mon ivresse. Ses lèvres amoureuses et volages me couvroient de ses brûlans baisers ; mon sein sembloit être pour lui la source des désirs , il en pressoit avec fureur

le bouton délicat ! bientôt il déchira la batiste légère, qui seule s'opposoit encore à ses regards avides. Cette nudité, tout à fait nouvelle pour moi, fit pousser un dernier cri à la pudeur expirante ; je me repliai sur moi-même, dans l'espoir de cacher une partie des attraits que le téméraire Alberti venoit de découvrir. Ce mouvement si naturel tourna, malgré moi, au profit de la volupté ; la bouche d'Alberti se trouva dans l'endroit que sa main occupoit peu d'instans auparavant, et celle-ci se réfugia vers deux formes rondes, dont les charmes irrésistibles ont fait souvent commettre des méprises volontaires.

Je n'avois jamais éprouvé de sensations aussi fortes ; ce passage subit, de la crainte de la mort aux délices de la volupté, sembloit m'avoir créé de nouveaux sens pour jouir. L'excès

du plaisir ne servit qu'à m'en faire désirer de plus grands encore. Oubliant en un instant tous mes principes, oubliant même que j'eusse jamais résisté, je ne songeai plus qu'à hâter ma défaite; j'attirai doucement Alberti vers moi, sa bouche ne pouvoit se détacher du sanctuaire de l'amour. Enfin, je respirai de nouveau son haleine; tout mon corps tressaillit en se sentant pressé par le sien, je serrois entre mes bras ce fardeau précieux. Mais ce bonheur suprême, qui nous met au niveau des dieux, cette jouissance unique que j'avois si souvent refusée et que j'étois prête à implorer, hélas! je la désirois en vain! Alberti sembloit vouloir venger son sexe; je l'aurois cru, si des larmes brûlantes, qui tombèrent sur mon sein, ne m'avoient convaincue qu'il souffroit encore plus que moi.

N'écoutant plus que les transports qui m'animoient , je voulus connoître la cause de la singulière conduite d'Alberti ; ma main , retenue jusqu'alors par la timidité , se glissa furtivement vers l'objet de mes plus chers désirs : mais que devins-je , en n'apercevant aucuns signes de cette heureuse contraction que je faisais toujours naître !.

— Outrée de ce que je prenois pour un défaut de désir , je repoussai Alberti loin de moi. Oh ! ne me repoussez pas avec ce mépris , s'écria-t-il , plaignez plutôt un malheureux que la jalouse fureur de votre père a rédimé dans cet affreux état !

— Comment , lui répliquai-je étonnée de ce que je venois d'entendre , et ce que pourtant tout autre à ma place auroit deviné depuis long-tems , mon père auroit pu ! . . . Je craignis un instant que sa fureur ne recom-

mençât ; je mis tout en usage pour le calmer , j'y réussis au-delà de mes espérances. Quoi ! s'écrioit-il , vous ne me trouvez pas indigne de votre tendresse ! Ma disgrâce vous est connue , et vous me donnez des baisers , vous permettez mes caresses ! Ah ! Julie , que ne puis-je , par un miracle d'amour , vous prouver ce que tant de bontés excitent en mon ame !

— Lorsque j'eus recouvré mon sang-froid , je rendis grâces à mon étoile de m'avoir préservée de ce nouveau danger ; c'étoit la première fois que je consentois à me rendre , et pour la première fois , un obstacle aussi imprévu qu'insurmontable m'avoit arrêtée sur le bord même du précipice ! Combien peu de femmes , à ma place , auroient tiré si bon parti d'un semblable accident ?

Après avoir épuisé tous les plaisirs

qui étoient en notre puissance , les épanchemens de l'amitié remplacèrent le délire de l'amour. Ce fut alors que je demandai à Alberti ce qui avoit porté mon père à exercer sur lui une vengeance aussi cruelle.

« M. d'Irini, me répondit-il, car je veux oublier qu'il est votre père, épousa, il y a neuf ans, une femme dont j'étois très-amoureux. J'étois sur le point d'obtenir la main d'Alcine, lorsqu'il se présenta; j'avois alors peu de fortune, ce motif décida les parens de ma maîtresse à me préférer mon rival. Elle-même, éblouie par le luxe qu'affichoit M. d'Irini, se prêta sans répugnance à leur nouveau projet. Cette préférence excita d'abord toute ma colère; mais Alcine fut si cruellement punie de son ingratitude envers moi, que je finis par la plaindre et lui pardonner.

» Six mois après ce mariage , le bonheur d'Alcine s'étoit évanoui , ou plutôt , depuis ce fatal hymen elle ne le connut jamais ! La hauteur et les caprices de d'Irini le rendoient , pour sa femme , un objet d'aversion ; il y joignit bientôt une froideur à laquelle une femme aussi belle qu'Alcine ne devoit pas s'attendre.

» Depuis le mariage de madame d'Irini , j'avois cessé de la voir ; je la rencontrai par hasard : je l'aimois encore. Son air triste me fit deviner aisément qu'elle n'avoit pas trouvé dans cette union le bonheur qu'elle espéroit. Je lui fis part de ma crainte dans des termes qui lui prouvèrent combien jela plaignois ; j'étois le premier qui cherchât à la consoler. Elle ne vit en moi qu'un ami qui partageoit sa peine ; moi - même je croyois ne sentir pour elle que de la pitié. Nous  
nous



nous revîmes , elle me parla de nouveau de ses chagrins ; et je m'acquittai du rôle de consolateur avec tant de zèle, qu'Alcine oublia, non seulement ses douleurs , mais celui qui les causoit.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que nous ne nous en tîmes pas là ; nos rendez-vous devinrent si fréquens, qu'ils donnèrent des soupçons à d'Irini. Il nous fit épier , et , convaincu de l'infidélité de sa femme , il mit tous ses soins à nous surprendre. Un jour , accompagné de six hommes armés , il vint lâchement m'attaquer. Seul et sans défense, je ne pouvois opposer à ces assassins aucune résistance. Ils me lièrent les mains , et , sur ce même sofa, si souvent témoin de mes plaisirs , je fus honteusement mutilé !

» Je jurai , au fond de mon cœur ;

*Tome II.*

la perte de celui qui venoit de m'ôter plus que la vie. D'abord j'en voulois à ses jours. Mais je trouvai cette punition trop douce ; j'aurois voulu qu'il passât sa vie dans l'opprobre et le désespoir ; j'aurois voulu inventer de nouveaux tourmens , et les lui faire éprouver tous ensemble. Une prison éternelle me sembloit répondre à mes vues , chaque jour j'aurois pu varier ses souffrances et me repaître de ses pleurs ! »

Mais, quelque délicate que cette idée fût pour moi , la puissance et le crédit de mon ennemi la rendirent impraticable. Depuis quatre années , je n'ai d'autres vœux ni d'autres desirs que de lui faire éprouver une partie des maux qu'il m'a causés. Ne pouvant me venger ouvertement , je contrarie ses projets ambitieux , je trouble son repos domestique ; en-

fin mon imagination active ne laisse échapper aucune occasion de le tourmenter, et c'est dans l'espoir de lui déchirer le cœur que je vous ai arrachée de la maison paternelle ».

Alberti poussa un profond soupir en achevant son récit. Je vis que le seul moyen de ravoir ma liberté étoit de lui persuader que je n'étois point aimée de mon père. J'avois mille preuves à donner de son indifférence pour moi : je les lui dépeignis sous les couleurs les plus fortes, et j'y joignis des plaintes amères. Je m'aperçus avec plaisir que mes insinuations produisoient leur effet. Cependant je ne me hasardai pas encore à lui demander de me rendre à ma famille. Je m'efforçai de lui faire croire que je l'aimois véritablement, et je fis si bien par mes caresses et mes discours, que bientôt il n'en douta plus. Ce fut

alors que j'osai réclamer ma liberté. Comment pouvez-vous , lui disois-je, punir une femme que vous aimez, d'un crime commis par un homme que vous haïssez ? Comment pouvez-vous confondre deux êtres aussi différens ? Vous n'avez connu l'un que pour votre malheur , et l'autre que pour vos plaisirs !

Je réussis si bien par mon adresse, qu'au bout de quinze jours Alberti consentit enfin à me rendre la liberté. J'eus peine à contenir l'excès de ma joie , et , croyant que je ne pouvois lui donner une plus grande preuve de ma reconnoissance , qu'en lui promettant le secret , je lui jurai que rien ne pourroit m'arracher le nom de celui qui m'avoit retenue prisonnière. Loin de désirer ce serment, me répondit Alberti, j'exige que vous instruisiez mon ennemi que c'est *moi*

qui avois enlevé sa fille. Ce n'est point assez de troubler son repos , je veux encore qu'il sache que c'est *moi*, que c'est *toujours moi* qui , sans cesse attaché à ses pas , ne cesserai qu'avec ma vie de le persécuter.

Jamais je n'avois eu de plus belle occasion de faire briller mes talens dans l'art de jouir. Alberti ne *pouvoit* pas plus que je ne *voulois*. Aussi se prêtoit-il avec fureur aux plaisirs que je semblois faire naître , et ses fantaisies singulières surpassoient encore ce que j'avois imaginé jusquelà. Cependant, malgré les raffinemens que nous employâmes l'un et l'autre pour tromper nos sens, je n'éprouvai plus ces transports délicieux qui , la première fois , avoient su triompher de ma raison. Pas un seul moment de délire ne vint m'offrir l'image du bonheur. Je ne regrettois pas la réa-

lité ; mais je déplorais la perte de l'illusion. Cette jouissance , dont j'étois privée , acquéroit à mes yeux un charme que je ne lui avois jamais attribué. Je pouvois bien renoncer à la félicité suprême , lorsque j'avois la gloire de la résistance ; mais lorsqu'on est privé du triomphe , il faut au moins trouver le plaisir.

Alberti me fit conduire au même endroit où l'on m'avoit prise , et me donna une clef de la grotte, qu'il s'étoit procurée par un des gens de M. d'Irini , qu'il ne voulut pas me nommer , et qui étoit le même qui s'étoit chargé de remettre toutes les lettres où je les avois trouvées.

Avec quelle joie je me revis dans le jardin de mon père ! Avec quel empressement je courus à l'appartement de Rosa !

Je la trouvai pleurant avec Cécile :

je me jetai dans ses bras ; l'excellente Rosa pensa mourir de l'excès de sa joie. — Est-ce bien toi ? me disoit-elle, est-ce bien ma Julie ? est-ce bien ma fille que je revois, que je serre dans mes bras ? Eh ! qu'es-tu devenue pendant un si long temps ? Qui a pu t'engager à quitter ta Rosa , à la jeter dans le désespoir ?

—Moi, vouloir vous quitter ! m'écriai-je , ah ! je n'aurai jamais une aussi coupable pensée : la force seule m'a éloignée de vous pendant ces quinze mortels jours , la force seule pourra jamais m'en séparer.

Je racontai à Rosa que , me promenant dans le jardin avec Cécile, je m'étois enfoncée dans la grotte, comme cela m'arrivoit souvent , et que là j'avois été saisie par plusieurs hommes qui m'avoient enlevée. Le récit que Cécile avoit fait étoit ab-

solument conforme au mien. Quant aux lettres et au rendez-vous, il n'en fut fait aucune mention..

Rosa me dit à son tour qu'on ne s'étoit aperçu de mon départ qu'à la nuit. Cécile, étonnée de ce que je ne revenois pas de la grotte, avoit été m'y chercher. Son étonnement fut extrême en ne m'y trouvant pas. Après m'avoir inutilement appelée plusieurs fois, elle alla faire part de ses frayeurs à Rosa, qui en instruisit aussitôt M. d'Irini. Celui-ci ne montra que de la colère. Il fut décidé qu'on mettroit le plus grand secret dans les démarches qu'on alloit faire pour me retrouver, afin de ne compromettre ni ma réputation, ni l'honneur de ma famille. Mais Alberti avoit si bien pris ses mesures, que, jusqu'à l'instant de mon retour, on n'avoit pu rien découvrir.



Je ne cachai pas à mon père que c'étoit Alberti qui m'avoit enlevée. Cet homme ne cessera jamais de vous persécuter, lui dis-je, et le seul moyen de vous soustraire à sa haine, c'est de hâter votre voyage en France. Ma tante appuya cette idée avec transport; il lui sembloit qu'à Naples tout étoit conjuré pour lui ravir sa Julie. Les affaires de mon père étoient presque terminées : rien ne s'opposant plus à notre départ, il fut décidé que nous quitterions Naples huit jours après.

Notre voyage n'eut rien de remarquable que l'excès du plaisir que me causa la vue de Paris. Il me sembloit que j'étois une reine détrônée qui revenoit prendre possession de ses états. Les ris et les amours, disois-je, vont donc encore une fois embellir ma vie ! Plus de tourmens,

plus d'ennuis ; le plaisir , et toujours le plaisir !

M. d'Irini sembla perdre à Paris une partie de sa taciturnité ; l'air gracieux qu'il voyoit sur tous les visages, l'esprit et la gaité qu'il rencontroit dans tous les cercles ; et plus que tout cela , les grâces des françaises parvinrent à dérider son front. Cependant il sembloit vouloir user envers moi d'une sévérité qui n'étoit nullement de mon goût , et que je n'avois trouvé supportable à Naples que parce que je n'y avois aucune occasion d'user de ma liberté.

Mon premier soin fut de m'informer de ce qu'étoit devenue Céline ; j'appris avec une vraie douleur qu'elle étoit dans la plus grande détresse ; la passion que lui avoit inspirée ce jeune aventurier s'étoit accrue à un tel point , par la résistance qu'elle avoit trouvée

chez sa cousine, qu'elle s'étoit fait enlever une seconde fois. Mais elle ne trouva pas dans Félix les mêmes ressources que dans son prince allemand. Pour un enlèvement comme pour toute autre chose, il est fâcheux de déroger.

Félix ne possédant rien, la malheureuse Céline fut obligée de travailler pour pourvoir à sa propre subsistance. Mais, quand on n'a jamais eu d'autre soin que celui de varier ses plaisirs, il est bien dur de travailler pour vivre !

Les ouvrages de broderie dont elle s'occupoit lui fournissoient à peine le nécessaire : tant que son amour pour Félix avoit duré, elle avoit supporté sa misère sans se plaindre ; mais cet amour s'évanouit bientôt ; galante par habitude, elle devint débauchée par nécessité, et Céline étoit, au moment

où je recueillis ces informations , le rebut de la nature.

Je versai des larmes de sang sur le sort de cette infortunée , et je lui envoyai tout l'argent que je possédois ; j'aurois voulu lui porter les consolations de l'amitié. Mais à un cœur aussi perversi , sa voix ne peut plus se faire entendre ; d'ailleurs , je ne pouvois , sans m'avilir , aller chez une Messaline.

Je ne la revis plus.

Ma tante , de son côté , ne manqua pas d'aller au couvent de Mélanie ; celle-ci s'étoit enfuie il y avoit environ un mois , et l'on ignoroit ce qu'elle étoit devenue.

Nous fûmes pendant quelque temps accablés de visites ; la liaison que Rosa avoit formée avec madame de Saint-Albin , leur convenoit trop bien à toutes deux pour n'être pas durable ,

et bientôt il s'établit entre mon père et Saint-Albin une intimité non moins grande que celle de ces deux dames.

Ma cour étoit nombreuse, les hommages que je recevois de toutes parts m'enorgueilloient tellement, que je ne pouvois trouver d'homme qui me semblât digne de lui jeter le mouchoir. Moins je sentoie le besoin d'aimer, plus j'éprouvois le désir de plaire : parmi vingt jeunes gens qui composoient ma société habituelle, aucun n'étoit préféré, et tous s'imaginoient l'être. J'étudiois les goûts et les caractères des personnes que je voyois souvent ; j'étois, tour à tour pour leur plaire, vive, sentimentale, folâtre ou réservée. Un seul jour me voyoit prendre mille formes différentes, et j'en avois tellement l'habitude, qu'il ne m'étoit plus possible de démêler quel étoit mon véritable caractère.

Parmi les femmes de notre société, mon père distingua bientôt madame de Saint - Amand. Cette dame avoit environ trente ans; mais elle ne s'en donnoit que vingt-cinq; elle étoit petite et bien faite, hautaine par caractère, sémillante par habitude; elle affectoit des manières enfantines, et une pétulance qui n'étoit supportable que pour ses amans; sa figure étoit intéressante, son esprit cultivé, c'étoit une de ces femmes qui plaisent toujours et ne fixent jamais.

Non seulement M. d'Irini lui fit la cour; mais, malgré la futilité de son caractère qui frappoit à la première vue, il lui accorda toute sa confiance; bientôt madame de Saint-Amand me fut citée pour modèle, et sans devenir son amie, je devins sa plus fidèle compagne. Comme sa société étoit composée d'hommes très-aimables, cette

liaison devint pour moi une nouvelle source de plaisirs, et je fis chorus avec mon père pour chanter les louanges de madame de Saint-Amand, non seulement dans l'intention de plaire à celui-ci, mais parce que j'ai toujours eu pour principe de dire du bien des femmes avec lesquelles je paroissois liée, quel que fût le mal que j'en pensasse.

Plusieurs hommes de la société de madame de Saint - Amand cherchèrent à me plaire; deux seulement reçurent de moi quelques encouragemens; mais je n'avois au fond du cœur aucun désir de réaliser leur espoir. L'un des deux, qui se nommoit Auguste, joignoit aux grâces de la jeunesse tous les défauts qu'elle seule peut faire pardonner; rien n'étoit plus léger, plus indiscret, plus étourdi qu'Auguste! mais ces défauts, qui

devroient épouvanter toutes les femmes, ne les charment que trop souvent. L'autre s'appeloit Saint-Charles; il étoit plus âgé qu'Auguste, sa personne et son esprit étoient fort ordinaires, et je ne l'aurois jamais distingué de la foule, si je ne m'étois aperçue qu'une femme, que je n'aimois pas, avoit de l'inclination pour lui; aussitôt, pour faire perdre tout espoir à ma rivale, je permis à Saint-Charles de tout espérer.

Nous étions à la fin de l'automne, nous profitâmes d'un reste de beaux jours pour aller voir une très-belle maison de campagne que possédoit depuis peu madame de Saint-Amand: Auguste et Saint-Charles furent de la partie. Rosa, qui n'aimoit pas la favorite de M. d'Irini, refusa de nous accompagner; j'y fus seule avec mon père. Comme cette partie avoit été imaginée



imaginée par madame de St.-Amand , pour favoriser avec plus de liberté M. d'Irini , on se doute bien que j'eus un appartement séparé. Toutes les personnes qui se trouvoient chez madame de Saint-Amand étoient d'une égale gaité ; on attribuoit à l'air pur de la campagne le plaisir que l'amour seul causoit , car chaque femme avoit avec elle son amant ; moi seule j'en avois deux , et ce surcroît de bien me causoit plus d'embarras que de plaisir.

Auguste et Saint-Charles m'obsédoient d'une telle manière , que je ne savois plus que devenir ; ces deux présomptueux espéroient , qu'à la faveur de la nuit , ils verroient couronner leur amour. Je frémissais à cette seule idée ; car un homme qui se croit aimé ne doute jamais que l'on ne partage ses transports.

Jusqu'alors mon adresse avoit em-

pêché que les deux concurrens ne s'aperçussent de leur rivalité ; un quart-d'heure de ce jour fatal suffit pour leur ouvrir les yeux : ils n'eurent plus qu'un doute, ce fut de savoir lequel des deux je préférois. Il s'établit entre eux une petite guerre qui m'auroit amusée beaucoup si je n'en avois craint les suites. Ils s'épioient avec tant de vigilance, que j'espérois qu'ils me garantiroient mutuellement des pièges l'un de l'autre ; effectivement, Auguste m'avertit, pendant le souper, que Saint-Charles s'étoit emparé de la clef de la chambre qui m'étoit destinée, et qu'il en avoit substitué une autre. Je ne pouvois me plaindre de cet attentat sans faire connoître les desseins de Saint-Charles, et l'on n'auroit pas manqué de croire que j'avois, par mes faveurs, autorisé son audace ; il fallut donc garder le si-

lence. Mais dès qu'on eut quitté la table, je le menaçai de faire connoître son vol à madame de Saint-Amand, s'il refusoit de me le rendre.

— Elle le sait, me répondit-il, elle-même m'en a donné l'idée.

— Eh bien ! j'en avertirai mon père !

— Il est déjà retiré, et je doute, ajouta-t-il avec un malin sourire, que vous le trouviez dans son appartement ; d'ailleurs l'occasion jusqu'ici nous a seule manqué ; et puisqu'elle me favorise, je me garderai bien de la laisser échapper.

Lorsque je vis que Saint-Charles étoit déterminé à défendre sa proie, je sentis un si grand désespoir, que j'en versai des larmes de rage : je ne sais quelle vertu la nature a attachée aux larmes des femmes ; mais il y a peu d'hommes qui sachent y résister.

Saint-Charles me livra son trésor, en se contentant de me dire que son amour méritoit une autre récompense.

Enchantée de ma victoire, et craignant que Saint-Charles ne se ravisât, je courus m'enfermer dans mon appartement ; ma frayeur n'étoit que trop bien fondée ; il me suivit avec précipitation ; une seconde plutôt il entroit avec moi ; il me supplia, au travers de la serrure, de lui accorder cinq minutes d'audience. Je sortirai de suite, me crioit-il ; mais il faut absolument que je vous parle. Je ne daignai pas lui répondre, et je me félicitois de plus en plus d'avoir échappé si heureusement au danger dont j'avois été menacée, lorsque j'entendis une voix argentine prononcer doucement mon nom ; je me retourne et je vois, ... Auguste, vêtu d'un sim-

ple pantalon de basin , qui sortoit de dessous mon lit.

Cette vue me pétrifia.

L'embarras et la douleur qui s'emparèrent de moi , ne peuvent se décrire. Ma situation étoit horrible : je ne pouvois parler à Auguste sans être entendue de Saint-Charles , je craignois même qu'il ne le vît au travers de la porte ; mon premier mouvement fut d'éteindre la bougie. Auguste imagine que c'est le signal de son bonheur , il m'enlève dans ses bras , nous sommes tous deux sur mon lit , et ce lit se trouve précisément contre la simple cloison qui me sépare de Saint-Charles.

— Je ne pouvois rompre le silence sans me perdre ; je ne pouvois le garder sans m'exposer au déshonneur !... Oui, au *déshonneur*, car quelle qu'ait été jusqu'alors la légèreté de ma con-

daite, je n'en étois pas moins attachée à la vertu, j'oserois même dire que je ne m'en étois pas écartée, puisque, d'après mes principes, l'honneur ne consistoit que dans cette fleur précieuse que j'avois été si souvent sur le point de perdre, et qui m'étoit devenue chère à proportion de ce qu'elle m'avoit coûté.

J'étois heureusement, à cause du froid qui commençoit à se faire sentir, plus vêtue qu'à l'ordinaire, et, plus heureusement encore, l'impatient Auguste s'étoit montré avant que je fusse déshabillée. J'arrangeai de mon mieux mes vêtemens pour qu'ils me servissent de remparts contre les entreprises d'Auguste, qui, malgré tous ses efforts, ne put parvenir à se débarrasser de cette barrière incommode.

Ma vive douleur ne s'exprimoit

que par des larmes ; Auguste s'aperçut avec étonnement que mon visage en étoit baigné , il me pressa avec émotion contre son cœur , puis imaginant que ce n'étoit qu'une feinte , il recommença ses attaques avec une vigueur nouvelle. Le silence pénible , que j'étois obligée de garder , sembloit autoriser son audace ; s'il n'avoit partagé la crainte que j'avois d'être entendue , assurément mes forces n'auroient pas suffi pour lui résister. Je le repoussois , je voulois m'élancer hors du lit ; mais tous mes efforts , pour me séparer d'Auguste , étoient aussi superflus que ceux qu'il faisoit pour s'identifier avec moi. Enfin , après une heure de résistance , les désirs d'Auguste se trouvèrent excités à un si grand degré , qu'il se pâma dans mes bras , en me donnant un baiser de flamme.

Dans l'espoir que le calme alloit enfin succéder à la tempête, et ne croyant plus qu'Auguste pût être dangereux, je me livrai avec une espèce de sécurité à ses délicieuses caresses. Jusqu'alors j'avois tout refusé, jusqu'aux plus légères faveurs. Mais, excédée de ce long combat, mes forces s'évanouirent avec le péril. Je reçus, je rendis de brûlans baisers. Mon fichu se trouva perdu; ma robe, dont je n'avois cessé de me faire un rempart formidable, s'étoit dérangée; mes jambes, jusqu'alors croisées fortement, avoient aussi repris une position plus naturelle. On se doute bien qu'Auguste profitoit avec avidité de ces heureux changemens; mais cette espèce de nonchalance dans laquelle je trouvois un plaisir indéfinissable, fut bientôt troublée par une seconde métamorphose. Auguste avoit



avoit retrouvé, dans mes caresses ,  
 sa première vigueur. Mes craintes ,  
 en se renouvelant , mirent un terme  
 à mon extase. Nouveau combat, plus  
 vif encore , et sur-tout bien plus iné-  
 gal : j'avois perdu la moitié de mes  
 avantages en changeant de position.  
 Auguste, qui s'étoit aperçu combien  
 la première avoit contrarié ses pro-  
 jets , m'avoit empêché de la repren-  
 dre. Enfin , par un mouvement que  
 je n'avois pas prévu , je me trouvai  
 tellement en sa puissance , que la  
 force et l'adresse me devinrent égale-  
 ment inutiles : l'ennemi s'avançoit sur  
 moi avec une hardiesse effrayante ,  
 rien ne pouvoit plus me sauver. . . . .  
 N'écoutant plus que mon désespoir ,  
 je le mordis au sein si fortement ,  
 qu'il lâcha prise en jetant un cri aigu.  
 Le sang avoit jailli dans ma bouche ;  
 je m'élançai hors du lit avec horreur ,

et le malheureux Auguste, aussi confus de sa mésaventure, qu'irrité de sa douleur, retourna sans bruit dans son appartement, maudissant un caprice auquel il ne pouvoit rien comprendre, et qui venoit de lui coûter si cher.

Le lendemain de cette nuit si fatale pour Auguste, fut pour moi assez ennuyeux; mes refus avoient trop indisposé Auguste et Saint-Charles, pour qu'ils ne me boudassent pas; le dernier, dont je ne me souciois nullement, reçut son congé dans les formes; je me débarrassai par ce moyen d'un être incommode, et je m'en fis un mérite auprès d'Auguste, qui compensa les torts qu'il prétendoit avoir à me reprocher. Nous retournâmes le même soir à Paris, avec autant de plaisir que nous en avions eu à le quitter.

Mes liaisons avec Auguste n'offrent rien de bien piquant. Je n'avois pas éprouvé d'amour pour lui. S'il avoit un instant enflammé mon imagination , c'est que mon cœur se trouvoit parfaitement libre. Il falloit toujours que j'aimasse , ou que je crusse aimer quelque chose. Mais bientôt un nouvel objet , beaucoup plus digne de mon attention , me fit abandonner le sémiillant Auguste aux femmes qui me l'envioient.

J'avois dix-huit ans , c'étoit l'âge de me choisir un époux : l'immense fortune qui m'étoit destinée multiplioit chaque jour le nombre de ceux qui prétendoient à ma main ; il étoit bien difficile que parmi cet essaim de cavaliers , dont chacun avoit des droits à faire valoir , le choix de mon père , celui de ma tante et le mien , tombassent sur le même individu ; je

regrette de n'avoir pas alors conçu une passion violente , que cette passion n'ait point été contrariée, persécutée à outrance , cela auroit fourni un heureux contraste à mes nombreux caprices, et sans doute des événemens bien intéressans.

Mais ma destinée n'étoit pas d'endurer les tourmens d'un amour malheureux ; le marquis de Bellegrade, le plus zélé de mes admirateurs , le plus digne d'en être distingué , le protégé de Rosa , l'ami de mon père , fut celui auquel , en secret , je donnois la préférence, et qui bientôt l'obtint publiquement de ma famille.

Je reçus l'ordre de recevoir M. de Bellegrade comme un homme qui m'étoit destiné pour époux ; je ne manifestai pas le plaisir que cet ordre me causoit, ce plaisir auroit détruit, aux yeux de mon père , le mérite de

mon obéissance ; mais je ne fis pas difficulté d'avouer au marquis combien cette alliance s'accordoit avec mes désirs ; les sentimens qu'il m'inspiroit étoient un titre de plus à sa tendresse ; il me répéta mille fois le serment de m'aimer toujours , et l'assurance de la réciprocité le rendit le plus heureux des hommes.

Le marquis atteignoit sa trentième année , sa taille étoit au dessus de la moyenne, et ses proportions admirables. On ne pouvoit se récrier sur la beauté de sa figure ; mais un air de candeur et de bonté, répandu sur tous ses traits , ne laissoit rien à désirer : et qui pourroit peindre son ame ! c'étoit le siège de toutes les vertus ; son cœur étoit le trône de la bienfaisance.

Il joignoit l'instruction à la modestie , il auroit craint d'offenser un

enfant; il n'ouvroit la bouche que pour dire des choses gracieuses; il possédoit au plus haut degré l'art d'embellir ces jolis riens qui font le charme de la société; mais ce qui sur-tout contribuoit à me le faire chérir, c'est la manière dont il savoit aimer ! Que de soins, que de prévenances !

Il s'oublioit pour ne penser qu'à moi; j'étois l'unique but de ses pensées, de ses désirs, de ses actions; et sa morale austère, et la pureté de ses mœurs, qui ne le faisoient pas moins distinguer que ses belles actions, m'assuroient que le marquis seroit aussi bon époux que tendre amant.

Je ne sais pour quelle raison mon père ne voulut pas nous unir de suite. On décida que notre mariage n'auroit lieu que dans une année; en atten-

dant , on permit à Bellegrade de me faire journellement sa cour.

Je ne doute pas que , si j'eusse épousé le marquis à cette époque, son amour excessif pour moi , joint à ses qualités précieuses , n'eussent enfin fixé la mobilité de mon caractère ; je le crois d'autant plus , que j'étois légère par système , et mon goût pour Bellegrade étant alors très-vif, la raison empruntant l'organe de l'amour , m'auroit fait facilement renoncer à mes principes erronés.

Mais celui qui règle nos destinées ne permit pas qu'il en fût ainsi ; ce délai si peu raisonnable détruisit à jamais l'espoir que j'avois conçu de goûter une félicité parfaite. Cette chimère tant caressée , de ne vivre que pour Bellegrade , de consacrer à son bonheur tous les instans de ma vie , de renoncer à tous les hommes , pour

II....



me rendre digne d'un seul , hélas , il n'y avoit sans doute que l'hymen qui pût me donner la force de réaliser ces rêves enchanteurs ! En me donnant à mon amant toute entière, je me serois ôtée la possibilité de devenir infidèle ; j'aurois , comme épouse , servi de modèle à la postérité ; tel étoit mon projet , ma volonté ; mais l'homme propose , et Dieu dispose.

Pendant les six premiers mois , nous jouîmes dans toute son étendue du bonheur que peut procurer une passion ardente et légitime ; j'avois renoncé en partie à ces bruyans plaisirs , aussi enchanteurs pour une ame indifférente qu'insupportable pour un cœur vraiment épris.

C'étoit au sein de l'amour et de l'amitié que je cherchois , que je trouvois toutes mes délices. On s'aperçut bientôt de la préférence qu'avoit ob-



tenue le marquis ; mes amans , désespérés , allèrent se consoler ailleurs ; mais à peine m'aperçus-je de leur fuite. Bellegrade étoit avec moi , toujours avec moi , et pourtant j'aimois assez !

L'amour que j'avois eu pour mes autres amans n'étoit rien en comparaison de celui que j'éprouvois pour le marquis , ou plutôt cet amour étoit d'une espèce absolument différente ; avec lui , ce n'étoit pas mes sens qui étoient émus , c'étoit mon ame ; elle sembloit vouloir s'identifier avec la sienne , elle voloit au devant de ses pensées , de ses desirs ; pour la première fois , je sentois le besoin de cette douce confiance , que je n'avois jamais connue ; Bellegrade , en me la dépeignant , me l'avoit inspirée ; lorsque je lui parlois , mon cœur voloit sur mes lèvres ; j'avois retrouvé

près de lui toute la candeur de mon enfance ; en un mot , je l'aimois comme on aime dans les romans.

Le marquis finissoit d'arranger un hôtel qui avoit été bâti pour son père, et que nous devions habiter aussitôt après la célébration de notre mariage. Que de soins il prenoit pour embellir l'appartement que je devois occuper ! chaque jour il y ajoutoit de nouvelles recherches ; rien n'étoit assez frais , assez joli pour mon boudoir , rien n'étoit assez magnifique pour mon salon ; et ma chambre à coucher , quel plaisir il prenoit à l'orner ! on voyoit qu'elle avoit été le principal objet de ses soins délicats. C'est-là , ma Julie , me disoit-il en tressaillant de plaisir , c'est sur ce lit que ton heureux époux te couvrira de ses brûlantes caresses ; c'est-là que la pudeur entrouvrant son voile , rece-

vra des mains de l'amour la coupe de la volupté. Ah ! ma Julie , quelles délices, lorsque ton époux, ou plutôt ton amant , car Bellegrade le sera toujours, lorsque ton heureux amant, oubliant dans tes bras la nature entière, succombera sous le poids de sa félicité !

C'étoit ainsi que Bellegrades'exprimoit ; ce n'étoit pas par l'esprit qu'il brilloit , c'étoit par le sentiment ; on ne citoit pas de lui des mots piquans , des saillies heureuses , mais des traits généreux et de belles actions : son ame , bonne avec tout le monde , avec moi distilloit l'amour. — Je l'aimois trop pour ne pas l'imiter ; chaque jour je devenois meilleure , chaque jour on me chérissoit davantage ; à qui devois-je mon bonheur , ma bonté , ma sagesse ? c'étoit au digne , à l'excellent Bellegrade !

Cette félicité parfaite , dont je m'enivrai pendant six mois , devoit être bientôt troublée. Ce fut l'homme en apparence le plus timide et le moins dangereux qui réussit insensiblement à me détacher de Bellegrade. Comment fus-je assez aveugle pour cesser d'adorer celui qui ne vivoit que pour moi , et dont l'illusion, toujours entretenue par un excès d'amour , ne lui permit jamais de voir en moi que la plus parfaite des femmes !

Mais non , je ne fus pas infidèle ; mon cœur ne cessa jamais d'être à Bellegrade ; lui seul sut m'inspirer ce sentiment sublime , aussi pur que délicieux , qui émane de l'ame , et qui porte avec lui son plaisir et sa récompense.

Bellegrade ne produisoit rien sur mes sens ; lui-même dédaignoit les

plaisirs grossiers qu'ils procurent. Je pouvois donc , sans lui faire injure , accepter les hommages d'un autre.

Octave avoit à peine vingt ans ; sa figure étoit composée des traits les plus réguliers et les plus gracieux. Un léger duvet commençoit à brunir son menton , et son front d'un blanc d'albâtre étoit le siège de la pudeur. Ses formes délicieuses ne pouvoient être comparées qu'à celles d'Adonis. Sa main étoit la plus jolie du monde ; mais ce qui le rendoit plus dangereux encore que toutes ces perfections , c'étoit la perfide sécurité que donnoit son air modeste et craintif. Il parloit peu dans le monde , et , lorsqu'il se trouvoit seul auprès d'une femme , du moins lorsqu'il se trouvoit seul avec moi , sa timidité s'accroissoit à un tel point , qu'il rougissoit chaque fois qu'il ouvroit la bouche. Le hasard lui fai-

soit-il toucher ma robe , il tressailloit aussitôt ; mais si c'étoit ma main que rencontroit la sienne , comment peindre ce qu'il éprouvoit ! Il la retiroit avec précipitation ; au lieu de rougir , il pâlissoit : on auroit dit qu'il ressentait pour moi de la haine.

Cette conduite , tout à fait nouvelle pour moi , ne fit d'abord que m'amuser ; Octave venoit rarement à la maison ; je l'invitai à multiplier ses visites , et le charmant , le timide Octave , qui passoit pour fuir toutes les femmes , et sur-tout les jeunes , renonça en ma faveur à sa misanthropie. Malgré les perfections d'Octave , il étoit impossible de concevoir de lui la moindre défiance , d'autant plus qu'à son extérieur modeste il joignoit la meilleure réputation qu'un jeune homme ait jamais eue. Au lieu de se livrer aux plaisirs , il consacroit tout

son temps à l'étude ; il possédoit au plus haut degré tous les arts agréables , c'étoit un titre de plus à mes yeux , et le meilleur des pretextes pour me voir souvent sans donner d'ombrage à mes argus.

Le premier duo que nous chantâmes , Octave et moi ( j'avoue que je l'avois choisi fort tendre ), lui fit verser des larmes ; j'ignore si c'étoit de plaisir , d'attendrissement , ou d'amour : mais ces larmes me firent un effet impossible à décrire.

Je pris sa main , sans songer à ce que je faisois , et la posant sur mon cœur ; sentez comme il bat , lui dis-je ! Octave frissonna de la tête aux pieds , puis retirant sa main , il y imprima un baiser. Dieux , quel baiser ! je portai envie à cette heureuse main , et pourtant elle ne devoit son bonheur qu'à celui de m'avoir touchée.

Une autre fois, assis l'un près de l'autre sur un sofa, nous examinions, en apparence très-froidement, une collection de mes dessins; je posai par hasard la main sur ses genoux, il tressaillit : je voulus aussitôt retirer ma main, qui, soit par maladresse, soit par instinct, se heurta sur son passage contre quelque chose qui me fit tressaillir à mon tour. Qu'avez-vous donc, me dit Octave en rougissant. Je ne répondis rien ; mais ma main ne s'égara plus.

L'habitude de nous voir fit perdre à mon jeune amant une partie de sa timidité, et à moi une partie de ma confiance. Je me surprenois souvent répondant par des soupirs aux soupirs d'Octave; nos yeux se rencontroient toujours, sa main ne fuyoit plus la mienne, souvent son genou pressoit le mien. . . . . Mais jamais un mot d'amour



d'amour n'étoit sorti de sa bouche.

Sans doute il ne m'aime pas ; me disois-je ( et cette idée me faisoit soupirer ) ; mais quand il m'aimeroit , l'excès de sa timidité ne seroit-il pas suffisant pour m'ôter toute inquiétude ? D'ailleurs , j'aime tant Bellegrade , qu'aucune autre passion ne pourroit affoiblir dans mon cœur celle qu'il a su m'inspirer. C'est ainsi que je cherchois à me rassurer contre les progrès d'un amour naissant ; mais il étoit déjà trop tard.

Octave , plus hardi chaque jour , me donnoit en rougissant des baisers de feu : ma main , que je ne songeois jamais à reprendre , étoit pressée par lui sur cette heureuse éminence , d'où elle avoit fui si vite la première fois. Un battement peu ordinaire dans cet endroit , en me prouvant le plaisir d'Octave , me faisoit partager son

émotion ; souvent penchés l'un sur l'autre , exhalant nos ames dans nos brûlans baisers , j'attendois en soupirant qu'Octave devînt plus téméraire ; mais le plus léger bruit se faisoit-il entendre , aussitôt tremblant d'être surpris , il quittoit son heureuse attitude. Le bruit cessoit , il vouloit la reprendre ; mais il avoit perdu l'instant propice , la réflexion avoit détruit en moi le désir , ou du moins la volonté de m'y livrer. Octave boudoit , je me fâchois , puis nous finissions , comme on fait toujours , par nous réconcilier.

Revenu de ses frayeurs , Octave obtint de moi tout ce que je pouvois lui accorder , dans un appartement où nous étions exposés à chaque minute à être surpris ; c'est-à-dire beaucoup plus que je ne devois , et beaucoup moins qu'il ne desiroit. Il sollicita un rendez-vous , je m'y attendois ,

et je ne pouvois guère le lui refuser ; cependant je me fis prier long-temps , je craignois tant de succomber !

La joie qu'Octave éprouva en obtenant le rendez-vous tant désiré , fut extraordinaire ; j'étois bien loin de la partager , je ne pouvois me dissimuler combien cette démarche me rendoit coupable envers Bellegrade , que par une bizarrerie inconcevable j'imaginois toujours aimer autant.

Enfin , attendrie par les prières d'Octave , subjuguée par mes propres désirs , je me trouve au lieu du rendez-vous. J'y vois Octave plus ardent , plus amoureux que jamais. Je suis perdue , si , par quelque nouvelle ruse , je ne me dérobe à ses transports : il me vient une idée ; je l'exécute , je réussis. J'avois souvent remarqué que plus une femme résiste , et plus elle excite les désirs ; en ne

me défendant pas, me dis-je, l'étonnement d'Octave influera nécessairement sur ses sens, et sans doute les refroidira. Effectivement, je reçois Octave dans mes bras, avec une nonchalance à laquelle rien n'avoit pu le préparer; ne trouvant pas de résistance, il dédaigne les préliminaires, et veut entrer en vainqueur dans la place. Je ne m'oppose à rien; mais quel est son désespoir, sa rage, lorsqu'au lieu de cette vigueur qui ne lui manquoit jamais, et que l'amour qu'il ressent devoit redoubler, il ne trouve que l'impuissance la plus absolue !

En pareil cas, une femme se fâche toujours. Une bonne querellen'auroit pas manqué de ranimer le pauvre Octave; mais heureuse de ma découverte, et ne voulant pas détruire mon ouvrage, j'assurai froidement Octave que je me félicitois de son accident.

Vous connoissez les liens qui m'attachent à Bellegrade , lui dis-je , la passion que j'ai pour vous m'avoit conduite au bord du précipice , un pouvoir inconnu m'en a retirée : reconnoissons notre aveuglement , et ne nous exposons plus à pareil danger.

A peine Octave m'écoutoit-il , il versoit des larmes de rage , il maudissoit son existence , et n'osoit plus s'approcher de celle qu'il croyoit avoir si grièvement offensée. Bientôt ses larmes cessent , des signes non équivoques lui donnent l'espoir de tout réparer ; il fond sur moi comme le milan sur la craintive colombe , je renouvelle ma ruse et tremble qu'elle n'ait plus de succès ! O bonheur ! ô désespoir ! A l'instant d'immoler sa victime , le poignard s'évanouit !

Je chercherois inutilement à donner une idée de la douleur d'Octave à

ce second échec ; c'étoit la première fois qu'il éprouvoit une pareille honte : à son âge on doit peu s'attendre à de semblables accidens. Sa douleur étoit si vive et si immodérée , que je fus au moment de lui avouer l'espèce d'enchantement dont je m'étois servie ; mais livrer mon secret étoit en même temps livrer ma personne , et lors même que j'aurois aimé Octave avec assez de passion pour lui sacrifier ce que j'avois de plus cher au monde , le trésor auquel il aspirait ne m'appartenait plus , c'étoit celui de Bellegrade.

Il fallut enfin se quitter , et se quitter comme on étoit venu.

Octave s'en alla le cœur serré , les yeux gonflés de larmes , dans un état vraiment digne de pitié. Le lendemain à mon réveil , Cécile me remit ce billet : « Après le malheur qui m'est

arrivé, il faut que je renonce à vous ,  
et sans vous je ne puis vivre. Adieu  
pour jamais ! »

Effrayée du contenu de cette lettre ,  
j'envoie à l'instant Cécile chez Octave ,  
avec ordre de lui parler à lui-même .  
Elle arrive : un valet-de-chambre lui  
dit que son maître a défendu qu'on  
l'éveillât avant midi. Il faut que je le  
voie , reprit Cécile , j'apporte un bil-  
let de mademoiselle Julie. A ce nom ,  
le domestique n'ose plus refuser , et  
va doucement frapper à la porte de  
son jeune maître : on ne lui répond  
pas ; il frappe de nouveau , le silence  
continue : il veut ouvrir la porte ;  
Octave , qui ne s'enferme jamais , a  
mis les verroux. L'inquiétude s'em-  
pare du domestique , il enfonce la  
porte , il se précipite vers le lit de son  
maître. Octave est privé de sentiment,  
Octave n'est plus ! . . .

On court chercher un médecin ; celui-ci rend un rayon d'espoir , auquel il défend presque de se livrer. Dans un coin de la chambre , il découvre un fourneau ; il n'y a plus de doute qu'Octave ne soit asphyxié ; mais il respire encore , peut-être est-il possible de le rendre à la vie !

La nature seconde les efforts de l'art ; Octave reprend connoissance , il semble sortir d'un songe pénible , il demande ce qu'on lui veut ? Je viens de la part de madame , lui dit Cécile , vous apporter ce billet. Donnez , répond l'impatient Octave , et ranimant ses forces , il saisit d'une main tremblante le billet que voici :

« Si vous étiez coupable , vous auriez raison de vouloir vous punir ; mais vous n'êtes que malheureux , il ne vous faut que des consolations , je me charge de vous les donner ; si  
vous



vous m'aimez, vivez pour vous en rendre digne».

Oui, dites-lui que je vivrai, dit Octave à Cécile, et que ce sera pour l'adorer toujours.

Qu'on juge de ce que j'éprouvai en écoutant le récit de Cécile, récit qu'elle fit avec toute la véhémence, que la scène affreuse dont elle venoit d'être témoin peut inspirer.

Cette preuve extraordinaire que je recevois de l'amour d'Octave, ne me laissoit plus que la cruelle alternative de sa mort ou de mon déshonneur.

Mon imagination étoit exaltée au plus haut degré, ma passion n'avoit plus de bornes. Puis-je encore hésiter, me disois-je; quand il dépend de moi de le rendre le plus heureux des hommes, irai-je l'assassiner ?

Mon incertitude est un crime; Octave n'a pas balancé à me sacrifier sa

vie : que puis-je maintenant lui refuser ? Mon amour l'a sauvé des portes du trépas , je n'aurai pas la barbarie de l'y replonger. Octave a mérité Julie , Julie sera la récompense d'Octave.

A peine avois-je pris cette résolution , que Bellegrade entra dans mon appartement : il vint à moi d'un air empressé. Qu'il y a long-temps que je ne vous ai vue , medit-il , qu'avez-vous donc fait hier ? J'ai passé deux heures chez votre tante , mourant d'impatience et du désir de vous voir ; mais j'ai vainement attendu , la soirée s'est écoulée sans que j'aie joui du bonheur dont je ne puis plus me passer. Une journée entière sans voir ma Julie !

J'étois peu d'humeur à dédommager le marquis de la privation de la veille ; mais , trop accoutumé à mes

caprices pour s'en étonner ou s'en plaindre , il essaya , par les vives expressions de sa tendresse , à remettre le calme dans mon ame ; il y réussit comme il faisoit toujours. Eh ! comment aurois-je pu résister à tant de douceur , à tant d'amour !

Dans trois mois , me disoit le marquis , je vais donc posséder ce modèle des femmes ! Julie sera mon bien , et je n'aurai jamais de rivaux dans son cœur !

Julie , tu n'as jamais aimé que moi ! Répète , oh ! répète - moi ces douces paroles ! Tiens , mon amie , faut-il te l'avouer ? tes grâces , ta beauté , ton esprit , je dirois presque ton amour , n'auroient aucun prix à mes yeux , sans cette fleur virginale qui pare jusqu'à tes attraits , et sans laquelle tu n'en aurois plus pour moi.

Une femme qui me tromperoit sur

ce point me rendroit le plus malheureux des hommes. Je connois tous les sophismes du jour , inventés par le libertinage ; ils sont faits pour éblouir ses victimes , bien plus que pour les excuser. Une femme, dit-on, ne doit compte de sa conduite à son mari, que du moment où elle lui appartient. Combien est grande l'erreur de celle qui ose se choisir un époux après avoir été souillée par un amant ! N'est-ce pas tromper d'une manière indigne celui qui la croit sage ? Un lapidaire , qui vendroit un diamant faux pour un vrai brillant , ne seroit-il pas puni par les lois ? Et quel est le diamant comparable à la vertu d'une femme ? Pour moi , rien n'est d'un aussi grand prix à mes yeux ; et celle qui seroit assez vile pour essayer de me tromper , seroit accablée de ma haine et de mon mépris.

Mais à quoi bon , ma chère Julie , vous entretenir de crime dont vous n'avez pas même l'idée ! Ce n'est pas avec vous qu'on peut avoir de pareils soupçons ; votre innocence , votre amour pour l'heureux Bellegrade , le mettent à l'abri de ces doutes cruels. Ah ! mon amie , si vous saviez combien je trouve de charmes dans cette douce sécurité !

Je crois à ta vertu , Julie , comme à ma religion , et de l'une et de l'autre j'attends ma récompense. La première fera mon bonheur dans ce monde ; de la seconde j'attends une éternelle félicité.

Bellegrade me mettoit au supplice avec ses cruels éloges. Ils me déchiroient le cœur , et me pénétoient de remords. Irai-je donc , me disois-je , me rendre coupable d'un aussi grand crime ? Il en est encore temps ,

je puis me conserver digne de lui ; je ne m'exposerai point à sa haine, à son mépris.

Octave, je te laisserai donc mourir !

O mortelles angoisses , combien vous me fites souffrir !

Un seul moyen se présente à mon esprit, de conserver et la vie d'Octave et l'estime de Bellegrade. Ce n'étoit qu'un palliatif, sans doute, un accommodement avec ma conscience ; mais , dans une pareille crise , que pouvois-je désirer de plus ?

Je ne puis nier un fait , me dis-je , c'est que je dois mes prémices à l'homme qui m'épousera : cet homme, il n'y a pas de doute, c'est le marquis de Bellegrade. Il lui importe peu qu'il les obtienne avant ou après mon mariage. Le point essentiel , c'est qu'il *les ait*. Quel que soit le respect qu'il ait pour moi, ses désirs et mon adresse

en triompheront facilement. Dès qu'il aura cueilli cette fleur à laquelle il attache tant de prix, je serai maîtresse de disposer de moi, au moins jusqu'au moment de notre union : elle n'aura lieu que dans trois mois ; j'aurai le temps de sauver Octave.

Quoiqu'il n'y eût plus de risque pour la vie de mon cher Octave, il étoit hors d'état de me venir voir avant quinze jours. Je résolus de mettre ce temps à profit pour *séduire* le marquis ; ce n'étoit point une entreprise aisée.

Plus le temps de notre union approchoit, et plus on laissoit au passionné Bellegrade la liberté d'être seul avec moi. Nous étions souvent tête-à-tête pendant des heures entières ; elles s'écouloient toujours avec la rapidité du plaisir, et pourtant ces vives caresses, si précieuses aux

amans, ne les embellissoient pas. Nos ames jouissoient seules. Nous anticipions sans doute sur notre félicité à venir. Le bonheur que nous éprouvions ne pouvoit être comparé qu'à celui des esprits célestes. Si Bellegrade posoit la main sur mon cœur, c'étoit parce que son battement précipité lui prouvoit mon amour : s'il me donnoit un baiser, c'étoit pour unir son ame à la mienne. Il me pressoit sur son sein ; mais n'y pressait-on pas sa sœur ? Un jour que , seuls dans mon boudoir , nous nous livrions à ces douces extases , je mis dans mes discours plus de feu qu'à l'ordinaire , plus d'amour dans mes caresses : l'heureux désordre qui régnoit dans ma parure étoit un chef-d'œuvre de l'art ; tout en moi excitoit le désir , et rien n'effarouchoit la pudeur.



Bellegrade regardoit avec ravissement ce que sa main osoit à peine effleurer. Désolée de sa retenue, mais voyant briller dans ses yeux tous les feux du désir, j'eus recours à un étouffement, qui m'obligea de me desserrer. Bellegrade, inquiet, coupe lacets et cordons, et deux globes d'ivoire, qu'il n'avoit fait que deviner, s'offrent tout entiers à sa vue.

Mon mal se passe; mais j'en éprouve encore quelques atteintes; un léger frottement me soulageroit..... Bellegrade s'empresse de me guérir. Respect, vertu, délicatesse, quel est donc votre pouvoir, si l'image de la volupté suffit pour vous anéantir !

Bellegrade ne se connoît plus, il éprouve un vrai délire : il me couvre par-tout de ses brûlans baisers, il m'embrase de ses caresses. Bientôt mon ivresse est égale à la sienne, je

Je presse contre mon cœur, je lui prodigue les noms les plus doux ; mes transports redoublent son audace , il a franchi toutes les barrières , le sacrifice va se consommer. Je m'écrie d'une voix mourante : Bellegrade , sois mon époux ! . . . Ce mot lui rend toute sa raison. Ah , ciel ! s'écrie-t-il avec effroi , en s'arrachant de mes bras , quel crime allois-je commettre ? J'allois moi-même déshonorer celle dont je dois en tout temps protéger l'honneur ! J'allois souiller ma propre femme ! ma Julie ! l'amant alloit voler à l'époux ce qu'il n'auroit jamais pu lui rendre ! Ce nom d'époux a détruit l'illusion fatale qui s'étoit emparée de mes sens. Pardonne , ô ma tendre amie ! cette erreur d'un moment ; sois touchée des regrets qu'elle me cause !

Que faire avec un pareil homme ?

Je m'y perdois, mon dépit étoit à son comble. Heureusement Bellegrade prit le change : le pauvre marquis n'attribua ma colère qu'à l'excès de sa témérité. Ah ! comment , à trente ans, ne savoit-il pas qu'en pareille circonstance , le seul moyen d'apaiser une femme , c'est de doubler l'outrage !

Je fis encore plusieurs tentatives ; mais la crainte de laisser deviner mes desseins à Bellegrade m'empêcha de les pousser aussi loin. Un jour cependant, m'étant levée plus tard qu'à l'ordinaire , Bellegrade fut très-étonné de me trouver encore au lit. Il me querella sur ma paresse , et tout en riant , tout en folâtrant , il oublia ses grands principes pour ne s'occuper que de ses plaisirs. Ses mains s'égaroient sous les voiles du mystère ; il caressoit avec transport ces

---

contours arrondis qui lui promettoient de si douces jouissances. Ma main non moins indiscreète cherche à s'assurer de l'effet que je produis sur ses sens ; il est tel qu'aucun homme n'auroit pu leur résister. Je conçois l'espoir de vaincre. Ma bouche amoureuse se colle sur la sienne , je m'approche doucement de lui , plus doucement encore je l'attire vers moi... Il est sur le lit, j'ose à peine respirer ; ses deux bras m'enlacent , tout son corps frémit de plaisir en se sentant contre le mien ; ses regards avides semblent me dévorer ; il tremble, il brûle , il soupire. Bellegrade me serre contre son cœur avec une force nouvelle, il fait un mouvement , c'est le signal du plaisir !..... non ! c'est celui du départ !

Il n'y a donc qu'un seul moyen de résister à la volupté , s'écrie Belle-

grade , et ce moyen , c'est de la fuir .  
Oui , je commence à croire que les  
plus criminels sont moins à blâmer  
qu'à plaindre ; mes propres dangers  
me font juger des leurs : désormais  
j'aurai plus d'indulgence.

J'ouvris enfin les yeux sur l'impos-  
sibilité de triompher des scrupules de  
Bellegrade, et je ne tentai plus d'y  
réussir. Mon embarras , au sujet d'Oc-  
tave , devint plus grand que jamais.  
Il étoit parfaitement rétabli ; je de-  
vois le voir le soir même. Il ne man-  
queroit pas de solliciter un second  
rendez-vous ; que deviendrois-je , si  
je l'accordois ? que deviendrait-il , si  
je le refusois ?

Combien Octave étoit intéressant  
lorsque je le revis ! Son excessive pâ-  
leur, en me retraçant les risques qu'il  
avoit courus , m'ôta le courage de lui  
refuser la grâce qu'il sollicitoit pour

le lendemain. La nuit se passa sans que je pusse goûter un instant de sommeil, et, malgré les nombreux projets que je formai, aucun ne put me délivrer de ma cruelle anxiété.

J'arrive au rendez-vous. Mes yeux battus, ma pâleur annoncent une partie de ce que j'ai souffert. Je me jette dans les bras d'Octave; un déluge de larmes inonde mon visage. Octave, attendri, me demande le sujet de ma douleur.

C'est vous ! lui dis-je.

— Moi ! Expliquez-vous !

— Octave, répliquai-je avec la plus vive émotion, vous voyez devant vous une victime qui s'est dévouée. Vous mourez, si vous ne me possédez ; si vous me possédez, je meurs ! Certaine de ne pas vous survivre si j'avois votre mort à me reprocher, j'ai préféré vous donner un témoignage écla-

tant de mon amour , et m'en punir après.

Julie ! s'écria le généreux Octave en se jetant à mes pieds , Julie , qu'oses-tu me dire ! Crois-tu que , comme un tyran barbare , je puisse me repaître des pleurs de ma tremblante victime , et l'immoler à mes plaisirs ? Connois mieux ton amant , Julie ; c'est de l'amour seul qu'il attend tes faveurs , il ne veut rien du désespoir. Si tu ne m'aimes pas encore assez pour me tout accorder , j'espère que ma constance et ma vive tendresse finiront par te fléchir , et je jure de ne te demander jamais ce que tu semblois prête à me sacrifier. Julie , je te dirai seulement ce que je souffre , tu me *consoleras quand tu m'en croiras digne.*

Octave , mon cher Octave ! combien ta délicatesse augmenta mon

amour ! J'avois cru ma passion à son comble ; mais ce n'étoit qu'un sentiment ordinaire, comparé à celui qui vint embraser mon ame. Avant , je l'adorois ; après , je l'idolâtrai !

J'acceptai le serment d'Octave ; que dis-je ? ce fut lui qui me remplit de cette folle ivresse. Je lui fis répéter vingt fois qu'il n'exigeroit jamais rien, et chaque nouveau serment étoit payé des plus douces caresses. Octave imagina que j'avois seulement voulu l'éprouver. L'espoir rentra dans son cœur ; cet espoir ne fut pas réalisé ; mais son serment l'empêcha de s'en plaindre.

Nous nous quittâmes ivres d'amour et de plaisir. Octave emporta le doux espoir d'être parfaitement heureux au premier tête-à-tête. Je ne le désabusai pas ; cela eût été trop cruel.

Depuis



Depuis notre retour à Paris , nous n'avions pas entendu parler de M. Dorset. Un jour , nous le rencontrâmes aux Champs-Élysées. Il passa si près de nous , que la politesse ne lui permit pas de nous éviter. Rosa lui reprocha d'avoir négligé ses anciennes amies. Il s'excusa de son mieux ; la conversation s'engagea. Ma tante lui parla de Mélanie , et la manière dont elle le fixa dans ce moment , ~~me~~ fit penser qu'elle croyoit M. Dorset mieux instruit que nous sur le compte de cette femme.

Il est vrai , madame , répondit M. Dorset avec un visible embarras , que j'ai vu mademoiselle Mélanie depuis sa sortie du couvent.

— Vous l'avez vue , repris-je vivement , où cela , monsieur , je vous prie ?

Cette question , quoique fort sim-

ple , acheva de le déconcerter. On sait que M. Dorset étoit la candeur même ; l'intérêt et la curiosité que nous inspiroit le sort de Mélanie nous rendirent si pressantes, que M. Dorset se trouva forcé de nous satisfaire. Il nous fit le récit suivant avec l'air repentant et confus d'un pénitent qui va soulager sa conscience.

« Je fus surpris un soir en rentrant chez moi , nous dit M. Dorset , de trouver à mon domestique un air inquiet et embarrassé , que je ne lui avois jamais vu ; je lui demandai ce qui l'agitoit ainsi , il me répondit qu'il étoit malade. Je l'envoyai se mettre au lit , lui disant que je me passerois de ses soins. J'entrai dans ma chambre , et , comme il étoit tard , je me couchai de suite. Jugez , madame , de ma surprise , lorsque je m'aperçus que mon lit étoit déjà occupé ; ma

bougie étoit éteinte. Mon premier mouvement fut de me jeter à bas ; mais les gens qui en veulent à nos jours ne se cachent pas dans un semblable endroit ; je ne fis donc aucune résistance , lorsque je me sentis tirer par le bras. Je me rapprochai de la personne qui m'avoit causé une si grande surprise ; c'étoit une femme dans un déshabillé convenable à la place où elle se trouvoit. J'allois lui demander qui elle étoit , lorsqu'une voix argentine prononça le nom de Mélanie. Il suffit de savoir combien je l'avois aimée , pour juger de ce que j'éprouvai en la sentant si près de moi. Je ne ferai point ici parade d'un héroïsme que je n'eus pas alors ; je rendis à Mélanie ses brûlantes caresses : instruite dans l'art du plaisir , elle m'en fit goûter tous les charmes. Je fus complètement heureux dans ses

bras , ou plutôt je fus complètement criminel. Lorsque je m'aperçus de ma faute , il n'étoit plus temps de la réparer.

» Revenu à moi , je demandai à Mélanie pourquoi elle avoit quitté son couvent , et par quel hasard je la trouvois là ? J'ai quitté le couvent , me répondit-elle , parce que , depuis le départ de madame Adam , j'y suis sans cesse maltraitée ; les fautes que j'ai commises ne prouvent que trop que j'avois peu de vocation pour l'état de religieuse. Cependant le besoin d'exister et ma haine pour le vice m'auroient sans doute décidée à l'embrasser , si l'on avoit eu pour moi les égards que j'exigeois , tout en m'avouant que je ne les méritois pas.

Au milieu de mes ennuis , je pensois sans cesse à vous : si j'étois M. Dorset , me disois-je , j'accueillerois Mélanie

avec délices ; peut-être me recevra-t-il sans rigueur ! Vous écrire auroit été chose inutile ; je vous connoissois assez pour être sûre que vous ne consentiriez à aucun de mes projets ; je n'avois qu'un seul moyen de vous persuader , c'étoit de vous rendre heureux malgré vous. Quand il connoîtra , me disois-je , l'impossibilité de résister à ce qu'on aime , peut-être me trouvera-t-il moins coupable : si je parviens à le fléchir , je n'aurai plus rien à craindre. Dorset pourroit-il livrer au désespoir Mélanie sortant de ses bras !

» Je m'échappai sans peine de mon couvent , j'accours chez vous , j'apprends que vous ne rentrerez qu'à minuit : j'obtiens de votre domestique de me laisser ici jusqu'au moment de votre arrivée , et je lui recommande de trouver un prétexte pour ne pas vous y accompagner.

» Tout s'accorde au gré de mes vœux ; je vous vois , je vous presse dans mes bras : vous m'aimez plus que jamais , du moins vous me le prouvez mieux. Votre amour est récompensé , le mien sera-t-il moins heureux ?

» Je l'avouerai , madame , je me laissai toucher par cette femme , aussi insidieuse que séduisante ; elle m'aveugla sans peine sur le crime d'un commerce illicite. Je m'isolai de toutes mes connoissances , je me livrai tout entier au bonheur de l'aimer , à celui plus grand encore de lui voir partager mon amour. Je n'épargnai rien pour la rendre heureuse , et pendant un temps bien court je crus l'être moi-même.

» Mélanie , exempte de chagrin , devenoit tous les jours plus jolie. Un soir que nous étions à l'Opéra , je remarquai qu'un fort beau jeune homme

ne cessoit de la lorgner , je crus que sa charmante figure en étoit la seule cause , et j'avoue que je ressentis un secret plaisir à voir briller la femme que j'aimois. Mon erreur ne fut pas de longue durée ; en sortant de l'Opéra le même jeune homme passa près d'elle et lui serra la main : leurs yeux m'apprirent qu'ils étoient d'intelligence , et le lendemain une lettre adressée à Mélanie confirma tous mes doutes. Certain de sa perfidie , je lui déclarai , le plus froidement qu'il me fut possible , qu'il falloit nous séparer. Elle employa , pour me toucher , toutes les ressources de son sexe ; mais j'en avois déjà trop fait.

» Je renvoyai Mélanie comblée de tous les dons qu'elle tenoit de mon fol amour. Depuis ce moment je ne l'ai pas revue ; mais un désir irrésistible m'a porté à m'informer de ce qu'elle

devenoit. Elle vit maintenant avec le jeune homme auquel elle m'a sacrifié. Dans tout ceci, madame, vous voyez que le seul à plaindre et le seul à blâmer, sans doute, c'est moi : je devois m'attendre à ce qui m'est arrivé ; mais vous daignerez remarquer que si j'ai laissé échapper quelques regrets, ce sont ceux du repentir et non ceux de l'amour ».

Il étoit temps que M. Dorset terminât son récit, car de grosses larmes qui rouloient dans ses yeux, étoient prêtes à s'échapper. Je le plaignis du fond de mon cœur, je me repentis de l'avoir forcé, pour ainsi dire, à nous révéler son secret. Il nous quitta en nous promettant de venir bientôt nous voir.

Octave continuoit à venir tous les jours chez Rosa, et nos rendez-vous secrets devenoient très-fréquens, je  
ne



ne pouvois plus me passer de lui ; l'amour qu'il m'inspiroit commençoit à absorber celui que je ressentois pour Bellegrade , et pourtant le marquis n'en concevoit pas la moindre jalousie. Etrange et précieux aveuglement de l'amour , tu méritois une autre récompense !

Mais aussi , me faire attendre un an ! n'étoit - ce pas vouloir user ma passion avant que de la satisfaire ?

J'avois aimé Bellegrade pendant six mois , sans aucun partage ; cette constance de sentiment ( car notre amour étoit vraiment platonique ) étoit un miracle pour moi ; le marquis n'avoit donc pas le droit de se plaindre , il l'avoit d'autant moins , qu'il étoit en partie cause de mon inconstance. Octave seul pouvoit rivaliser avec lui dans mon cœur : pourquoi le marquis avoit-il souffert ses

Quelquefois j'étois si touchée des marques d'ambour que me donnoit le charmant Octave, que je plaïdois moi-même en sa faveur; mais bientôt mon devoir et ma gloire venoient combattre ce mouvement favorable. Si mon amant avoit pu deviner ce qui se passoit alors dans mon ame, il auroit redoublé ses efforts; il auroit fini par me vaincre; mais connoissant ce danger, je cachois sous les dehors de la froideur l'excès de mes brûlans désirs.

Le terme fixé pour mon union avec le marquis de Bellegrade alloit enfin expirer; tout le monde me félicitoit du bonheur dont j'allois jouir. Bellegrade pouvoit à peine contenir les transports de sa joie, il en perdoit la tête; pour moi, certaine d'être complètement heureuse avec un époux aussi parfait et aussi amoureux que

l'étoit le marquis, je ne savois si je devois me livrer au plaisir que me donnoit mon mariage, ou me livrer à la douleur que me causoit la perte d'Octave ; car quelque violente que fût ma passion, j'avois résolu de renoncer à lui du moment où je ne m'appartiendrois plus ; mais mon indécision fut bientôt terminée, Bellegrade parut, je ne songeai plus qu'au bonheur.

L'impatient Bellegrade n'avoit plus que huit jours à attendre pour voir couronner son amour ; il avoit passé la soirée chez Rosa, qui, à sa prière, avoit fait interdire sa porte à tous les importuns ; nous avions passé cette délicieuse et trop courte soirée à nous entretenir du bonheur que nous allions goûter. Rosa, presque aussi heureuse que nous, embellissoit encore des trésors de son cœur les riens

tableaux que nous traçoit le nôtre ; minuit sonne , Bellegrade se retire à regret ; mais des songes enchanteurs vont charmer des momens qu'il est forcé de passer loin de moi , et le lendemain à mon réveil il sera là pour recevoir mon premier baiser.

Bellegrade avoit défendu à ses gens de l'attendre , il sortit accompagné d'un seul domestique ; en traversant une rue écartée , cinq hommes fondent sur lui , deux s'emparent de son domestique , les trois autres l'entourent , il se défend avec furie. L'un des trois assassins , plus acharné que les autres , se précipite sur Bellegrade , et tous deux du même coup se percent de leurs épées et tombent baignés dans leur sang.

Le cliquetis des armes attire la garde , trois des assassins se sont enfuis ; Bellegrade et celui qu'il a blessé sont

sans connoissance; on s'empare de lui, ainsi que de son domestique et du second brigand. Le domestique du marquis nomme son maître et raconte sa malheureuse aventure, on le fait transporter chez lui. Le scélérat que l'on interroge à son tour, intimidé par les menaces, avoue qu'il n'agit que par les ordres de celui qui a blessé le marquis; il nous a engagés tous quatre, dit-il, à servir sa haine, à condition qu'il nous donneroit une forte somme d'argent, dont nous avons déjà reçu la moitié. Et comment nommez-vous cet homme ? demande la garde. Précourt, répondit l'assassin. Tous deux sont conduits en prison.

Bellegrade ramené chez lui, on envoie aussitôt avertir mon père; il accourt chez son ami, et le trouve entre les mains de son chirurgien, qui dé-

clare sa blessure mortelle. Les pleurs et la désolation succèdent au tumulte du plaisir ; le marquis reprend connaissance, un rayon d'espoir brille sur tous les visages ; l'air lugubre de l'Esculape le fait disparaître aussitôt. Bellegrade , d'une voix mourante , demande à me voir : on m'envoie chercher ; j'arrive inondée de larmes , je me précipite sur son lit , je le presse dans mes bras. Le chirurgien , craignant que la vive émotion du marquis ne lui devienne funeste , m'invite à me retirer ; l'infortuné l'entend , et rassemblant le reste de ses forces , il ordonne qu'on me laisse auprès de lui. Vous ne pouvez sauver mes jours , s'écrie-t-il ; mais au moins n'empoisonnez pas le peu de momens qui me reste ; la présence de Julie peut seule me faire supporter avec résignation les douleurs que j'éprouve ; elle res-

tera là jusqu'à mon dernier soupir.

Epuisé de la véhémence avec laquelle il avoit prononcé ce peu de mots, le malheureux Bellegrade laissa retomber sa tête sur mon sein , et parut prêt à s'évanouir de nouveau.

On vouloit en vain me séparer de lui. Je déclarai que je ne le quitterois pas , qu'il ne me fût rendu ou enlevé à jamais.

La douleur que j'éprouve à retracer cet événement funeste, ne me permet pas d'en décrire les détails. Qu'il vous suffise de savoir que je passai deux jours et une nuit auprès du lit de mon malheureux amant ; ce que je souffrois étoit inexprimable. Jen'avois jamais su apprécier le marquis qu'au moment où je le perdois. C'est à cette heure funeste que je connus tout l'amour qu'il avoit pour moi ; j'aurois voulu pouvoir le suivre au tombeau.

L'heure fatale approche; Bellegrade la sent, il me presse sur son cœur. Je vais t'attendre dans le ciel, me dit-il; oui, dans le ciel même j'oserai t'adorer ! Emportée par mon désespoir, je lui jure de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

J'attendois cela pour mourir, répond-il en se penchant sur ma bouche. Il pousse un profond soupir, et je reçois son âme dans un dernier baiser !.....

Mon amie fut prête à suivre la sienne. Je pressois dans mes bras son corps inanimé. Je l'appelois à grands cris; puis écoutant dans le plus grand silence, j'attendois qu'il me répondît. Mon attente trompée me mettoit en fureur. Mais que devins-je, quand on voulut m'arracher d'auprès de lui ! On fut obligé d'employer la violence. Je n'entendois pas les ordres de mon



père , je n'étois pas plus sensible aux prières de Rosa. Un délire effrayant s'empara de moi ; je ne voyois que des assassins. Précourt sur-tout, l'infâme Précourt, s'offroit sans cesse à mes regards irrités. Monstre ! m'écriai-je , frappe-moi , mais épargne mon époux !

Cet affreux délire dura pendant un mois , sans aucun intervalle lucide : enfin je recouvrai la raison et la vie ; mais ce fut pour m'affliger de nouveau.

Ma convalescence fut longue , ma douleur le fut plus encore : je ne cessois de parler de Bellegrade. On craignit pendant quelque temps que mes organes ne fussent affectés. Ce fut dans ces momens de douleur qu'Octave me montra combien il m'étoit attaché. Il se prétendit avec un discernement que lui seul possédoit, à tous

les caprices de ma douleur. Jamais il ne me parloit de lui , toujours de Belgrade. Il le peignoit sous les plus aimables couleurs ; c'étoit un être céleste que je devois toujours chérir et toujours regretter. Je sais qu'il y a peu de mérite à vanter un rival que l'on ne peut plus craindre ; mais je crois qu'il y en a beaucoup à renoncer aux droits d'un amant pour remplir , pendant plus de six mois , le rôle de consolateur.

Aussitôt que je pus mettre de l'ordre dans mes idées , je demandai ce qu'étoit devenu Précourt. J'en voulois tirer une vengeance éclatante. J'appris que ce monstre , dont la blessure n'avoit été que légère , avoit subi le lendemain un interrogatoire , dans lequel il avoit avoué que la haine qu'il portoit à moi et à ma famille , l'avoit déterminé à se meur-

tre. On ajouta qu'étant convaincu qu'il ne pourroit se soustraire à une mort ignominieuse , il s'étoit poignardé dans sa prison. Je trouvai cette mort trop douce ; j'aurois voulu la lui donner moi-même , ou plutôt j'aurois voulu qu'il pérît sur l'échafaud , afin que sa mémoire fût à jamais flétrie.

Enfin ma douleur se calma , ma santé ranima les roses de la jeunesse. Je n'avois plus cette gâté piquante qui fait rendre les armes tout en badinant. Une douce mélancolie l'avoit remplacée ; mais j'en étois plus intéressante. Le règne de Bellegrade avoit fait envoler les amours ; après sa perte, ils revinrent en folâtrant me consoler de mon veuvage.

Octave , qui n'étoit plus que mon ami , se montra plus jaloux sous ce titre qu'il ne l'avoit été lorsqu'il étoit

grand mérite ; mais le serment que j'avois fait à Bellegrade , et peut-être mon goût pour l'indépendance , me firent refuser les plus brillans partis. Un seul homme pensa ébranler ma résolution ; ce fut le séduisant Octave. Voyant que je l'aimois toujours , et que je ne voulois écouter aucune proposition de mariage , il se flatta d'être la cause secrète de la répugnance que je montrois pour ce lien.

Octave profita d'un moment d'extase pour m'adresser sa timide prière. Julie , me dit-il , ne vous étonnez pas si je réclame un titre qui seul peut m'assurer à jamais la possession d'une femme adorée. Si j'ai poussé la présomption jusqu'à me flatter de vous obtenir , c'est que , vous ayant vu refuser la fortune et le mérite , j'ai cru que vous vous destiniez à servir de récompense à l'amour.

Octave

Octave avoit en partage tout ce qui peut plaire dans un amant ; grâce , beauté , esprit , gentillesse , la nature ne lui avoit rien refusé ; mais il n'avoit ni titre , ni richesse , et ces deux choses me paroissent indispensables dans un époux. Si j'avois trouvé l'amour dans une chaumière , je l'aurois pris volontiers pour amant ; mais il falloit posséder un palais pour obtenir la main de Julie.

Je n'épargnai rien pour adoucir mon refus ; je dis à Octave que le serment que j'avois fait étoit le seul obstacle qui pût m'arrêter ; mais que cet obstacle étoit insurmontable.

La liaison de mon père avec madame de Saint - Amand avoit duré près d'une année : la jalousie de l'un et la coquetterie de l'autre avoient fini par rompre une chaîne dont ils étoient également las tous deux ; ce-

pendant je continuois à voir cette dame, j'étois fréquemment de ses parties ; elles étoient toujours charmantes. Mon père fut bientôt remplacé ; un médecin suédois , spirituel et bien fait , lui succéda : cette dame aimoit les étrangers.

Madame de Saint-Amand avoit un mari dont je n'ai point encore parlé : c'étoit un de ces hommes dont le monde fait peu de cas , faute de les bien connoître. Il s'étoit marié par inclination ; les intrigues de sa femme avoient détruit son bonheur et son repos. Après avoir employé vainement tous les moyens de la ramener à lui , il prit la résolution de s'en séparer ; il falloit , pour y parvenir , prendre sa femme sur le fait , il l'essaya long-temps sans y réussir. Enfin son intrigue avec le Suédois , qui sembloit avoir encore moins de retenue

que ses autres amans , sembla lui présenter une occasion favorable.

Un jour que M. Wolmer ( c'est le nom du Suédois ) venoit d'entrer chez sa maîtresse , M. de Saint-Amand se mit en embuscade , bien résolu de faire un éclat , puisque c'étoit la seule moyen de se débarrasser d'une femme qu'il ne pouvoit plus souffrir.

Au bout d'une demie - heure , il monta chez madame Saint-Amand , par un escalier dérobé qui donnoit dans un cabinet , d'où l'on pouvoit distinguer tout ce qui se passoit dans la chambre à coucher. Quel spectacle frappa sa vue ! sa femme , couchée sur un sofa , tient dans ses bras son amant à moitié nu ; leur inactivité annonce la fin de leurs délices : ils se reposent des fatigues de l'amour.

Saint-Amand paroît , furieux , hors de lui ! il appelle ses gens , il crie au

scandale ! Wolmer se relève ; et sans perdre la tête , il s'avance vers Saint-Amand qui couroit ouvrir la porte ; il le contient d'une main , et de l'autre répare son désordre. Il ne reste à madame de Saint-Amand , grâce aux vêtemens commodes de son sexe , aucunes traces de ce qui vient de se passer ; dès que son amant est prêt à paraître , elle - même court ouvrir la porte , elle se plaint à haute voix des violences de son mari. Est - il une femme plus malheureuse que moi , s'écria-t-elle ! tout porte ombrage à cet homme jaloux ; il voudroit m'interdire jusqu'aux visites de mon médecin , quoique ma santé soit visiblement altérée par les mauvais traitemens de ce tigre !

Que répondre à cela ? Rien ne prouvoit ce qu'il *avoit vu* , et l'étonnement que lui causoit l'effronterie



de sa femme , lui ôtoit jusqu'au pouvoir de l'accuser. Désespéré de l'éclat inutile qu'il venoit de faire , et renonçant de convaincre madame de Saint-Amand de ses fréquentes infidélités , il alla se renfermer dans une de ses terres , ne se sentant pas la force de soutenir les plaisanteries et les sarcasmes dont cette aventure alloit le rendre l'objet. C'étoit la seule ressource qui restoit à M. de St.-Amand pour se soustraire au ridicule dont il s'étoit convert. Dès le lendemain tout Paris sut son histoire : on la raconta de mille manières différentes. Madame de Saint-Amand elle-même s'en amusa dans sa société intime ; mais ce qui la combla de joie , ce fut le départ de son mari.

Il y avoit trois ans que nous habitions Paris , sans interruption. Ma tante soupiroit après Marseille ; elle

détermina mon père à l'y suivre, et dès que le printemps eut rajeuni la nature, nous quittâmes cette cité charmante, théâtre de ma gloire et de mes plaisirs.

J'aimois encore Octave, lorsque je quittai Paris, et sans cet événement, je croia que les amours d'Octave et de Julie seroient devenues plus fameuses que celles de Pyrame et Thisbé.

— Nos regrets furent véritables et réciproques. Mon heureuse philosophie vint bientôt mettre un terme à ma douleur; mais je conservai longtemps pour lui la plus tendre amitié. Il s'établit entre nous une correspondance aussi active qu'amusante. Octave, qui ne rougissoit plus, devint un homme à bonnes fortunes; je consentis à être sa confidente. A deux cents lieues on ne rougit pas d'un pareil rôle; je lui avois promis d'avoir avec

lui la même sincérité; mais comme il pensoit avoir été mon premier amant, j'eus la bonté de lui laisser croire que personne après lui ne pouvoit plus toucher mon cœur.

Nous ne restâmes qu'un mois, à Marseille; la belle saison invitoit à jouir des plaisirs de la campagne. Rosa brûloit de parcourir ses bois et ses prairies; nous partîmes pour sa terre; séjour vraiment enchanteur, et nous passâmes quatre mois sans regretter un seul moment les plaisirs de Paris.

Nous recevions presque autant de monde que si nous eussions habité Marseille. Les fêtes charmantes que l'on donnoit au château y attiroient la plus brillante société; nous jouions la comédie, nous donnions des bals, des concerts: enfin nous rassemblions à la fois les plaisirs bruyans de la

ville et les amusemens plus simples ,  
mais non moins variés du hameau.

Il ne me manquoit qu'une chose  
pour rendre mon bonheur parfait ,  
c'étoit un être digne de le partager ;  
mais après avoir aimé Octave et Bel-  
legrade , quel mortel pouvoit m'inté-  
resser !

Plus ma conquête parut difficile ,  
et plus on y mit de prix. On employa  
tout pour me soumettre ; les aimables  
du jour s'en firent un point d'honneur.  
Je m'amusai de l'espoir des uns , je  
m'enorgueillis des efforts des autres ;  
mais tous me trouvèrent également  
inflexible.

L'été se passa de cette manière. Je  
trouvois dans mes rigueurs une espèce  
de plaisir dont la nouveauté faisoit le  
plus grand mérite ; aussi , bientôt  
j'en fus fatiguée , l'ennui s'empara  
de moi ; l'amour choisit ce moment  
pour

pour me blesser d'un nouveau trait.

La fin de la belle saison nous fit revenir à Marseille, où Rosa résolut que nous passerions l'hiver. Mon père reçut alors une lettre de Naples, qui lui annonçoit la mort d'Alberti ; les craintes perpétuelles que lui causoit ce dangereux ennemi de son repos l'avoient seules décidé à s'expatrier : la mort de sa victime , en dissipant ses terreurs , mit fin à l'espèce d'exil auquel il s'étoit condamné. M. d'Irini nous quitta pour retourner à Naples ; cette séparation ne parut pas beaucoup l'émouvoir ; nos regrets furent proportionnés aux siens.

Arrivée à Marseille, mon choix fut bientôt décidé ; ce fut l'homme le plus riche et le plus distingué de la ville à qui je jetai le mouchoir. Il s'étoit signalé par ses galans exploits, tout concouroit à le rendre dangereux ; il



avoit reçu de la nature le physique le plus séduisant et l'esprit le plus aimable ; sa naissance étoit illustre , et sa fortune assez considérable pour soutenir son rang avec magnificence : enfin il possédoit tout ce qui peut faire le bonheur et exciter l'envie.

Versac , c'étoit le nom de ce mortel fortuné , pouvoit difficilement trouver une cruelle. Les femmes voloient au devant de lui ; on se vantoit de l'*avoir eu*. Pour moi , quelque mérite que je lui trouvasse , je ne m'en serois jamais occupée , sans l'amour dont il prétendit brûler pour moi ; mais Versac , amoureux , étoit irrésistible. Je lui dis que je le trouvois aimable , c'étoit tout ce qu'il désiroit. « Lorsque l'on sait m'apprécier , disoit-il plaisamment , ma victoire est sûre. »

Versac , qui ne m'avoit encore vue qu'en public , et qui s'ennuyoit du

rôle de soupirant , me sollicita vivement de lui accorder un tête-à-tête. On est convenu qu'une femme qui donne un rendez-vous n'a plus le droit de rien refuser à celui qui l'obtient. Versac , dont l'heureuse expérience l'avoit confirmé dans cette idée, se trouva presque offensé de la résistance que j'opposai à ses désirs. « Je ne devois pas, s'écria-t-il, m'attendre à de pareils refus , ne suis-je pas ici de votre aveu ? »

— Et c'est également de mon aveu, repris-je avec fierté , que vous devez attendre jusqu'à la moindre de mes faveurs ; en vous admettant seul chez moi, j'ai bien voulu vous accorder une marque de préférence, mais non vous donner sur ma personne des droits que vous n'aurez peut-être jamais. Versac, vous donnez trop d'extension au mot de *rendez-vous*, et trop peu de prix à la chose.

Rien ne rend un homme soumis comme la hauteur d'une femme. Versac , honteux d'avoir manqué son but, s'efforça de réparer ses torts de la manière la plus séduisante , il déploya tous ses moyens de plaire ; il faut l'avouer , il étoit enchanteur.

Heureuse d'avoir trouvé son endroit foible , je me promis d'en profiter pour l'asservir à mes volontés ; mais ne voulant pas me punir de ses torts , je quittai mon air sévère pour me livrer à ses douces caresses ; mes moindres faveurs avoient doublé de prix par la résistance momentanée que j'avois opposée à ses désirs. Au lieu de l'impétuosité que Versac avoit montrée d'abord , il savouroit avec délices tout ce que je lui abandonnois , et sembloit rendre un hommage particulier à chacune de ses conquêtes ; il me quitta , plus épris de mes charmes , et moins confiant dans son mé-



rite : son air soumis et tendre acheva de me gagner. Versac timide ! ce miracle m'étoit réservé.

Versac , accoutumé à régner seul , se montra jaloux avant que d'en avoir les droits ; loin de céder à ses fréquens caprices , sa jalousie me rendit plus coquette. Le plaisir que je trouvois à le tourmenter surpassoit celui que j'avois à le rendre heureux ; il est vrai que mon amour-propre étoit plus intéressé que mon cœur dans cette nouvelle intrigue. En général , je n'ai jamais aimé les hommes à la mode ; sans la gloire attachée à leur conquête , ce titre seul auroit suffi pour les exclure de chez moi. Chaque jour, Versac obtenoit quelque nouvelle faveur , bientôt il ne lui resta plus que la dernière à désirer ; c'étoit là le point difficile. Versac étoit sans doute de tous les hommes , celui qui sup-

porteroit le plus impatiemment cette privation. Ma seule ressource étoit de reculer le moment décisif ; j'inventoïis mille prétextes pour ne pas me trouver seule avec lui. Il s'encontentoit si facilement , que je finis par en être piquée ; mais ce n'étoit qu'une ruse de guerre pour endormir ma vigilance , et profiter de ma sécurité.

Versac donna un bal magnifique , où les plus belles femmes de Marseille se trouvèrent réunies. Une seule me déplut dans ce cercle nombreux , ce fut madame de\*\*\* , que j'appellerai Caroline ; cette femme , que je rencontrois par-tout , s'étoit hautement déclarée ma rivale , et c'étoit sans doute la plus dangereuse que je pusse avoir. Caroline avoit au moins ma taille ; ses formes , quoique très-prononcées , étoient parfaites , son maintien étoit rempli de dignité , et sa figure

enchanteresse ; c'étoit Minerve parée de la ceinture de Vénus.

Caroline étoit la seule dont la beauté pût égaler la mienne. Elle avoit plus de majesté , mais j'avois plus de franchise : en un mot , elle causoit l'admiration , et moi j'inspirois l'amour.

Je fus piquée des avances que cette dame fit à Versac ; ce dernier sembloit y répondre avec un empressement qui acheva de me désespérer. Pour la première fois j'éprouvois les tourmens de la jalousie ; mais ce sentiment , au lieu d'augmenter mon amour , l'anéantit entièrement. Versac cependant quitta bientôt Caroline pour moi ; nous dansâmes ensemble une partie de la soirée ; il n'avoit jamais été si aimable , si empressé ; il ne parla plus à ma rivale : j'étois aux nues !

Après avoir dansé plusieurs con-

tre-danses , Versac m'entraîna , sous je ne sais quel prétexte , hors du salon. Nous traversâmes , tout en causant , une longue file d'appartemens , et nous nous trouvâmes dans un boudoir délicieux , dont Versac ferma soigneusement la porte dès que nous y fûmes entrés.

Je fis un mouvement qui décela mon inquiétude. Rassurez-vous , charmante Julie , me dit Versac avec malignité , vous savez que je suis un homme sans conséquence , n'avez-vous pas mille preuves de ma docilité ? Je n'ai eu d'autre dessein que de causer un quart-d'heure avec vous. Ce réduit n'est-il pas enchanteur , continua-t-il en m'entraînant sur une couche moëlleuse ? les parfums qu'on y respire jettent le trouble dans tous les sens ; il faut avoir votre froideur pour rester ici sans éprouver d'émotion.

Versac, tout en faisant l'éloge de son boudoir, parcouroit avec avidité des charmes que je m'efforçois en vain de défendre : mon costume de bal offrit bien peu de résistance, c'étoit une légère gaze d'argent attachée sur les épaules avec des agraffes de diamant, j'avois la gorge et les bras découverts ; le pied et le bas de la jambe s'offroient également à l'œil curieux, rien de plus voluptueux que cet ajustement. Je n'avois jamais été si jolie ; mais plus j'étois séduisante , plus je courois de dangers. Versac me couvroit de caresses passionnées , il avoit à ces premières faveurs des droits incontestables ; sentant le ridicule d'une résistance trop tardive pour qu'il la crût de bonne foi, je me résignai à partager ses plaisirs.

L'adroit Versac, avant d'essayer à remporter de nouveaux myrtes,

mit tout en œuvre pour exciter mes désirs au plus haut degré; il y réussit sans peine : la danse avoit fait passer dans mon ame une douce ivresse que ce lieu voluptueux accroissoit encore. Rassurée sur les projets de Versac, qui avoit l'air plus amoureux qu'entreprenant, je m'abandonnois sans contrainte aux sensations les plus délicieuses.

Versac, maîtrisé par la violence de ses désirs, détruisit bientôt, en s'y abandonnant, l'heureuse erreur à laquelle je devois des momens si doux. N'écoulant plus que ses transports, il s'élance sur moi avec la rapidité de l'éclair : mes forces, épuisées par la fatigue et le plaisir, se raniment à la vue du danger ; mais quelle résistance puis-je opposer à sa fougue amoureuse ?

Une main , qui , malgré sa jolie

forme, suffiroit seule pour me faire demander grâce, s'empare des miennes et me prive de leur foible secours. Un bras nerveux me sert de ceinture et me comprime fortement ; un genou vient séparer les miens : je résiste, peine inutile ! Versac se souciant peu de la douleur qu'il me cause, redouble de vigueur et parvient à s'ouvrir un passage. Je suis perdue, c'est en vain que je le supplie de m'épargner ! Il est sourd à mes cris, il s'avance avec une audace effrayante, il se croit déjà vainqueur ! . . . Mais une résistance inattendue s'oppose à ses fougueux désirs ; il me heurte avec une nouvelle violence, il me meurtrit, il me déchire. Ne pouvant plus supporter l'excès de ma douleur, je fus prête à lui livrer le temple dont mon adresse a su lui dérober l'entrée ; mais je m'aperçois que ses efforts commen-

cent à se ralentir. Ce rayon d'espoir me fait oublier mes souffrances. Versac , excédé , lâche enfin sa proie , et je triomphe à mon tour.

Une plus longue séance dans le boudoir auroit été aussi inutile que désagréable pour Versac et pour moi ; nous imaginions tous deux avoir grièvement à nous plaindre l'un de l'autre ; je ne pouvois lui pardonner d'avoir employé la violence pour obtenir ce que je ne voulois pas accorder , et Versac trouvoit , peut-être à juste titre , ma résistance très-déplacée. Si j'avois su , me disoit-il en se rajustant devant une glace , que vous voulussiez me tenir rigueur , assurément je ne me serois pas porté à de pareilles extrémités ; mais rien jusqu'alors , il faut en convenir , n'avoit pu me préparer à ce bizarre dénouement.



— Si j'ai bien voulu , répartis-je d'un air dédaigneux , vous accorder quelques faveurs , cela ne vous donnoit aucuns droits d'en exiger de nouvelles ; mais je vous avois , dites-vous , permis de tout espérer ; je n'en disconviens pas : je fais plus , je le répète , oui , sans votre indigne conduite , vous pouviez tout attendre du temps et d'un heureux caprice.

Versac me regarda d'un air moitié surpris , moitié suffisant , qui disoit : ce langage est nouveau pour moi.

Nous sortîmes enfin de ce fatal boudoir. Personne ne s'étoit aperçu de notre absence , excepté Caroline , qui sans doute étoit loin de s'imaginer à quoi nous avions passé notre temps. Aussitôt qu'elle m'aperçut , ses yeux se fixèrent sur moi avec l'expression du dépit ; elle s'approcha de Versac qui peut-être ne la cherchoit

---

pas , mais qui fut bien aise que je le visse avec elle. Le cruel ne manqua pas son but : tous les tourmens de la jalousie vinrent m'assaillir ; que je la haïssois cette Caroline ! que j'étois humiliée par son air de triomphe ! Ce n'étoit pas assez de m'enlever mon amant, elle vouloit encore que je n'en doutasse pas. Chaque fois que je changeois de place , elle me suivoit avec affectation. Versac ne la quittoit pas, et l'air satisfait qu'ils avoient tous deux ne prouvoit que trop leur nouvelle intelligence.

Enfin je vis finir ce bal où je m'étois promis tant de plaisirs , et où je n'avois rencontré que contrariétés et souffrances.

Je m'en revins bien affligée ; les galanteries et les assiduités que m'avoient prodiguées la plupart des hommes, ne diminuoient en rien le déses-

poir d'avoir vu triompher ~~ma rivale~~.  
 Hé quoi ! me disois-je, voilà donc le  
 prix d'une résistance qui m'a tant  
 coûté ! Ce moyen de subjuguier que je  
 croyois infallible , ne sert qu'à me  
 faire abandonner ! Une femme moins  
 jeune , moins aimable que moi , et qui  
 n'est pas plus belle , l'emporte par la  
 seule raison qu'elle consent à céder !  
 Me serois-je donc trompée ? N'aurois-  
 je jusqu'alors caressé qu'une chimère ?  
 Mais non ; ma longue expérience doit  
 me rassurer ; n'ai-je pas été aimée avec  
 idolâtrie ? ai-je jamais été quittée ? Si  
 Versac me préfère à Caroline , c'est  
 qu'il n'a jamais rien senti pour moi ;  
 nous avons cherché l'un et l'autre à  
 nous inspirer une passion que nous  
 ne partagions pas ; sa perte est peu  
 de chose , au point où nous en sommes ;  
 mais si j'avois eu la foiblesse de lui  
 tout accorder , Versac , perfide aussitôt

qu'heureux , auroit fait le malheur du reste de ma vie.

Je trouvai donc dans ma disgrâce même des motifs pour fortifier mes étranges principes; mais j'eus bientôt lieu de m'en applaudir tout-à-fait.

Le lendemain du bal , Versac vint chez moi ; comme il avoit fait tous ses efforts pour exciter ma jalousie , il s'attendoit à de vifs reproches ; il espérait que le désir de ramener un voyage , me forceroit enfin à lui tout accorder. Mais je trompai doublement son attente; je cachai mon dépit sous un air enjoué , et je le plaisantai sur sa nouvelle conquête; je ne m'étonne pas , lui dis-je , que vous me préféreriez Caroline ; sa rare beauté suffiroit pour faire rendre les armes ; mais son humeur facile est sans doute le plus grand charme qu'elle ait à vos yeux. Peu accoutumé à vaincre les obstacles,

obstacles, si toutes les femmes avoient au même degré que moi la manie de la résistance, vous seriez obligé de renoncer à vos fréquens triomphes.

— Epargnez-moi, interrompit Versac, j'avoue mes torts ; mais ils sont moindres que vous ne l'imaginez. Je n'ai jamais eu l'intention de vous sacrifier à Caroline.

— Le sacrifice seroit assez singulier, interrompis-je vivement : pour sacrifier une femme, il faut la posséder, et voilà précisément, mon cher Versac, la bizarrerie de votre aventure ; c'est que vous êtes inconstant avant que d'être heureux ; vraiment cette idée m'amuse ; cela vous est-il arrivé souvent ?

Je continuai ce persiflage assez long-temps ; mais croyant m'apercevoir que Versac se fâchoit tout de bon, je craignis d'avoir été trop loin,

et je m'efforçai de réparer mes torts par les choses les plus aimables. Versac espéra que l'heure du berger alloit sonner pour lui ; il devint entreprenant ; j'étois chez moi , et par conséquent je n'avois aucune violence à craindre. Je me livrai , avec une voluptueuse fureur , à ses brûlantes caresses. Je goûtai , dans ses bras , des plaisirs indicibles. Anéantie par la jouissance , une jouissance plus enivrante encore me rendit à la vie ; je n'avois jamais éprouvé d'ivresse aussi complète ; je rendis l'objet de mon bonheur presque aussi heureux que moi ; et pourtant , fidèle à mon système , je me gardai bien de laisser effeuiller la rose.

Je vois bien , s'écria Versac après cette scène voluptueuse , qu'il faut renoncer à vous , puisque vous résistez même en ne vous défendant pas !

J'avoue que cette tactique est tout-à-fait nouvelle pour moi ; je m'y perds : quel est donc votre but en agissant ainsi ?

— Mon but , repris-je un peu surprise , et craignant d'être devinée , je n'en ai pas. Je conviens avec vous de la singularité de ma conduite ; mais tout mon secret consiste à ne suivre que l'impulsion de mes désirs ; vous m'avez amenée par gradation au point où nous en sommes ; si vous avez si bien réussi jusqu'alors , c'est que chaque nouvelle faveur que vous obteniez me procuroit un nouveau plaisir ; faites-moi désirer la dernière , au même instant je vous l'accorde.

— Ce raisonnement est apécieux , reprit Versac ; mais entre nous , il est trop égoïste ; si jusqu'à présent vous n'avez agi que pour vous , il est temps que mon tour vienne : n'atten-

dez pas, pour me rendre heureux, un désir que je désespère de faire naître, daignez accorder quelque chose à l'amour, et le plaisir acquittera sa dette.

Il est moins difficile, en fait d'amour, de rétorquer des argumens que de résister à des caresses; aussi Versac s'efforça-t-il en vain de me persuader. Il me quitta désespéré de ma résistance; mais comme je croyois son orgueil plus intéressé que son cœur dans ce désespoir, il me toucha peu.

J'eus bientôt le mortel déplaisir de me voir entièrement abandonnée de Versac. Caroline, à force de manège, parvint à me l'enlever. Pour la première fois je crus qu'on pouvoit trouver un plaisir bien vil à se venger; mais comme il ne s'offrit à mon imagination que des moyens extrêmes,



je les rejetai avec horreur ; bientôt le hasard m'offrit l'occasion d'en tirer une vengeance aussi singulière qu'amusante , je résolus d'en profiter.

Il y avoit cercle chez Rosa ; chacun racontoit les nouvelles du jour. Versac ne tarda pas à être sur le tapis. Caroline s'affiche , pour ce fat , d'une manière indécente ( dit une dame qui avoit cherché vainement à plaire à Versac ) ; elle l'avoue publiquement , une fille ne se conduiroit pas avec plus d'effronterie.

— Ah ! je suis sûre que ce sont des calomnies , reprit une autre en souriant d'un air fin ; Caroline , loin d'avoir un amant , ne cherche que des maîtresses ; j'ai eu la gloire de lui inspirer une passion fort comique , mes rivaux ont pensé la faire mourir de désespoir.

— On rit beaucoup de cette mé-

chanceté ; ce fut pour moi un trait de lumière. Je trouvois délicieux de me faire *adorer* par Caroline , et de lui reprendre Versac. Ce double triomphe servoît au mieux ma vengeance , et m'offroit une nouvelle source de plaisirs. Je résolus de mettre tout en œuvre pour être bientôt la favorite de cette moderne Sapho.

Depuis que Caroline m'avoit enlevé Versac , elle ne venoit plus chez Rosa. Comme je ne l'avois jamais pu souffrir , loin de chercher à la voir , j'avois évité toutes les occasions de me trouver avec elle , et par cette raison je ne lui avois rendu que les visites indispensables. Aller chez elle dans la circonstance présente , avoit presque l'air de réclamer Versac. Cette idée m'arrêta ; mais , ne trouvant pas d'autre moyen de me trou-

ver seule avec elle , je finis par m'y résoudre.

Le lendemain matin je me rendis chez Caroline dans le négligé le plus galant. Je n'avois rien épargné pour être séduisante : la conquête que je méditois étoit la plus importante de ma vie.

Comme on m'avoit annoncée , je ne pus m'apercevoir de l'effet que produisoit sur Caroline ma visite inattendue. Elle avoit eu le temps de composer son visage : probablement je n'y perdis rien ; elle me reçut d'un air assez gracieux.

Vous excuserez ma visite , lui dis-je en l'abordant d'un air ouvert ; je n'ai pu résister plus long - temps au désir de vous voir , et je viens vous reprocher l'abandon où vous nous laissez.

Caroline me répondit d'une ma-

nière polie ; la conversation s'anima , on eût dit que nous étions les meilleures amies du monde. Sous prétexte de chaleur , j'ôtai mon doliman , et je livrai aux regards avides de Caroline une gorge enchanteresse, voilée d'une simple dentelle. Ses yeux se portoient souvent sur ces jolis globes d'ivoire ; mais elle se contentoit de *regarder* , et je commençois à craindre d'avoir fait d'inutiles avances. Par une adroite maladresse , je fis tomber le peigne qui retenoit mes cheveux. Vous connoissez, mon cher Armand , leur extrême beauté ; ils ne pouvoient manquer d'exciter l'admiration : c'est ce que je voulois, j'y réussis.

Caroline vint avec empressement rattacher mes grandes tresses noires. Quel charmant contraste , disoit-elle en les approchant de mon sein ! l'œil  
en

en est ébloui. Mais , continua-t-elle avec un air d'intérêt , en promenant sur moi une main caressante , vous vous blessez , ma chère , avec vos vilains corsets ; vous êtes beaucoup trop serrée.

— Vous vous trompez , lui dis-je , je n'ai mis ce matin qu'une simple ceinture.

— Quoi ! reprit Caroline en cherchant à s'en assurer , ces formes délicieuses ne doivent rien à l'art ? vous avez la blancheur et la fermeté de l'albâtre.

— Ce que je vois n'est pas moins admirable , repris-je en imitant ses gestes.

— Quelle proportion ! quelle fraîcheur ! s'écrioit Caroline en continuant son voluptueux examen. Mais ce n'est pas la seule chose que j'admire en vous : l'éclat de vos dents et

l'incarnat de vos lèvres sont ce que j'ai vu de plus parfait ; que votre bouche doit être fraîche !

Et ma belle curieuse, afin de s'en assurer, déposa un baiser fort sonore sur mes lèvres entr'ouvertes. Pour le coup, je me tins assurée de ma conquête, et, bien persuadée qu'on n'en resteroit pas là, je résolus de laisser faire tous les frais à Caroline, craignant qu'à l'exemple des hommes, elle dédaignât les faveurs qu'elle obtenoit trop facilement.

J'ignore jusqu'ou Caroline auroit poussé la témérité, et moi la condescendance, dès cette première entrevue, si quelqu'un n'étoit venu troubler notre tête-à-tête. Elle me fit, lorsque je m'en allai, les démonstrations d'amitié les plus vives, et me promit de me rendre bientôt ma visite.

Effectivement , deux jours après Caroline vint me voir ; malheureusement ma tante étoit dans mon appartement , elle y resta par politesse. Caroline qui semouroit d'impatience, devinant le motif de Rosa , et désespérant d'obtenir un tête-à-tête , me proposa de venir faire une promenade avec elle. J'y consentis, et nous partîmes.

Il fait bien froid pour se promener, dit Caroline, dès que nous fûmes dans sa voiture , ma chère petite , si nous allions chez moi ?

— Volontiers, lui répondis-je , et deux minutes après nous arrivâmes.

Jusqu'alors Caroline m'avoit reçue dans un salon. Pour la première fois je fus introduite dans une espèce de petit temple dont les ornemens désignoient d'une manière très-claire la divinité qu'on y adoroit. Il y avoit plusieurs sta-

tues analogues à ce lieu charmant ; le groupe le plus remarquable étoit une Vénus caressant une Grâce. Toutes deux étoient dans l'attitude la plus voluptueuse. Le parquet étoit jonché de feuilles de roses , ainsi qu'une ottomane extrêmement basse , qui se trouvoit en face de la belle Vénus. Caroline , un bras passé autour de ma taille , me faisoit admirer chaque tableau en particulier , sous prétexte que j'étois grande connoisseuse ; mais son véritable motif étoit d'émouvoir mes sens , et de m'accoutûmer par degrés à recevoir ses singuliers hommages.

— Ces peintures sont délicieuses , m'écriai - je ; mais une chose m'étonne , je n'y vois que des femmes ! N'est-ce pas l'unique moyen , répondit vivement Caroline , d'allier la décence à la volupté ? Ici , rien ne



blesse la vue , et tout embrase les sens !

— Mais un homme qui viendrait ici seroit jaloux de l'hommage exclusif que l'on y rend aux femmes.

— Un homme ! et croyez-vous qu'un homme ait jamais souillé par sa présence ce temple de la volupté !

— Quoi ! jamais ! , . . .

— Non , jamais , reprit Caroline avec une nouvelle vivacité , ce réduit est consacré à mes plus chères délices , et des objets dignes de mon culte y ont seuls pénétré. Qui peut , ma chère Julie , ajouta-t-elle en se plaçant devant une glace , qui peut ne pas préférer une femme , ce modèle de grâces et de perfections , à ces êtres grossiers et jaloux , qui ne nous recherchent que pour nous tromper et nous perdre ! Comment les femmes qui peuvent trouver entre

elles des sources si fécondes des plus vives jouissances , se livrent-elles à un sexe qu'elles devroient éviter sans cesse !

— Je pourrois me laisser entraîner par ces singuliers sophismes , répondis-je , si votre conduite même ne les démentoit pas ; mais , si les plaisirs que vous vantez avec tant d'emphase surpassoient ceux que nous promettent les hommes , Caroline , auriez-vous un amant ?

— L'apparence est contre moi ; mais cela ne détruit pas la bonté de mes principes. Si j'ai fait l'insigne folie de tirer quelques hommes de la foule , ce n'est pas qu'aucun d'eux m'ait jamais inspiré ni d'amour ni de désirs. J'ai vingt-cinq ans , je suis veuve et très-riche , je ne puis me passer d'un *sigisbé* ; c'est sous ce rapport que je considère mes amans. Le besoin d'a-

voir un homme à mes ordres peut seul me décider à l'honorer de ma bienveillance; aussi le plus laid magot me conviendrait-il autant qu'un Adonis, si je ne retirais de la possession de ce dernier le plaisir d'exciter l'envie. C'est cette même raison qui m'engage à ne choisir mes amans que dans le rang le plus élevé. Plus un homme est chéri des femmes, et plus je trouve de plaisirs à me l'approprier exclusivement; mais le triomphe qui m'est le plus doux, c'est de séparer deux cœurs unis par l'amour.

— Vous m'étonnez. Puisque vous aimez tant les femmes, quel plaisir pouvez-vous trouver à les affliger ?

— Celui qu'un roi trouve à punir des sujets rebelles. J'adore les femmes que je soumets à mon empire ; l'aveuglement des autres les rend

indignes de ma pitié. Mais , ma bien aimée , à quoi nous occupons-nous ? Je puis vous convaincre facilement de la bonté de mes préceptes ; viens , mon cher amour , viens , que je t'initie à nos délicieux mystères ! . . . A ces mots , Caroline m'attire doucement sur la couche de roses ; elle écarte le voile qui couvre mon sein ; elle y colle sa bouche , et , après en avoir caressé les deux charmans boutons , elle vient cueillir sur mes lèvres les plus brûlans baisers. Mes bras deviennent bientôt l'objet de ses voluptueuses caresses ; elle les presse , elle les baise avec fureur ; ma jambe attire ses regards , et n'excite pas moins de transports. Pressée de jouir de charmes encore plus précieux , sa main indiscrete effleure une cuisse blanche et potelée , qui devient à son tour l'objet des hommages de la vo-

luptueuse Caroline. Enhardie par ses succès , elle ose pénétrer jusqu'au secret asile des plaisirs.

Elle jette sur moi des regards enflammés ; le pourpre du désir colore son visage , son sein palpite avec une violence extraordinaire. Elle se couche entièrement sur l'ottomane , et , s'emparant d'une de mes mains , elle la pose sur le foyer de ses désirs.

Je compris son intention ; mais , trop novice dans cet art pour compléter sa jouissance , ma maladresse ne fit que l'exciter , au lieu de la satisfaire. Caroline , hors d'elle-même , m'attire sur elle , sa gorge est sur la mienne , et par un mouvement circulaire semble la caresser. Les jolies fraises qui couronnent son sein , jalouses d'en rencontrer d'aussibelles , cherchent à leur livrer le combat ; elles se touchent , elles se pressent ;

ce léger frottement les durcit et me cause le frémissement le plus voluptueux !

Caroline s'aperçoit de mon trouble et cherche à l'augmenter par les titillations les plus délicieuses. Elle passe une de mes cuisses entre les siennes ; je la sens s'agiter avec plus de violence ; sa main officieuse redouble de vivacité , l'éclair du plaisir brille en même temps à nos yeux , et nous perdons dans l'ivresse qui le suit , jusqu'au souvenir de notre existence.

Hé bien ! me dit Caroline en sortant de son extase , as-tu partagé mes plaisirs ? Ces sensations délicieuses que nous venons d'éprouver l'une et l'autre , ne sont pourtant qu'une foible esquisse de celles que je puis te faire goûter. Viens , ma chère ame , viens donner un dernier

baiser à ton amie. Il faut nous séparer ; mais nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas ?

— J'y consens volontiers , lui dis-je ; cependant j'y mets une condition : quel que soit le titre auquel vous prétendiez dans ces amoureux ébats , celui de *maîtresse* est le seul que je veuille avoir , et ce titre me donne sur vos actions des droits incontestables. Accoutumée à me faire obéir , je ne renoncerai jamais à cette douce habitude. Attendez-vous donc à de nombreux caprices , et sur-tout soyez prête à tous les sacrifices qu'il me plaira d'exiger.

— Je n'hésite pas à vous le promettre , répondit Caroline avec feu , pourvu qu'à votre tour vous preniez l'engagement de vous soumettre à toutes mes amoureuses fantaisies.

— D'accord , mais je veux m'assu-

rer de suite de la sincérité de vos promesses ; le congé de Versac sera le prix de mes nouvelles faveurs.

— Le congé de Versac ? Qu'exigez-vous ? En quoi cela peut-il intéresser nos plaisirs ?

— Caroline ! vous oubliez mes conditions : je veux bien vous les répéter encore ; mais gardez-vous , après cela , d'hésiter à me satisfaire ! Je vous l'ai dit , quiconque aspire à me plaire , doit payer le plus léger espoir de l'abnégation de ses volontés. Plus j'accorde de faveurs , et plus je deviens exigeante. Je sais que c'est m'écarter de la route ordinaire ; mais un bienfaiteur n'est-il pas toujours audessus de celui qu'il oblige ? Pourquoi les femmes seules perdroient-elles le fruit de leur bonté ? Tant que je daignerai couronner vos désirs , je prétends régner seule. Choisi-



sissez maintenant entre Versac et moi.

— Tu m'enchantes , me dit Caroline en m'embrassant ; tu es la première femme qui ose me parler ainsi ; toutes n'étoient que de viles esclaves qui étouffoient mes désirs dès leur naissance , par l'empressement qu'elles montroient à s'y soumettre. Leur basse flatterie m'inspiroit presque du dégoût ; elles me traitoient comme une femme ! Une beauté fière , voilà ce que j'ai vainement cherché jusqu'alors , voilà l'objet que j'aimerais toujours ! Oui , ma bien-aimée , dès aujourd'hui je romps avec Versac , je ne veux plus vivre que pour toi !

Je quittai Caroline , enchantée d'avoir si bien réussi dans mes projets ; je me vengeois de Versac , et je soumettois ma plus grande ennemie ; quel triomphe !

Lorsque je fus rentrée , ma tante

me dit qu'elle avoit été très-surprise de me voir accepter la proposition de Caroline. Vous ne pouviez souffrir cette dame , ajouta-t-elle ; d'où vous vient donc cette amitié subite ? Je lui répondis que Caroline étoit en effet plus aimable que je ne l'imaginois, et que j'étois revenue avec plaisir de la prévention que j'avois contre elle.

J'ai reçu pendant votre absence, ajouta Rosa , des lettres de Paris ; Saint - Albin me mande entr'autres choses , que Céline , cette fille abominable , sur le compte de laquelle je m'étois si fort abusée, vient de trouver, dans les suites de son libertinage, une mort digne de sa vie. Je frémis en écoutant ce récit. Voilà pourtant, me dis-je , où conduit le désordre des passions. Si je m'étois livrée à la violence des miennes , peut - être

aussi coupable que Céline aurois-je été punie d'une manière non moins terrible ! Mais tirons un voile sur cet affreux tableau , le souvenir m'en est trop pénible.

Il y avoit aussi des lettres pour moi ; je reconnois l'écriture d'Octave ; je rompis le cachet avec empressement. J'ai déjà dit que sa correspondance étoit charmante ; elle étoit remplie d'anecdotes piquantes , dont le plus souvent il étoit le héros. Cette lettre ne contenoit que peu de choses relatives à lui ; mais il m'en dédommageoit bien en m'apprenant l'heureux changement qui venoit de s'opérer dans la fortune de Mélanie.

« Un singulier hasard , me disoit Octave , m'a fait enfin connoître cette jolie prêtresse de Vénus , qui se piquoit de délicatesse , cette innocente

victime de l'amour d'un frère qui ne pensoit pas à elle , cette pieuse pénitente , qui s'enfuit du couvent , ce charmant démon qui fit succomber M. Dorset , enfin cette fameuse Mélanie dont je vous ai si souvent entendu parler , et qui est maintenant une dame comme une autre.

» Vous vous souvenez sans doute du charmant jeune homme qui fut cause de sa rupture avec M. Dorset ; mais vous ignorez son nom : c'est un fils naturel du duc de N\*\*\*. On l'appelle Camille (ici la lettre me tombe des mains ). Il y avoit au moins dix-huit mois que Mélanie vivoit avec lui en fort bonne intelligence (où la constance va-t-elle se nicher ! ), lorsqu'elle apprit la mort de son frère. Celui-ci avoit encore beaucoup augmenté la fortune que lui avoit laissée son père. Cet heureux coup du sort fit de Mélanie

lanie une riche héritière , et la mit à même de faire connoître toute la bonté de son cœur. Au lieu de profiter de son indépendance pour voler à de nouvelles amours , elle offrit sa main à Camille , qui , malgré la seminoblesse de son origine , et les espérances de fortune dont il ne cesse de se flatter , n'a pour vivre qu'une assez modique pension. Il a accepté avec empressement les offres de Mélanie , qui , pour le récompenser de son amour, lui a fait présent, quatre mois après leur mariage , du plus joli enfant du monde. Ils vivent ensemble d'une manière très-édifiante , c'est-à-dire qu'ils se passent mutuellement ces petites fantaisies auxquelles l'espèce humaine est sujette ; mais ils ont des retours de passions tout-à-fait drôles. Leur maison est délicieuse ; ils reçoivent la meilleure compagnie.

On a déjà oublié les erreurs de Mélanie , où plutôt on feint de ne les pas connaître , ne voulant pas avoir de prétextes pour se priver des plaisirs nombreux que l'on trouve rassemblés chez elle.

» Mon aimable amie ( poursuivoit Octave ) est sûrement impatiente d'apprendre où j'ai fait la connoissance de Mélanie ; c'est au milieu d'une onde transparente qui seule servoit de voile à ses charmes , que j'ai vu pour la première fois cette nouvelle Cypris. J'allois me baigner ; après avoir pris un billet à la porte , j'entrai ( par pure distraction , je vous jure ) du côté où se baignent les femmes. J'ouvre un cabinet , et le premier objet qui frappe ma vue , est le corps le plus beau , le plus blanc , j'aurois dit le plus parfait , Julie , si , en me rendant le plus heureux des

hommes , vous ne m'aviez pas fait connoître la véritable perfection ; mais enfin , après vous , c'est ce que j'ai vu de plus admirable. Vous sentez bien que ce n'étoit pas le cas de me retirer , d'autant plus que la jolie baigneuse , dont je ne pouvois voir la figure , me dit avec un son de voix enchanteur : Coralie , fermez donc la porte ; mon déjeuner est-il prêt ? Je commençai par obéir. J'aurois bien voulu pouvoir emprunter la voix de cette Coralie , pour prolonger l'illusion de sa charmante maîtresse. Un reste de crainte m'empêchoit d'avancer ; on répéta la question en détournant le plus joli minois . . . . . Dieu ! qu'elle étoit ravissante ! Quelle audace ! s'écria la dame en m'apercevant.

\* → Daignez me pardonner , madame , lui dis-je avec une assurance

peu commune , une erreur dont j'ose m'applaudir.

» — Monsieur , reprit - elle avec vivacité , sortez de suite , ou je vais sonner.

» — Imprudente Mélanie , il falloit sonner tout de suite , au lieu de m'en menacer. Cette réflexion , plus prompte que l'éclair , m'empêcha de sortir.

» Je capitulai donc , et je ne m'en allai qu'après avoir obtenu mon pardon , un baiser et la promesse de la revoir. Tout cela ne dura pas une minute. Pour se débarrasser de moi , il n'y avoit rien que l'on ne consentît à m'accorder.

» Vous voyez , ma chère Julie , que ce timide Octave , dont l'ingénuité vous amusoit tant , a acquis une furieuse dose de ce qu'on est convenu dans le monde d'appeler *assurance*,



ce qui n'est au fond que de l'effronterie; je ne rougis plus que quand je le juge utile à mes intérêts : le bruit le plus effrayant ne me feroit pas lâcher prise; enfin, ma charmante amie, si j'ai le bonheur de vous revoir et de vous être cher encore , vous pourrez , en me restant fidèle , jouir du plaisir de l'infidélité.

» Craignant de laisser échapper ma belle inconnue , je me mis en sentinelle , regardant sous le nez toutes les femmes qui sortoient du bain ; mais je les examinois en vain l'une après l'autre , mon adorable ne venoit pas. Enfin je vis paroître deux femmes , dont l'une étoit cachée sous un voile épais qui laissoit à peine deviner les traits de son visage. Toutes les autres m'avoient fixé ; celle-ci détourna la tête : c'en fut assez pour me convaincre que c'étoit celle que je

Il seroit fastidieux de vous raconter notre conversation ; il vous suffira de savoir qu'après quelques jolies mines , on m'accorda mon pardon de fort bonne grâce. Ce qui contribua sur-tout à faire renoncer aux voies de rigueur , plus vite que la décence ne le permettoit, c'est que mon envie de rire s'étoit communiquée à ma belle captive. Coralie se tenoit à quatre pour ne pas éclater , ce fut elle qui rompit la glace. Sa maîtresse voulut se fâcher ; mais un éclat de rire involontaire la trahit. Autorisé par son exemple , je ne me contraignis plus. Vous sentez bien qu'après une scène aussi comique , la colère n'étoit plus de saison.

Coralie me trouvoit charmant, adorable ; ses éloges ne tarissoient pas. Je cherchois dans les yeux de sa belle maîtresse la confirmation de ces propos

pos flatteurs, et je n'y voyois rien qui pût les démentir. Enfin Coralie me dit sans plus de façon le nom de l'adresse de sa maîtresse, et celle-ci me donna la permission d'aller lui faire ma cour : j'en profitai avec empressement.

» Vous savez, ma belle amie, qu'un excès de hardiesse ne nuit jamais auprès des femmes. J'eus le bonheur de plaire, et, comme mon audace m'avoit réussi, je menai l'affaire lestement. Je suis maintenant *l'ami de la maison*, et je me trouve fort bien de ce titre. Mélanie est adorable ; je la trouve seulement un peu trop languissante, une maîtresse vive est plus de mon goût ; cela prévient la monotonie. Mais j'ai bien tort de me plaindre, tous les hommes doivent envier mon sort. C'est vous qui m'avez gâté, ma chère Julie. J'avois

peu de mérite à vous aimer toujours avec la même ardeur; vous m'offririez tous les plaisirs de la variété. Maintenant , pour être fidèle à l'idole de mon cœur dont vous êtes l'image , j'adore dans mille femmes les qualités que je trouvois réunies en vous seule. Vous voyez que je suis volage par excès de constance.

» J'ai rencontré Saint-Albin chez Mélanie ; c'est lui qui m'a mis au fait des détails que je vous ai donnés. Madame de Saint-Amand est toujours aussi folle qu'à l'ordinaire ; j'aurois pu, sans vanité, la mettre au nombre de mes conquêtes; mais je n'ai pas trouvé ce fleuron digne de ma couronne ».

Je fis part à Rosa de l'heureux événement qui condamnait Mélanie; elle s'en réjouit avec moi. Cette journée fut fertile en surprises agréables; je

reçus le soir même une visite qui me remplit de joie; ce fut celle d'Adolphe qui voyageoit depuis que j'étois à Marseille, et qui, apprenant à son retour que j'étois dans cette ville, étoit accouru m'embrasser.

Son retour inespéré me causa une joie inexprimable. Combien sont fortes et durables les premières impressions de l'amour ! J'ai toujours eu pour Adolphe un sentiment que je n'ai éprouvé pour nul autre, et qui me le faisoit désirer, chercher et rencontrer toujours avec le même plaisir : maintenant même que j'ai renoncé à toutes ces aimables folies... Mais chut ! je ferois soupçonner le contraire.

Il y avoit malheureusement beaucoup de monde chez ma tante, lorsque l'aimable Adolphe arriva, de sorte que je ne pus que *causer* avec

lui , encore ce fut avec beaucoup de contrainte ; mais le lendemain même je m'en dédommageai. Que de caresses , de transports ! Quoi ! vierge encore ! me disoit-il. En vérité , tes succès surpassent mon attente.

Il fallut lui raconter mes joyeux passe-temps ; il pensa mourir de rire , lorsque j'en fus aux efforts que j'avois faits pour *séduire* Bellegrade. Fais donc en ma faveur , me disoit-il , une seconde répétition ; essaie de me tenter , que j'aie au moins l'honneur de la résistance !

— La fin tragique de mon malheureux amant mit un terme à la gaieté d'Adolphe ; il répandit avec moi quelques larmes sur le sort de cet infortuné . . . . Puis Adolphe essaya de me consoler , et s'y prit si bien , que j'oubliai dans ses bras tout ce qui n'étoit pas lui.

Il ne manqua qu'une seule chose pour rendre ma confusion complète , ce fut ce qui s'étoit passé entre Caroline et moi. Je ne sais quelle honte secrète me saisit, lorsque j'en fus à cet endroit de mon récit; elle fut si forte, que je ne la pus vaincre : je gardai ce secret pour moi.

Caroline ne me laissa pas longtemps en repos. Deux jours après elle vint me voir; sa mauvaise étoile voulut que j'eusse du monde chez moi. Quoique sa visite fût d'une longueur infinie, Adolphe, qui étoit du nombre des importuns, fut encore plus obstiné qu'elle. Caroline me quitta avec une humeur qu'elle pouvoit à peine dissimuler ; les regards jaloux qu'elle lançoit sur Adolphe , me divertissoient à l'excès. Elle me dit , en se penchant vers moi , que , puisqu'elle ne pouvoit jamais me trouver seule ,

elle viendrait me chercher le lendemain pour dîner avec elle. — Et Versac ? lui demandai-je du ton le plus expressif. — Hier il a reçu son congé, me répondit-elle. — Demain j'irai chez vous. — Sa belle bouche se colla sur la mienne, et, après m'avoir fait répéter que je dînerois avec elle, Caroline partit.

Cette femme est très-belle, me dit Adolphe, dès que Caroline eut disparu ; mais elle a l'air bien maussade, et ses visites sur-tout sont d'une longueur impertinente. La manière dont elle nous regardoit tour à tour m'a paru des plus bizarres. Lorsque ses yeux se tournoient vers toi, ils étoient tendres, animés ; mais si, par malheur, je les rencontrais, ils n'exprimoient plus que la colère ou le dédain. L'as-tu remarqué, Julie ?



— Cette femme est fantasque , lui répondis-je d'un air distrait ; et ne voulant pas laisser Adolphe s'appesantir sur ce sujet, je changeai de conversation.

Le soir même je revis Versac, qui ne venoit plus chez ma tante, depuis qu'il étoit bien avec Caroline. Je lui fis un accueil aussi gracieux que si je n'avois pas eu à m'en plaindre. Il me conta ingénument l'infidélité qu'il m'avoit faite. Vos derniers refus , me dit-il, m'avoient désespéré en proportion du désir que j'avois de vous posséder, c'est-à-dire à l'excès. En vous quittant , je fus chez Caroline , sans autre intention que celle de me distraire. Elle étoit seule ; je fus galant par habitude ; elle fut foible par tempérament. Elle me rendit heureux , sans me donner de plaisir ; mais , comme les procédés exigent que l'on paroisse reconnoissant , je lui jurai

qu'elle venoit de combler mes vœux les plus chers. On n'aime pas à faire des ingrats : elle me crut.

Depuis un mois que cette liaison dure , j'ai vu fréquemment Caroline , toujours par procédé , et je n'ai cessé de penser à vous , malgré les nombreux efforts que j'ai faits pour vous oublier.

Hier Caroline m'a fait une scène , je ne sais à quel sujet ; mais , comme j'ai cru deviner que son intention étoit de rompre avec moi , je l'ai secondée de mon mieux ; et j'ai si bien réussi , que sa porte m'est interdite. Débarrassé d'une chaîne que je n'avois prise qu'à contre-cœur , je revole à vos pieds avec tout l'empressement que donne un véritable amour. Daignerez-vous oublier un moment d'erreur , ou du moins le pardonner en faveur du repentir ?

La sévérité n'étoit pas de saison ;

elle auroit pu rebuter Versac, et l'engager à porter ailleurs ses hommages. D'ailleurs son retour me causoit trop de plaisir pour que je pusse entièrement le dissimuler. Non seulement je triomphois de voir soupçonner un infidèle ; mais j'acquérois la certitude que Caroline ne m'avoit pas trompée. Je reçus donc Versac comme une brebis égarée, mais toujours chérie, dont le retour me combloit de joie. Je m'occupai beaucoup de lui toute la soirée, quoiqu'il y eût beaucoup de monde à la maison, et que j'eusse la bonne habitude de partager mes soins de manière à ne pas faire de jaloux ; ce jour-là je m'écartai de ma conduite ordinaire. L'aimable Adolphe étoit presque piqué de la préférence que j'accordois à Versac ; mais, comme il étoit plutôt mon ami que mon

amant , je lui fis sans peine entendre raison.

Le lendemain , à l'heure du dîner , l'impatiente Caroline vint me chercher elle-même. Dès que nous fûmes dans sa voiture , elle fit éclater la joie qu'elle avoit de me posséder. Elle me regardoit , m'embrassoit , me serroit dans ses bras ; je n'avois jamais inspiré de plus vifs transports.

Lorsque nous arrivâmes , elle me fit entrer dans son salon. Ce lieu n'étoit pas commode ; elle fut obligée de se contraindre un peu davantage. Après une demi-heure d'une conversation assez animée , pendant laquelle Caroline m'avoit convaincue qu'elle n'avoit pas moins d'esprit que de singularité , on avertit que nous étions servies. Nous nous mîmes à table , et là , Caroline parut abandonner presque subitement l'espèce de réserve

qu'elle s'étoit imposée dans le salon. Je n'avois jamais fait de chère aussi délicate ; les mets étoient exquis , et les vins du vrai nectar. Caroline m'en versoit avec abondance, et m'excitoit à vider ma coupe par ses prières et son exemple ; une musique divine se fit entendre pendant tout le repas. Caroline me faisoit à chaque moment de nouveaux larcins ; l'amant le plus passionné n'auroit pu mettre autant de prix à ces légères bagatelles.

Nous ne fûmes servies que par deux jeunes filles extrêmement jolies , qui sans doute étoient initiées aux doux plaisirs de leur maîtresse ; car celle-ci ne se gênoit nullement devant elles pour me prodiguer les plus singulières caresses. La diversité des vins et des liqueurs que j'avois été forcée de boire , cette délicieuse harmonie dont les modulations variées inspi-

roient tour-à-tour les plus vifs transports et la langueur la plus voluptueuse ; les agaceries de Caroline, ses propos libres, tout enfin contribua à me faire partager son délire, et lorsque nous quittâmes la table pour entrer dans son boudoir, non seulement son sexe n'étoit plus un obstacle à mes impétueux désirs ; mais la nouveauté de cette scène piquante et bizarre sembloit les aiguillonner encore.

Des parfums exquis brûloient dans une cassolette posée aux pieds de la principale statue : vois-tu, me dit Caroline, en jetant sur ce groupe des regards enflammés, vois-tu avec quelle avide curiosité Vénus parcourt les charmes d'Aglaé, la plus belle des Grâces ? Le marbre semble s'animer à la vue de tant d'attraits ! Ah ! ma Julie, laisse-moi l'imiter, que mes mains, que mes yeux, que ma bou-

che s'enivrent tour-à-tour à la source des voluptés ?

Mais quittons l'une et l'autre ces vêtemens incommodes ; que rien ne s'oppose plus à nos brûlans transports, chaque voile qui te couvre est un vol fait à mes plaisirs.

— En un moment Caroline me met dans un état de pure nature ; loin d'opposer de la résistance, j'imité son empressement ; les nouvelles beautés qui s'offrent à notre vue nous arrachent un cri d'admiration , et suspendent nos brûlantes caresses !

— Nos mains , qui pendant un instant sembloient avoir respecté tant d'attraits , s'égarent avec un nouveau délire. Caroline me prend dans ses bras , m'entraîne sur l'ottomane , et m'oblige à prendre l'attitude d'Aglaé. Je suis à demi couchée , ma tête repose sur l'un de mes bras , j'ai le pied

droit sur l'ottomane , le genou élevé, la jambe gauche que rien ne soutient se balance avec mollesse. Cette heureuse position laisse voir à découvert mes plus secrets appas. Caroline, non moins curieuse que Vénus , en prend la posture ; elle est précisément en face du trône de la volupté ; l'un de ses beaux genoux repose sur un coussin , l'autre me sert de marche-pied. Caroline contemple à son aise l'objet de ses plus chers désirs. Sa main délicate entr'ouvre la rose, et la nouvelle Sapho s'écrie avec des transports de joie, impossibles à décrire : elle est vierge ! grand Dieu ! quelle source de plaisirs !

J'avoue que je n'aurois jamais imaginé que cette découverte fût pour elle d'un aussi grand prix ; vierge ou non, que lui importoit-il ?

— Mais on ne peut rendre compte-



de la bizarrerie des passions , et le plus singulier sans doute est de voir une femme amoureuse d'une autre.

Amour ! toi qui embrasois Caroline de tes feux les plus ardents , prête-moi tes brûlans crayons , que je décrive avec vérité cette scène voluptueuse , et que je prouve que même en te livrant à tes caprices , ton but est de nous rendre heureux !

Caroline se lève avec transport , me serre dans ses bras , me donne mille baisers , puis reprenant sa première attitude , contemple de nouveau le plus joli des bijoux. Oui , s'écrie-t-elle encore , cette fleur est intacte ; quel coloris ! quel fraîcheur ! semblable à l'abeille , je veux en extraire l'ambroisie ! je veux m'enivrer de son suc délicieux ; je veux la dessécher à force de plaisirs !...

Aussitôt , par mille moyens que je

n'ose décrire , mais qui me causoient des sensations aussi vives que délicieuses , Caroline me fit atteindre le dernier période du plaisir ; son but n'étoit pas seulement de me faire jouir , l'adroite abeille privée de l'aiguillon nécessaire pour pomper le suc de la rose , se servoit de cet heureux moyen pour en tirer l'amoureuse substance.

Je chercherois vainement des expressions qui puissent donner une idée du délire de Caroline ; elle sembloit avoir perdu la raison à la source de la vie ; ses discours étoient aussi incohérens que sa conduite étoit extravagante. Mais que dis-je ! n'étoit-elle pas plus sensée que jamais , puisque tout ce qu'elle disoit , tout ce qu'elle faisoit , tendoit à augmenter notre ivresse , et la portoit jusqu'à la fureur !

Caroline , dont les désirs ne connoissoient

noissoient plus de frein , me fit passer, pour les satisfaire, par toutes les gradations du plaisir. Je goûtai dans la même soirée les jouissances indicibles que je n'aurois connues qu'après un long noviciat , si la passion extraordinaire que je lui avois inspirée ne l'avoit portée à m'initier de suite aux plus secrets mystères.

Quels charmans tableaux n'aurois-je pas à décrire , si je donnois un libre essor à ma plume indiscrete !

Mon imagination exaltée par ces souvenirs enchanteurs brûle d'en retracer l'image ! . . . . Mais hélas ! il faut renfermer dans mon sein ce secret prêt à s'échapper , et priver la plus belle moitié des humains d'une source féconde de plaisirs et de voluptés , dont l'expérience seule peut faire concevoir l'étendue.

Caroline dont le goût pour les fem-

mes étoit porté au plus haut degré , avoit employé pour faire partager ses fureurs amoureuses , un raffinement extraordinaire. Elle avoit transformé cette passion en une espèce de culte. Son boudoir servoit de temple , le plaisir en étoit le dieu. Elle avoit rédigé , en manière de code , les lois auxquelles étoient asservies les femmes qu'elle initioit à ses mystères ; il y avoit dans ce code des récompenses et des punitions. Les premières étoient réservées à celles qui inventoient quelque nouvelle manière de jouir , et les dernières à celles qui se rendoient coupables de désobéissance. Le plus grand crime étoit de fausser le serment que l'on faisoit prêter à toutes les nouvelles initiées , de ne révéler aucunes des choses qui se passaient dans le temple ; ce crime étoit puni par la perte de la réputa-

tion. C'est cet engagement solennel, dont je n'ai pas été plus exempte que les autres, qui m'empêche, mon cher Armand, de vous faire partager, au moins en idée, les délices dont je me suis tant de fois enivrée dans cette charmante confrérie.

Notre secte étoit nombreuse : nous nous rassemblions une fois tous les mois chez Caroline, qui jouissoit d'une autorité perpétuelle. Elle étoit à la fois prêtresse, dictateur et sultan. Sa favorite étoit presque toujours la dernière initiée; cependant j'eus l'honneur de fixer très-long-temps Caroline en dépit des jeunes et jolies novices. Je fus fort surprise de trouver, dans ces réunions, plusieurs femmes que je connoissois particulièrement, et sur le compte desquelles le soupçon n'avoit jamais plané. Entraînées d'abord par un mouvement de curiosité,

le plaisir avoit ensuite transformé une légère fantaisie en un véritable besoin.

Mais il est temps de m'arrêter ; je n'en pourrois dire davantage sans violer mes sermens.

Revenons à Versac : cet homme voyage et charmant se trouva pris dans ses propres filets. Il avoit cru d'abord pouvoir me faire la cour sans conséquence, c'est-à-dire m'inspirer beaucoup d'amour sans en ressentir pour moi ; c'étoit sa méthode ordinaire. Mais il fut doublement trompé, car je n'eus jamais pour lui qu'un goût, très-vif à la vérité, et j'eus le plaisir de le rendre amoureux tout de bon.

Notre liaison dura près de trois ans, ( vous voyez que j'acquerois de la constance ), il est vrai que je lui faisois de fréquentes infidélités ; sans compter mes amours avec Caroline ,

Adolphe; pour qui j'ai toujours eu une préférence décidée, occupoit une partie de mes loisirs. Je fis deux voyages à Paris pendant ces trois années; Versac m'y suivit. De tous mes anciens amans, Octave seul obtint quelques faveurs; mais elles ne furent que passagères. Il étoit impossible que parmi le grand nombre de mes adorateurs je n'en trouvasse pas quelques-uns à mon gré. Je me livrai avec d'autant moins de scrupules à mes nombreuses fantaisies, qu'outre le plaisir toujours piquant de les satisfaire, je me regardois comme entièrement libre; malgré ma liaison avec Versac. Je ne lui avois pas accordé la seule faveur qui, selon moi, puisse lier une femme. A quoi la résistance m'auroit-elle servi, si j'avois renoncé à ses prérogatives?

—Je ne conservois Versac que par-

ce que je ne trouvois aucun homme qui me convint autant que lui ; peut-être l'aimerois-je encore , mon cher Armand , si je ne vous avois pas connu. Je vous vis , je vous aimai , vous sûtes rallumer dans mon cœur une passion dont je ne me croyois plus susceptible. Tous les feux de l'amour m'embrasèrent en même temps : si vous ne m'aviez pas aimée , je serois morte de désespoir ; mais votre délire fut égal au mien , je n'eus plus que la crainte de mourir de plaisir.

Je congédiai Versac un peu trop brusquement , je l'avoue ; mais voulant vous posséder seul , et vous appartenir toute entière , les obstacles qui s'opposoient à mon amour m'étoient insupportables. Le pauvre Versac , dont l'attachement s'étoit fortifié par l'habitude , fut si sensible à ma perte , qu'il en tomba malade ; j'en



fus désespérée, mais étoit-ce ma faute !  
Pourquoi se trouvoit-il un homme  
qui l'éclipsât ?

Versac guérit ( on ne meurt pas  
d'amour ), il voyagea pour se dis-  
traire, et moi je restai à Paris pour  
m'enivrer de toutes les délices que  
procure une passion violente, lors-  
qu'elle est réciproque.

Pour la première fois je me pi-  
quai de fidélité ; j'en ai bien peu de mé-  
rite, il est vrai, car vous réunissiez  
tous les charmes qui peuvent plaire  
et fixer. Chaque jour ma passion sem-  
bloit s'accroître et mes plaisirs re-  
doubler. Je ne vous retracerai pas  
ces plaisirs enchanteurs ; mais si vo-  
tre mémoire est aussi fidèle que la  
mienne, les souvenirs délicieux de  
notre bonheur mutuel doivent encore  
exciter, dans votre âme, le feu le  
plus dévorant. . . .

Vous cherchâtes , par tous les moyens que l'amour put vous suggérer , à obtenir la rose chérie , briguée par tant d'aimables candidats ; et, quoique plus aimable qu'eux tous, vous ne fûtes pas plus heureux. Cette bizarrerie vous donna sans doute le désir de connoître les particularités de ma vie, et l'extrême amitié que j'ai conservée pour vous ne m'a pas permis de vous refuser.

Je ne sais sous quel point de vue vous considérerez mes nombreuses folies. L'amitié, toujours indulgente, les excusera sans doute ; mais si vous étiez tenté de les condamner., songez avant tout, je vous prie, que j'en aurois pu faire de beaucoup plus grandes sans pourtant être bien coupable. Mon penchant à l'amour, joint à l'extrême liberté dont je jouis depuis ma tendre jeunesse, auroient été des  
excuses

excuses suffisantes pour me faire pardonner les fautes les plus graves. Ma tante étoit seule responsable de mes premières fautes, et dans le chemin du plaisir on ne rétrograde jamais.

Mais je sus réprimer un tempérament de feu, mettre des bornes aux plus fougueux desirs, résister à l'amant le plus passionné et à l'amour le plus violent. Que mérite-je donc ? des louanges et non des reproches.

Si le sort de mes héros vous intéresse, vous saurez, mon cher Armand, qu'Adolphe a gardé le célibat et vit maintenant dans une très-belle terre voisine de la mienne; c'est le meilleur, le plus fidèle de mes amis. Je le vois très-souvent, et, bien que ce ne soit plus qu'*amicale-ment*, c'est toujours avec le même plaisir.

Saint-Albin s'accoutume avec peine à ses cinquante - cinq ans ; mais , comme il est encore bel homme , et qu'il sera toujours aimable , il se console en se répétant que les femmes se laissent plus souvent séduire par les oreilles que par les yeux. Il a perdu sa femme qu'il *adoroit* toujours , et dans la vue de prévenir l'ennui de sa solitude , il a pris chez lui une de ses nièces , qui n'a pas encore quatorze ans ; elle est orpheline et sans fortune. Cette action est sublime ! et , comme il se charge *exclusivement* de son éducation , il y a tout lieu de croire qu'elle connoît déjà la *source du préjugé auquel on est convenu de donner le nom de vertu.*

Mélanie et Camille continuent à faire bon ménage. Les gens qui s'occupent de minuties sont fort embar-

ressés de savoir lequel des deux époux a fait à l'autre le plus d'infidélités. Les curieux en avoient d'abord tenu registre ; mais ils ne se sont pas trouvés assez versés dans les calculs pour en rendre un compte exact.

Madame de Saint-Amand est devenue dévote. Elle n'étoit que capricieuse ; maintenant elle est acariâtre. Son mari , qui s'est enfin réconcilié avec elle , dit en confidence à ses amis , qu'il s'étoit fortement trompé sur le compte des femmes, en croyant que la coquetterie étoit leur plus grand défaut. Lorsque ma femme étoit galante, ajoute-t-il , mon chagrin étoit de ne pas la posséder seul ; aujourd'hui qu'elle est dévote, mon désespoir est qu'elle m'appartienne.

Octave, le charmant , le timide

Octave, après avoir joué l'un des premiers rôles parmi les plus fiefés libertins de Paris, a pensé payer de sa vie ses amoureux exploits. Sentant la nécessité d'une réforme, il s'y est enfin résigné, et, comme le sage sait tirer parti de tout, il a persuadé à une riche veuve, déjà sur le retour, que la passion qu'il avoit conçue pour elle avoit produit cet heureux changement. Touchée d'une preuve d'ambour aussi convaincante, elle l'en a récompensé par le don de sa main et de sa fortune.

Versac, après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, est venu retrouver ses dieux pénates. Il ne m'a pas revu sans émotion, il avoit conservé contre moi un ressentiment qui ressembloit presque à de l'ambour. Je lui ai démontré clairement qu'il avoit tort de m'en vouloir, puisque je n'a-

vois fait que céder à un sentiment qui, de son aveu même, étoit irrésistible. Elle a senti la bonté de mes raisons ; et m'a voué l'amitié la plus tendre ; sentiment que je partage beaucoup plus sincèrement que je n'ai partagé son amour. Après Adolphe, c'est l'homme que je vois avec le plus de plaisir.

Caroline est toujours à Marseille ; son goût pour les femmes n'a fait que s'accroître avec les années. Je la vois peu maintenant ; je n'ai pas besoin de vous dire que depuis longtemps il n'existe plus aucune liaison entre nous. Après avoir eu le courage de renoncer à votre sexe, le mien devoit me coûter peu de regrets.

Mon père, depuis son retour à Naples, ne l'a pas quitté. Nous recevons rarement de ses nouvelles ; il est toujours le même.

L'excellente Rosa , que j'aime comme la meilleure des mères et la plus tendre des amies , est toujours avec moi. Son âme pieuse et fervente partage également son amour entre deux objets , Dieu et moi.

Quant à moi , mon cher Armand , je jouis d'un bonheur presque parfait. J'ai connu tous les plaisirs , et jamais la satiété. Je pourrois me livrer encore aux goûts de ma jeunesse ; j'en ai conservé les grâces et la fraîcheur. D'un seul mot je pourrois rappeler les amours ; ce n'est qu'avec regret qu'ils se sont éloignés de mes traces. Mais le plaisir qu'ils me causeroient ne pourroit surpasser celui que j'éprouve à m'entendre accuser de bizarrerie pour avoir renoncé sitôt au monde.

Les agrémens de Marseille m'ont décidée à me fixer dans cette ville ;



l'orgueil peut-être n'y a pas moins contribué. À Paris, malgré mes grandes richesses, j'aurois été confondue dans la foule ; ici , elles me mettent au premier rang. Outre la fortune de ma mère, dont je jouis depuis ma majorité, je dispose à mon gré de celle de Rosa. Comme je ne puis, à moins de faire des folies extraordinaires, dépenser plus de la moitié de mes revenus, j'emploie l'autre à faire des heureux, et c'est alors que je bénis mes richesses.

Me voilà donc au bout de ma carrière ; car, quoique je compte à peine trente années, et que je sois encore, à certains égards, passablement mondaine, je me regarde comme une cénobite. Me voilà, dis-je, au bout de ma carrière, avec une conscience paisible et une réputation intacte, malgré mes nombreux travers. J'ai régné sur les hommes, je les ai fait

servir à mes plaisirs , et je puis les défier tous. D'où me viennent ces avantages inappréciables ?

Du talisman précieux que toutes les femmes reçoivent , en naissant , des mains de la nature ; c'est de sa conservation que dépendent la réputation , la tranquillité , le bonheur.

Semblables au jeune prodigue qui dépense en un moment , avec de vils parasites , l'immense fortune amassée par son père , et devient , dès qu'ils l'ont ruiné , l'objet de leurs sarcasmes et de leurs dédains ; telles , dis-je , les femmes n'écoulant que l'impulsion de leur cœur , qui les porte à faire des heureux , et méconnoissant la valeur du trésor qu'elles possèdent , s'en laissent dépouiller par les hommes qui , pour les payer de ce bienfait , les abandonnent à leurs remords et les comblent de mépris.

Quene puis-je inspirer à mon sexe

( 273 )

ce besoin impérieux, cette soif ardente de régner sur les hommes, et lui donner en même temps la force de leur résister !

Alors, on ne regarderait plus, comme un phénomène, une femme de trente ans qui s'écrie *avec vérité*  
« J'ai sauvé ma rose ! »

FIN.



*Tome II.*

24

1907  
The following is a list of the  
names of the persons who have  
been elected to the office of  
President of the United States  
since 1789.  
The names of the persons who  
have been elected to the office  
of Vice President of the United  
States since 1789 are also  
given.

1789

1789







— — — — —

— — — — —





